

Fils d'émigré

Mention, Michaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MICHAËL MENTION

FILS DE SAM

ÉTÉ 1977, BIENVENUE À NEW YORK :
SA JEUNESSE, SES DISCOTHÈQUES, SON SERIAL KILLER

RING

ONLINE

MICHAËL MENTION

FILS DE SAM

Thriller
(*true crime*)

ring.fr

ÉDITIONS RING

Cet ouvrage se base sur les informations contenues dans *Le Livre de la Loi* (Aleister Crowley, éditions Camion Blanc, 2007), *Du sang sur l'autel* (Craig Heimbichner, éditions Saint-Rémi, 2011), *Acid : a new secret history of LSD* (David Black, Vision Investigation, 2003), *Confessions of Son of Sam* (David Abrahamsen, Columbia University Press, 1985), *The Ultimate Evil* (Maury Terry, Bantam Books, 1987), *Love, sex, fear, death : the inside story of the Process Church of the Final Judgment* (Timothy Wyllie et Adam Parfrey, Feral House, 2009), *Modern satanism : anatomy of a radical subculture* (Chris Mathews, Praeger, 2009), Finders (Ted Gunderson, 1992), *The Temple of Set* (Michael Aquino, Draft : 11 Edition, 2010), *Mindwar* (Michael Aquino, CreateSpace Platform Independent Publishing, 2013), *Psychological Operations Supporting Counterinsurgency : 4th PsyOps Group in Vietnam* (Michael G. Barger, 1988), *The art and science of Psychological Operations : case studies of military application* (Daniel C. Pollock, 1972), *Bad Company : drugs, Hollywood and the Cotton Club Murder* (Steve Wick, St Martin's Press, 1991) ainsi que l'étude menée par le département de psychologie de l'Université de Radford au sujet de David Berkowitz.

Les citations en introduction de chapitres sont issues de son site internet officiel, de ses interviews et de ses lettres adressées au Dr Abrahamsen. Les propos des divers protagonistes entre guillemets et en italique sont leurs propres mots issus de livres, interviews et émissions cités tout au long de l'ouvrage ou à l'index.

Ce livre a pour ambition de relater l'affaire du « Fils de Sam » de la manière la plus exhaustive possible, afin que le lecteur se fasse sa propre opinion. Aborder l'enquête dans sa globalité induit de traiter toutes les pistes, comme celle étudiée par le journaliste Maury Terry. Dans son livre *The Ultimate Evil*, il développe une théorie au sujet de Berkowitz qui est ici retranscrite parmi d'autres. Il convient donc de préciser que les évocations d'Arlis Perry, Roy Radin et William Mentzer sont communes aux deux ouvrages.

Si ces axes d'investigations convergent, d'autres alternatives sont explorées dans le présent document à travers notamment Ronald Hadley Stark, Barry Seal ou encore Michael Aquino.

Merci à Élodie, Olivier et Gaël pour leurs relectures essentielles, à Stéphane pour sa bienveillance et son aide précieuse, à David pour sa confiance, à Jany pour sa couverture, à ma sœur pour ses traductions ainsi qu'à Solène, Max, Romain, Aurélien, Jérôme, Christelle, Dominique et Laurent.

Une pensée pour les éternels « oubliés » des affaires criminelles, à savoir les victimes et leurs proches.

« De quelque façon qu'il s'y prenne,
Un homme seul est foutu d'avance. »

Ernest Hemingway,
En avoir ou pas, 1937.

TABLES

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

JUIN 1975

NOVEMBRE 1975

JANVIER 1976

MARS 1976

AVRIL 1976

29 JUILLET 1976

AOÛT 1976

SEPTEMBRE 1976

23 octobre 1976

27 NOVEMBRE 1976

DÉCEMBRE 1976

30 JANVIER 1977

14 FÉVRIER 1977

8 MARS 1977

10 MARS 1977

17 AVRIL 1977

19 AVRIL 1977

30 MAI 1977

1^{ER} JUIN 1977

5 JUIN 1977

10 JUIN 1977

26 JUIN 1977

26 JUIN 1977

13 JUILLET 1977

29 JUILLET 1977

31 JUILLET 1977

1^{ER} AOÛT 1977

2 AOÛT 1977

3 AOÛT 1977

6 AOÛT 1977

9 AOÛT 1977

10 AOÛT 1977

11 AOÛT 1977

6 DÉCEMBRE 1977

16 FÉVRIER 1978

JUILLET 1978

OCTOBRE 1978

FÉVRIER 1979

1980

1981

1982

AUJOURD'HUI

I

SON OF NOTHING

Et ça continue. Et j'en peux plus. Et je vais exploser.

Et le bruit fait vibrer le drap cloué sur ma fenêtre. Là, dans cet appart' poisseux qui suinte comme je transpire. Cellule tapissée de moquette, avec matelas posé au sol. Mes meubles, je les ai tous refilés à l'Armée du Salut de Mount Vernon. Je n'ai gardé que ma platine de vinyles, quelques cartons et ma petite table.

Je ne sais plus pourquoi ni quand j'ai fait ça. Trop de choses à penser. Ce cauchemar, encore. La tête entre les mains ; broyer la voix. Dehors et en moi. Ses décibels font trembler l'immeuble. Les secousses ébranlent le hall et crèvent le plafond, puis les étages un à un pour capturer mes chevilles. Prisonnier, je subis le séisme. Il me lèche de l'intérieur, raclant mes tripes jusqu'au cerveau. Je pleure, supplie la voix d'arrêter, et tout le monde s'en fout.

Yonkers, la ville où les morts se pensent encore vivants. Un bled sans âme, qui n'a jamais su choisir entre verdure et béton. Trop près de New York. Cette « grande pomme » réduite à un vulgaire trognon, pour avoir été grignotée par ses cafards. Vulgaire et sans saveur, à l'image de cette décennie :

1966 : Vietnam.

1967 : Israël.

1968 : Liban.

1969 : Manson Family.

1970 : Argentine.

1971 : Ouganda.

1972 : Bloody Sunday.

1973 : Chili.

1974 : Birmanie.

1975 : Cambodge.

1976 : David Richard Berkowitz, moi.

Enfin, plutôt « Richard David Falco, né à Brooklyn le 1^{er} juin 1953. » Quand j'y repense, je me dis que tout a foiré dès ma naissance. Non, avant, du temps où mes parents s'éreintaient sur le marché aux poissons. Ça ne devait pas sentir le bonheur, puisque mon vieux s'est barré avec une autre. Vachement intègre, pour un catho.

Ma mère, elle, était juive. Et seule, surtout. Du coup, elle s'est casée

avec le premier venu, un agent immobilier. M'a abandonné car il avait menacé de la quitter. C'est ce qu'elle m'a dit il y a deux ans et je l'ai crue. Les larmes, ça ne ment pas.

Vu la suite de mon existence, ma mère aurait mieux fait de me noyer dans l'Hudson. Mes parents adoptifs m'ont aimé – enfin, surtout Pearl – il ne me reste pas grand-chose de nos années passées ensemble. D'eux, je n'ai gardé que le nom et un attachement au Bronx où ils tenaient leur quincaillerie.

Ah, oui ! Et aussi cette curiosité qu'ils m'ont attribuée : l'inversion de mes prénoms. Ils m'ont pris, et de leurs mains de pouvoir, m'ont manipulé tel un Rubik's Cube. J'ignore pourquoi ils ont fait ça. Ils devaient bien avoir une raison.

Tout ce que je vois, c'est que je me pensais « David, fils d'untel » alors que je suis « Richard, fils d'un autre ». Fils de personne, de rien. Ça ne m'a pas empêché de vivre, oh non. Même quand j'étais rongé de culpabilité, de ma chambre à l'école. J'avais beau sourire sur les photos, le malaise était déjà mon « mon ami pour la vie ».

À l'époque, je croyais qu'on m'avait adopté parce que ma mère était morte après l'accouchement. Puis, un jour, j'ai appris la vérité. Je m'en serais bien passé : l'injustice de la mort, ça vaut mieux que la lâcheté de la vie.

Non, ce qui était insupportable dans mon enfance, c'était ma gueule. Mon gros front. Mon corps grasseux. Toutes ces malédictions, qui m'attiraient les moqueries des autres. Pourtant, mon Q.I. était plus élevé que le leur. « 118 » avait dit le Doc. C'est pas donné à tout le monde, ça. Mais voilà, un Q.I. ne se voit pas, contrairement aux bourrelets. Alors, ils m'ont tous harcelé. Surtout les femmes. Toujours elles. Encore lui. Avant, il aboyait sous ma fenêtre, enchaîné à sa niche.

Aboiements.

À présent, il me parle. M'ordonne de le faire. Lui, ce cerbère au service du maléfique Général Cosmo.

Aboiementsfais-le !

Sur sa boîte aux lettres, il y a écrit « Jack Cassara » mais moi, je sais. Je sais que c'est un démon et qu'il a six mille ans.

J'ai peur ; me pisse dessus. PEUR qu'ils s'en prennent à moi, lui et son armée. Alors oui, je vais le faire. On va le faire tous les deux, ensemble, pour exorciser mes haines.

Les moqueries des autres.

La froideur de mon père.

Les rencards chez le psy.

Les fémmons et leurs seins, qui disent que je suis gros.

Le perroquet de ma mère, qu'elle aimait tant. C'est pour ça que je l'ai tué, son « oiseau chéri ». Elle n'a jamais su que c'était moi. C'est la seule fois où je l'ai vue pleurer. Ce jour-là, j'ai su que je ne remplacerai jamais son fichu perroquet.

Je me revois ouvrir sa cage. Le son le détourne de son bac de graines. Il m'observe, sa petite gueule inclinée. Sans le quitter des yeux, j'insère lentement ma main. Sa crête se hérisse ; il a compris. Il panique – « IIIII ! » – et évite mes doigts. Ses cris me vrillent les tympans, mais ça ne me gêne pas. Au contraire, ça m'excite. J'essaie de le capturer, il vole du perchoir à la grille – « IIIIIIII ! » – puis vole encore. Ses plumes quadrillent mon champ de vision, lorsqu'il essaie de s'enfuir de la cage. Mon bras lui bloque la sortie ; il se remet à claquer dans tous les sens. Cacophonie désespérée, subitement interrompue. Prisonnier de ma main, il se débat – « IIII... » – mais peine à respirer. Je sens son cœur, je le sens s'activer contre ma paume. La vie, entre mes doigts.

Enivré de pouvoir, je le sors de la cage. De l'autre main, je m'empare du flacon d'ammoniaque. Déjà ouvert. Pré-mé-di-ta-tion. Là, je lui écarte le bec de force. Il s'agite, griffe ma peau. J'incline le flacon et – enfin ! – verse le produit jusqu'à la dernière goutte.

Ça déborde, de son bec à ses yeux, pour irriter mes doigts. Je ne sens rien. C'est lui qui a mal. Il s'étouffe, crache, puis agonise...

29 JUILLET 1976

BRONX, BUHRE AVENUE.

... comme Donna Lauria, dix-huit ans. Le canon libère une fine fumée, à travers laquelle j'observe ma proie. De ses lèvres baveuses s'échappe un rôle, qui sublime mon apaisement en plénitude. J'ignore si elle est morte. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est étalée sur le siège avant, en poupée

disloquée. À côté, son amie n'en finit plus de crier. Une main sur le klaxon, l'autre sur sa jambe. Une seconde, je songe à l'achever.

Une seconde, je m'évapore et disparaiss dans un crissement de pneus. Loin du Bronx, où résonne la détresse d'un père. Déjà loin de ma victime. La première.

CHAPITRE 1

1966

« Fils de Sam. »

Trois mots. Trois simples mots pour un esprit hautement complexe. Un nom qui n'en est pas un, à la croisée de l'identité et de l'anonymat. Le mystère incarné ; il intrigue à peine qu'il fascine déjà. Les raisons sont multiples, mais viendront plus tard.

D'ordinaire, quand on a la prétention de relater la vie d'un homme, on débute par sa naissance. Or, l'année 1953 est bien moins fondatrice pour Berkowitz que 1966. Pourquoi ? Parce que Frank Zappa. Premier album, première chanson – *Hungry Freaks, Daddy* – et premier brûlot pour des millions d'adolescents américains :

« Mister America, walk on by
Your schools that do not teach !
Mister America, walk on by
The minds that wont be reached !
Mister America, try to hide
The emptiness that's you inside ! »¹

Avec ses Mothers of Invention, Zappa annonce la couleur ; la couleur verdâtre d'une Amérique malade. 1966 est aussi l'année de la célèbre interview des Beatles, durant laquelle Lennon déclare « *Le christianisme va disparaître. Maintenant, nous sommes plus populaires que Jésus.* » Puis, il y a la mythique couverture du *Time* en avril titrée « DIEU EST-IL MORT ? » et la création de l'Église de Satan le même mois.

Ainsi, le ton est donné. Un homme n'est jamais que le fruit de son époque et, souvent, l'Histoire scelle son avenir avant qu'il ne s'en choisisse un. C'est le cas pour Berkowitz. Au-delà de ses parents, de nombreux individus ont influencé son existence : gourous, espions, trafiquants, terroristes... des personnalités insolites qui interviendront

tout au long de cet ouvrage.

À la base de ce beau monde, il y a L. Ron Hubbard. Oui, le fondateur de l'Église de Scientologie. L'organisation dont Tom Cruise, Will Smith et autres stars font régulièrement la promo.

Sur le site officiel d'Hubbard, une rétrospective façon « teaser hollywoodien » le glorifie comme un habitué des triomphes, un aventurier-précurseur de tout et de rien. Comme toujours, la vérité est moins clinquante, surtout lorsqu'elle est révélée par des proches au travers de livres explosifs.

N'en déplaise à ses disciples et ses opposants, ce n'était ni un génie, ni un nul. Juste un homme avec ses succès et ses échecs. Sa « normalité » a dû être insupportable pour ses partisans, puisqu'ils ne cessent de le sacraliser depuis plus d'un demi-siècle.

Désacralisation, donc :

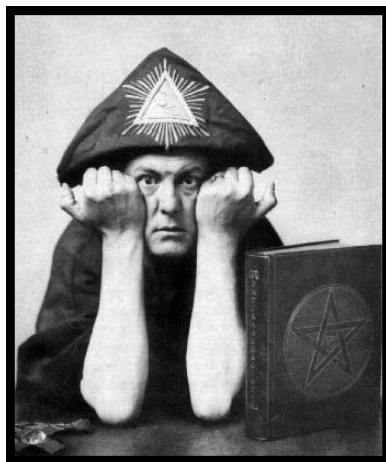
Né en 1911 dans le Nebraska, le petit Hubbard est un boy-scout assidu. Bon élève, il s'oriente vers des études d'ingénieur. Peu motivé, il abandonne mais se présente néanmoins comme un physicien nucléaire. La mayonnaise prend, de son entourage à celle qui deviendra son épouse.

Marié et père de deux enfants, il se met à rédiger des nouvelles de science-fiction et de fantasy, alors publiées dans des revues Pulp. En 1941, il devient officier de la Navy. Hospitalisé, il côtoie des soldats estropiés, sensible à leur « reconstruction psychologique ». Il s'intéresse alors à l'influence du mental sur le corps.

Ses recherches l'amènent à croiser la route de l'Ordo Templi Orientis, société ésotérique allemande fondée à la fin du XIX^e siècle. L'une des organisations secrètes les plus influentes, une parmi d'autres. Au lendemain de la guerre, elles n'ont jamais été aussi nombreuses, traduisant le besoin de spiritualité d'une humanité mortifiée.

Implantée à travers le monde, l'O.T.O. regroupe des Francs-Maçons, des catholiques traditionnalistes et des pontes de la N.R.A., le lobby des armes à feu. Tous agissent au nom d'intérêts mystico-financiers, le but étant de renverser la civilisation.

Bien que non initié, Hubbard assiste aux rituels sous la tutelle d'une célébrité vieille et bientôt morte :



ALEISTER CROWLEY
ICÔNE DE L'OCCULTISME

Cet homme est considéré comme le père du satanisme moderne, auteur notamment de *Magick*.

On dit parfois que certains passent du coq à l'âne. Quand Crowley évoque le sacrifice rituel, il passe du bélier à l'humain : « *Pour le travail spirituel le plus élevé, il faut choisir cette victime qui contient la plus grande et la plus pure vigueur. Un enfant de sexe masculin d'innocence parfaite et de haute intelligence est la victime la plus satisfaisante et appropriée*². » Bref, un individu hautement recommandable.

Parallèlement à l'O.T.O., Hubbard poursuit ses écrits dans les Pulp. En 1950 paraît son premier article consacré à ce qu'il nomme « *Dianétique* », fruit de ses études sur la psychologie et la méditation. Pour faire vite (les blagues les plus courtes étant les meilleures), il est question de développement personnel. Le concept est soutenu par le rédacteur en chef et donc gobé par ses milliers de lecteurs, geeks avant l'heure.

Dans la foulée est publié son livre *Dianétique : la science moderne de la santé mentale* où il affirme avoir identifié l'origine des maladies psychosomatiques. Rien que ça. L'ouvrage devient un best-seller et ce, malgré les violentes réactions de la communauté scientifique. Dès lors, des clubs de Dianétique pullulent. Les lecteurs deviennent des adeptes, qui testent les écrits de « l'auteur dont tout le monde parle ».

Galvanisé, l'intéressé élève sa Dianétique au rang de philosophie et la nomme « *Scientologie* », déclarée religion en 1953 avec la création de la première Église au New Jersey. D'autres suivent, à travers le monde. Attaquée sur sa légitimité, l'Église de Scientologie résiste et perd quelques batailles notamment en Australie où elle est interdite en

1965. L'année du bilan à la moitié des Sixties : durcissement de la Guerre Froide, risques d'un nouveau conflit, assassinat de JFK, émancipation de l'Afrique dans le sang... le monde a la nausée et les États-Unis sont les premiers à vomir.

Après Hitler, ils se sont trouvés un nouvel ennemi en la personne de Fidel Castro, dont la barbe et le cigare planent sur leur suprématie. Et puis, il y a la guerre du Vietnam. Les Français s'étaient cassés les dents en Indochine où ils voulaient reprendre ce qui n'avait jamais été à eux, les Américains ont pris le relais et – à leur tour – finiront par se prendre une fessée. Pour l'instant, ils mitraillent et bombardent.

C'est en cette période des plus troublées qu'Hubbard songe à se désengager de l'Église de Scientologie. Malgré sa fortune, il est fatigué d'être en permanence sollicité et exposé médiatiquement. Il démissionne du poste de directeur exécutif au désarroi de ses fidèles et fonde la Sea Organisation, chargée de la gestion du mouvement.

Peu après, l'Église entame une réorganisation, de sa stratégie à ses milliers d'adeptes. Parmi eux, un couple installé en Angleterre.

L'un est né à Shanghai et a suivi des études d'architecte. L'autre est Écossaise, ancienne prostituée et exconquête du boxeur Sugar Ray Robinson. À Londres, tous deux sont connus pour leur dévotion totale envers Hubbard.

De leur départ, on ne connaît que l'année – 1965 – car les causes restent floues. Ils auraient découvert que les salles de réunions étaient placées sur écoute et se seraient indignés. De son côté, l'Église les aurait accusés d'avoir développé un courant parallèle appelé « Analyse de compulsions ». Quelle que soit la vérité, la réponse de la direction n'a pas tardé : expulsion.

Si l'organisation les avait gardés en son sein, l'existence de Berkowitz aurait peut-être pris une toute autre tournure. Toujours est-il que pour l'Église de Scientologie, l'année 1966 scelle la fin irrémédiable de sa collaboration avec Robert et Mary Ann DeGrimston. Pour eux, l'histoire commence.

CHAPITRE 2

1967

« MA MÈRE ÉTAIT MA SOURCE DE STABILITÉ. APRÈS SA DISPARITION, MA VIE S'EST RAPIDEMENT DÉGRADÉE. »

Maman, tu me manques.

Sans toi, je suis seul. Tout seul, alors que j'ai à peine quatorze ans. Ma vie commence aujourd'hui, ici, devant ta tombe. Cerné de morts, sous un soleil inutile puisque t'es plus là. C'est pour ça que je serre les poings. Je veux que ça saigne, alors j'appuie mes doigts. Fort, pour déclencher mes larmes.

Si tu savais comme tu me manques.

J'ai tellement pleuré ces derniers jours que j'y arrive plus. Mais si, je peux encore le faire. Faut insister, c'est tout. Appuyer le plus possible, comme pour creuser mes paumes. Ça y est, ça vient. La douleur pique mes mains, les embrase. Libéré, le feu remonte mes bras, puis mes épaules et ma tête où mes yeux pleurent enfin.

Tu me manques tellement.

Plus je pense à toi, plus je serre les poings. Mes larmes s'accompagnent de pensées, sombres, avec mes ongles perçant ma chair pour ressortir de l'autre côté. Ils déchirent ma peau, d'où jaillissent mes doigts ensanglantés. L'image est dégueulasse, et c'est tant mieux. J'en ai besoin pour me soulager.

Tu me manques à en devenir fou.

Et dans ton cercueil, il y a mon enfance. Un coffre à jouets avec tous les anniversaires, tous les réveillons, tous les manèges, tous les matchs au Yankee Stadium et toutes les balades qu'on faisait ensemble. Papa m'a dit que tu veilles sur moi, mais je sais que c'est pas vrai car je te sens plus.

Tu me manques et je t'en veux.

Pourquoi tu m'as menti ? Tu me disais que tu serais toujours là pour

t'occuper de moi. Que tu viendrais me voir jouer au baseball. Qu'on irait ensemble au World Trade Center quand ce serait construit. Qu'on irait tout en haut des tours pour se prendre en photo avec la ville. Cette photo, j'en rêvais toutes les nuits.

Tu me manques et je m'en veux.

Je te pleure, alors que t'étais même pas ma maman. Tu m'as abandonné comme les autres, mes vrais parents. Pourquoi tu m'as fait ça ? Quand tu m'as dit la vérité, t'as bien vu que c'était terrible pour moi. Que je les ai détestés pour m'avoir laissé. Tu veux que je te déteste, toi aussi ? C'est ça ?

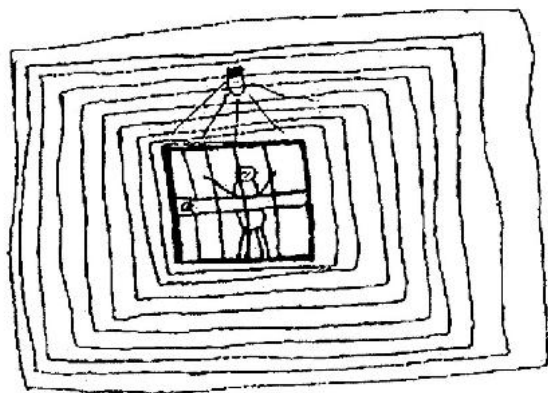
Tu me manques et je veux mourir, avec toi.

Pour plus souffrir. Plus entendre les prières du rabbin et de la famille, tout autour. Ils ont voulu que je récite avec eux et je l'ai fait, mais je pensais « non ». Tout ça, ça sert à rien. Et maintenant, j'ai peur. Peur du monde, des gens, du bruit. Peur de tout.

Sans toi, je peux plus rien faire.

Oui, il y a encore papa, mais quand il revient du travail, il est trop fatigué pour s'occuper de moi. Mes devoirs, je les fais seul et c'est pour ça que je me trompe souvent. Alors, je me fais gronder par les maîtres. Et ça fait rire les autres. Ils sont méchants, me disent que je suis pas comme eux, que je suis un adopté. « Bâtard » et « juif », c'est comme ça qu'ils m'appellent. L'autre jour, il y en a un qui m'a dit qu'avec tout ça, j'étais mal barré.

Et puis, ils me poussent dans l'escalier, me bousculent dans la cour. Quand t'étais là, je pouvais supporter, je subissais le jour, tu me consolais le soir. Maintenant, c'est l'enfer. Faut qu'ils me laissent, J'arrête pas de leur dire, mais ils continuent.



I am not well Not at all

Dessin réalisé bien des années plus tard par David Berkowitz

Avant, je quittais l'école en courant pour te retrouver à la maison. Maintenant, quand je reviens, il n'y a personne. Comment je vais faire sans toi ? Mon goûter, c'était toi. Mes beaux vêtements, c'était toi aussi.

Faut que tu reviennes, maman, que tu m'aides. Comme quand la voiture a renversé la dame et sa fille, il y a quatre ans. Tu te souviens ? Ce jour-là, si t'avais pas été là, je sais pas ce que j'aurais fait. Peut-être que la prochaine voiture, elle aurait été pour moi. On saura jamais. Et jamais, on se reverra.

J'avais tellement de câlins à te faire, de choses à te dire, de questions à te poser. Surtout une, qui m'obsède depuis toujours : pourquoi vous avez inversé mes prénoms ? Vous deviez avoir une raison, non ? Je pourrais demander à papa, mais je sens qu'il veut plus parler du passé et...

Ah, on doit partir. Aller à la synagogue. Pas envie, mais pas le choix. Avant de te laisser, j'ai un truc à te dire, maman. Je reviendrai te voir, évidemment, mais il faut que je te le dise aujourd'hui. C'est important. Très important pour moi.

Pardon pour le perroquet.

CHAPITRE 3

1968

Deux hommes, deux symboles, deux morts. Entre avril et juin, le pays a perdu Martin Luther King et Robert Kennedy, tués au nom de l'extrémisme. Alors que la nation n'était toujours pas remise de l'assassinat de JFK, elle est privée d'un « peut-être futur président » et du plus emblématique défenseur des droits civiques.

Contre toute attente, il est fort possible que leurs assassins ne soient pas exécutés. En effet, depuis peu, la Cour Suprême impose de plus en plus de moratoires sur la peine de mort, considérée comme cruelle et contraire au Huitième Amendement. Cela déplaît à beaucoup d'Américains, qui redoutent une abolition. D'autres l'attendent, soucieux d'en finir avec ce qu'ils estiment inhumain.

Il n'en reste pas moins que le « *I have a dream* » de King a viré au cauchemar. Comme des millions de compatriotes, Robert et Mary Ann DeGrimston sont choqués. Mais bon, ça ne les empêche pas d'être heureux.

Depuis leur éviction de la Scientologie » ils réapprennent chaque jour la saveur du mot « liberté ». Blacklistés par Hubbard, ils ont d'abord ouvert un bureau à Londres pour y poursuivre leurs thérapies d'« analyse de compulsions ». On n'a jamais vraiment su de quoi il était question, mais l'important est que les clients sont devenus des amis. L'argent amassé a donné des envies de voyages à Robert et Mary Ann. Ils ont donc quitté le pays avec leurs six bergers allemands et une trentaine de compagnons.

Le groupe a troqué la pluie londonienne contre le soleil des Bahamas, pour emménager à Nassau. Les valises à peine posées, Robert et son épouse sont repartis pour l'Angleterre. Puis Israël. Et la Turquie. Et le Mexique, où ils sont depuis installés à Xtul. Un village portuaire, propice à la réflexion. Le couple en a besoin : il est épanoui en amour, mais se cherche encore sur le plan spirituel.

Rejoints par leurs amis, Robert et Mary Ann vivent de rencontres.

Humaines, culturelles, religieuses. Au cours de leurs nuits blanches, Dylan papote avec Jung et Warhol pendant que Jésus casse sa guitare avec les Who sous les hurrahs d'Alfred Adler³. Le groupe s'agrandit en communauté, où les amis deviennent des adeptes.

Mary Ann le savait déjà, les autres le découvrent : Robert est l'homme de tous les superlatifs. Il est le plus cultivé, le plus inspiré, le plus charismatique.

Désormais, il est l'organe décisionnel du groupe. La seule personne avec laquelle il discute de l'avenir collectif est son épouse, aux conseils éclairés.

Et, justement, Robert lui fait part d'un projet. Celui-ci est encore vague, mais il est question de paix. Ambition salutaire en ce monde tourmenté, de guerres en émeutes. L'idée germe peu à peu, articulée autour du divin.

À Xtul, le couple se documente. Il perfectionne son savoir en matière de sciences, de philosophie et de psychiatrie, puis baptise son groupe « Église du Processus d'Unification du Christ et de Satan ». Robert a trouvé le nom lors d'une tempête qui a duré trois jours et dont, visiblement, il ne s'est pas remis.

Lui et son épouse en sont de plus en plus convaincus, les conflits militaires et raciaux annoncent la fin du monde qui marquera la réconciliation entre Satan et le Christ. Le premier y arrêtera les vivants, le second se chargera de les juger. Il y a de quoi sourire et pourtant, la pensée de Robert sait être pertinente. En voici un extrait, issu de son ouvrage *Exit* qu'il écrira deux ans plus tard :

« Si nous donnons la misère, nous recevrons la misère. Si nous donnons la perte, nous recevrons la perte. Si nous donnons la colère, nous serons indignés. Si nous refusons, nous serons rejetés. Si nous méprisons, nous serons méprisés. (...) Ce n'est ni bien ni mal, c'est la loi. (...) Si vous donnez la douleur, vous recevrez la douleur afin de rétablir l'équilibre. 4 »

Le projet s'affine au fil des mois, teinté de 2001 : *l'odyssée de l'espace*. Pour eux, il n'y a désormais aucun doute : si l'homme est en train de se détruire sur terre, c'est pour renaître meilleur et ailleurs. Là-haut, très haut, en harmonie avec le cosmos.

Le groupe commence à diffuser sa parole. Un message sain, qui apparaît pour certains comme une tambouille mystique. Naturellement, il leur attire les foudres des habitants. Robert et les siens quittent alors le Mexique pour s'installer à la Nouvelle Orléans.

Suite à un problème de visas, ils prennent la route de San Francisco.

Dès leur arrivée en Californie, ils tombent sous le charme de son soleil et de ses palmiers. Ambiance exotique pour terre fertile. Ici sont nés deux piliers de ce qui sera bientôt appelé la « contre-culture » : la Confrérie de l'Amour Éternel – un groupe de hippies-dealers – et l'Église de Satan, fondée par un homme ambigu :



Très ambigu, puisqu'il s'amuse à faire le grand écart entre respectabilité et provocation. Malgré son nom, cette Église n'a rien de terrible, étant surtout axée sur l'affirmation de soi. Pour Anton LaVey, Satan est le symbole de la rébellion face à l'autorité.

Cet homme, Robert et Mary Ann veulent absolument le rencontrer. Ça tombe bien, ils le croisent lors d'une soirée mais le contact ne passe pas. Trop de divergences, trop d'orgueil des deux côtés. Le couple et LaVey parlent de révolution spirituelle à l'échelle mondiale alors que, comme des millions de gens aujourd'hui encore, ils sont incapables de s'émanciper eux-mêmes. Le trio n'aura duré que quelques heures.

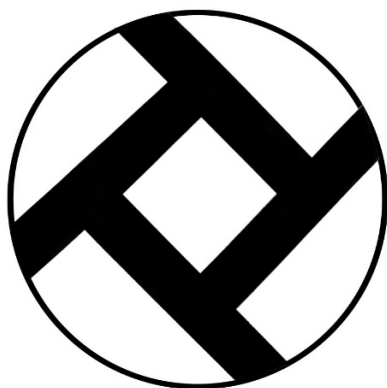
LaVey retourne à la rédaction de sa *Bible Satanique*, qui deviendra l'un des livres de chevet de Berkowitz. Les DeGrimston, eux, sont déjà loin. Munich, Rome, Amsterdam... ils y ouvrent des locaux et multiplient les contacts, notamment dans le milieu underground. Certains adeptes participent au film *Lucifer Rising* de Kenneth Anger, réalisateur féru d'occultisme aux amitiés douteuses.

Soucieux de ne pas heurter les autorités, Robert et Mary Ann décident de renommer leur communauté en « Église du Processus du Jugement Final ». L'intitulé ne choque personne, les communautés aux noms extravagants étant légion en 1968. Leur premier pôle est basé en Louisiane.

Le couple assiste à sa construction, avant de retourner à San Francisco. Grâce à ses économies, il réaménage un local en église au

407 Cole Street.

Enfin chez eux, Robert et Mary Ann peaufinent leur doctrine et leur logo :



Les historiens apprécieront

CHAPITRE 4

1969

« JE RESSENTAIS DE FORTES ENVIES DE ME JETER DEVANT LES VOITURES OU SUR LES RAMES DE MÉTRO. PARFOIS, LA PULSION ÉTAIT SI FORTE QUE TOUT MON CORPS TREMBLAIT. »

Les monstres. Avant, ils ne venaient que la nuit. Leurs griffes sortaient du matelas, de l'oreiller, pour me capturer. Et pendant qu'ils me tenaient, d'autres me sautaient dessus en rigolant. Une fête de démons et moi, leur trampoline.

Maintenant, ils me traquent aussi le jour. N'importe où, à n'importe quelle heure. Cachés à l'intérieur des boîtes aux lettres, des réverbères, des bureaux de la classe. Une fois, l'un d'eux a fait tomber ma trousse pour que je me fasse punir.

S'ils sont là, c'est à cause des films à la télé. Je peux pas m'empêcher de les regarder. J'en ai besoin. Comme ça, je suis pas seul à la maison. Ça remplace maman, même si elle me manque toujours autant. De secondes en minutes, d'heures en journées, de mois en années. Elle me manque tellement. Torture permanente, matérialisée en perceuse électrique. Sa mèche tourne et tourne encore, labourant ma mémoire. Dès que je peux, je prends mon vélo et je vais au cimetière pour lui parler.

Deux ans, déjà. J'ai beau savoir qu'on est en 1969, je continue d'endurer 1967. Et tout ça, à cause d'un cancer du sein. Pourtant, c'est beau, les seins d'une femme. J'aurais jamais cru que ça puisse donner la mort, c'est si beau. Et ronds comme des soleils. Je n'en ai jamais vu en vrai, mais si ça ressemble à ce qu'il y a dans Playboy, je veux bien en toucher. Caresser. Serrer. Ça m'obsède de plus en plus. Il paraît que c'est normal à seize ans.

Je pense tout le temps aux filles, au sexe. Même en classe ou, parfois, je me surprends à bander. Et bander pendant un cours de maths, faut le faire. Quoique, j'en connais qui s'éclatent en arithmétique.

Quand l'excitation m'étrangle, je patiente jusqu'à la pause où je m'enferme dans les chiottes pour me soulager en secret. Relâcher la pression. Me calmer. Et ça fait du bien. C'est pour ça que j'ai toujours un Kleenex sur moi. Sacrée invention, ce truc. Lorsque j'ai terminé, que je me suis bien essuyé, je suis toujours déprimé. Il y a du plaisir, ça oui, mais il est trop court. Un ballon sitôt gonflé, sitôt crevé. Comme maman.

Nathan, lui aussi, a été brisé par sa mort. Mon père adoptif plus « adoptif » que « père ». Lui, il est tout le temps au travail, dix heures par jour et six jours par semaine. La seule attention qu'il m'accorde, c'est celle indispensable à tout embrigadement. À dix ans, j'étais déjà incollable sur toutes les fêtes juives.

Moi, j'ai rien contre la religion. Tout ce que je demande, c'est qu'elle me laisse respirer mais visiblement, c'est pas au programme. J'avais un copain à la Columbus High School qui se plaignait de ses parents, des cathos. C'est là que j'ai compris : le problème, c'est pas les religions mais ceux qui y croient.

Pour ma part, plus je repense au Shabbat et aux réunions de famille, plus j'aime le rock. La musique du cri, celle qui vit et qui « Sympathy for the Devil ».

« Let me please introduce myself !

(Ouh ! Ouh !)

I'm a man of wealth and taaaaste !

(Ouh ! Ouh !)

J'adore les Stones, même s'ils ne cessent de me répéter « You can't always get what you want ». Eh bien, désolé Monsieur Jagger, je finirai par avoir ce que je veux. Comme les autres. Armstrong voulait la lune et il l'a eue alors moi aussi, j'accomplirai mon rêve. Je sais pas encore ce que je veux, mais je l'aurai.

En attendant, je subis mon faux père. Un jour, il m'a dit qu'il n'avait plus la force de rester chez nous et on a déménagé. Direction la Co-op City, dans le Bronx. Une forteresse d'immeubles, bordée par l'Hutchinson River. L'agent immobilier lui a dit que le coin était paisible, il s'est bien foutu de lui. Voyous, partout. Des monstres, qui se bastonnent entre deux agressions. Dans le quartier, on raconte que certains ont coupé le doigt d'une vieille pour lui prendre sa bague.

Ils ne m'ont encore jamais attaqué mais, avec ma tronche de victime, je sais que ça finira par arriver. Alors, j'ai peur. Dès que je sors, j'ai peur. Dès que je les croise, j'ai peur. Dès que je retrouve ma chambre, je pleure.

Et je pense à la mort, pour en finir avec tout ça.

Mes copains disent que je n'ai rien à craindre avec mes grosses mains. Enfin, mes copains... ceux qui me répondent quand je leur dis bonjour. Je ferais partie de leur bande si j'osais fumer de la marijuana avec eux. Mais voilà, ça aussi, ça me fait peur. Il paraît que ça fait des « choses » dans la tête et la mienne bouillonne déjà suffisamment. Des envies, des besoins, des flashes qui m'électrocutent.

Comme maintenant, sur ce banc en face du zoo du Bronx. C'est parce que j'attends Iris⁵. Ma « presque copine » que je fréquente depuis peu. Quand on se voit, on parle. Les profs, les cours, la musique, le ciné. On ne s'est pas encore embrassé. Moi, je n'attends que ça. Sa bouche, ses seins, sa... j'y pense et salive de désir.

Merde. La vieille, là-bas, m'a vu. Je baisse la tête, essuie mes lèvres, croise les mains entre mes cuisses. Mes grosses cuisses, où mon jean est étiré au maximum.

Si j'aime passer du temps avec Iris, c'est parce qu'elle est jolie et que sa gentillesse est sincère. Elle ne s'est jamais moquée de moi. Mes bourrelets, elle les trouve mignons. Et puis, elle dit que je suis gentil. C'est vrai. Et justement, la voilà qui arrive. Magnifique, les cheveux lâchés et son sac sur l'épaule.

Elle avance et le temps s'arrête.

Elle approche et mon cœur s'emballe.

Elle s'arrête devant moi...

— Bonjour, Dave.

— Bonjour, Iris.

... et les monstres lui sourient.

CHAPITRE 5

1970

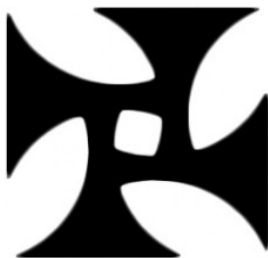
« *And the winner iiiiiiis... Nixon !* » Après avoir perdu les élections face à JFK en 1960, « Richard le flippé » a pris sa revanche l'année dernière, tirant profit de la mort de Robert Kennedy. Depuis, Nixon est ravi malgré la poursuite de la guerre du Vietnam et l'inflation qui saigne les foyers.

Anton LaVey est ravi, lui aussi. Depuis la parution de sa *Bible*, l'Église de Satan ne cesse de s'amplifier avec ses pôles d'influence. Après la Grotte Babylone de Détroit, c'est à la Grotte Ninive de voir le jour. Dans le Kentucky, près de Fort Knox.

De leur côté, Robert et Mary Ann sont carrément euphoriques. Ils ont achevé les Sixties comme ils débutent la nouvelle décennie, assoiffés d'absolu. Chaque jour, ils travaillent à élever leur église sous le soleil de Californie. Panorama de carte postale, terni par les crimes du mystérieux « Tueur du Zodiaque ».

Les DeGrimston ne s'en inquiètent pas, trop préoccupés par leur projet. Après tant d'errances, c'est là qu'ils prêchent, en cet Eden qui a vu naître les Beach Boys, Jefferson Airplane ou encore le fantastique Quicksilver Messenger Service. Son *Happy Trails* a révélé au monde l'extraordinaire puissance de la Côte Ouest : un volcan de blues, de groove et de psychédéisme, parfumé d'épicurisme.

Cette richesse typique de la Californie est ici à tous les coins de rues, Robert et Mary Ann n'ont donc eu aucun mal à la trouver. À en bénéficier. À l'exploiter. Depuis deux ans, ils ont modifié leur logo pour le rendre plus acceptable...



... et surfent sans complexes sur le « Faith, drug and rock'n'roll », en vogue depuis quelques années. Leur théorie apocalyptique a beau être naïve, elle a séduit des centaines de gens. Dans l'ombre de la Californie, beaucoup sont en perdition. D'autres cultivent leur noirceur, comme un musicien raté devenu célèbre : Charles Manson.

Oui, le « barbu-barbare » soucieux de son esthétique puisqu'il a poussé la coquetterie jusqu' à se tatouer une croix gammée sur le front, en « hommage » à Hitler. Manson, le fou psychopathe sur lequel on a déjà tout dit. Enfin, presque tout.

Fils d'un colonel et d'une mère alcoolique, Manson vivait à San Francisco depuis 1967 (même s'il voyageait beaucoup) après avoir purgé une peine de prison pour proxénétisme.

Raciste, pervers et doté d'un casier judiciaire fourni, cet homme qualifié par les psychiatres d'« *agressivement antisocial* » a fondé sa communauté de hippies. Un prétexte pour se droguer et se soulager dans des filles trop stones pour y voir des viols. Devant sa cour, il brille grâce à son charisme et son anticapitalisme.

Par l'un de ces hasards qui font l'Histoire, il résidait au 636 Cole Street à proximité de Robert et Mary Ann arrivés en 1968. Aujourd'hui, la question fait encore débat : Manson a-t-il croisé leur route ? Si c'est le cas, a-t-il assisté à des rituels susceptibles d'influencer son parcours ? L'hypothèse circule depuis longtemps, alimentant la légende, mais n'a jamais été prouvée. Les défenseurs de l'Église du Processus du Jugement Final ont toujours nié son appartenance à l'organisation.

À ce jour, il n'existe qu'un élément permettant d'établir une hypothèse de contact entre lui et le couple. Lors d'un entretien avec le procureur Vincent Bugliosi, Manson a évoqué Robert DeGrimston sous son véritable nom – Moore – que celui-ci utilisait lorsqu'il voyageait incognito et que seuls de rares proches connaissaient.

Toujours est-il que, au cours de cette même année, Manson a remanié sa famille où les hippies ont fait place aux fanatiques.

Il a suffi d'une chanson pour que l'horreur qui couvait en lui se concrétise. *Helter Skelter* des Beatles, 4 minutes 29 de fureur :

« *When I get to the bottom I go back to the top of the sliiiiide,
Where I stop and I turn and I go for a riiiiide,
'Till I get to the bottom and I see you AGAIIIN !!!
YEAH ! YEAH ! YEAAAAH !!!* »

Un brûlot, l'une des pépites fondatrices de ce qui s'appellera plus tard le heavy métal. Manson, lui, y a entendu un appel au sang. Il a alors ciblé Sharon Tate, mariée à Roman Polanski, le réalisateur de *Rosemary's Baby*. Cette actrice magnifique, la Manson Family a appris à la haïr sous l'emprise de son gourou. Une star, symbole du Rêve américain et du bonheur avec sa grossesse médiatisée.

Alors, l'année dernière, le 9 août, Manson a envoyé trois de ses fidèles à la villa du couple, à Benedict Canyon sur les hauteurs de Beverly Hills. La future mère s'y reposait en présence de quelques amis. La suite n'a été que sang, avec ce mot dégoulinant sur un mur : « *Pig* ».

Polanski avait vu partir sa famille vers Auschwitz, il avait subi le Ghetto de Cracovie et se croyait enfin promis au bonheur, il a redécouvert le mot « atrocité ». Les meurtres de Tate et ses amis ont brisé le pays, aujourd'hui encore traumatisé.

Peu après les crimes, le clan Manson a été arrêté et a dit adieu à sa villa. Effrayés, Robert et Mary Ann l'ont surtout été à l'idée d'être mêlés à cette affaire.

Heureusement pour eux, les autorités n'ont fait aucun lien entre l'Église et leur voisin criminel. Soulagés, ils ont alors repris leur business christo-sataniste.

Depuis autoproclamés « Le Maître » et « l'Oracle », ils additionnent les voyages autant que les adeptes. Le mouvement s'amplifie. Implanté partout aux États-Unis, il s'étend jusqu'en Europe.

Dans les capitales conquises, on fait la promo de l'Église en paradant avec des bergers allemands. Du L.A.P.D. à Scotland Yard, personne ne s'inquiète de ces gens au look et aux mœurs déroutants. Encore des rebelles. Des chevelus trop fainéants pour travailler, qui finiront par se calmer ou crèveront au fond d'une cave, une seringue

dans le bras.

Les DeGrimston profitent de l'indifférence des autorités pour fortifier leurs nombreux pôles, ouverts au public. Avids de nouveautés, la jeunesse vient en masse pour assister aux assemblées où l'on se réfère aux cultures chrétienne, sataniste ou encore celtique avec la fête du Samain qui annonce le début du Temps Sombre.

Le folklore est douteux, mais a le mérite d'être créatif : autel, crucifix, pentagrammes, bougies en guise de points cardinaux et encens pour rappeler que le Christ est au cœur de la doctrine. Sans oublier la quête, dont l'argent s'ajoute à celui collecté par la vente d'acides.

Mélomanes, Robert et Mary Ann ont même prévu un groupe. Les concerts servent à détendre le public entre deux cérémonies. Quelques nuances, toutefois : dans ce fourre-tout, on prône la mixité, l'égalité entre blancs et noirs, hétérosexuels et homosexuels. Souvent, on distribue de la nourriture et des vêtements aux sans-abris. Comme quoi, il y a du bon partout, même s'il faut parfois creuser.

Des discours à la décoration, tout est fait pour intriguer et par conséquent, séduire. Un peu de curiosité et beaucoup de bouche-à-oreille font des DeGrimston le couple qu'il faut absolument rencontrer. Écouter. Vénérer.

Pour ceux qui osent émettre des réserves, Robert et Mary Ann ont des réponses aussi évidentes que fumeuses : il est urgent de s'organiser car l'Apocalypse est imminente et s'abattra sur le monde, incarnée par un Moloch, tenant dans chaque main un berger allemand.

Une race curieusement décimée ces derniers temps puisque – depuis deux ans – des chiens sont découverts écorchés, vidés de leur sang, à San José et Santa Cruz. Face aux caméras, le directeur d'un refuge d'animaux ne cache pas son inquiétude. Les peaux ont été découpées au couteau sans marquer la chair, ce qui témoigne d'une perversité effroyablement méthodique.

Il voit juste mais oublie l'essentiel : le plaisir.

CHAPITRE 6

1971

« LES PENSÉES SUICIDAIRES ONT SOUVENT OCCUPÉ MON ESPRIT. PARFOIS, JE PASSAIS DU TEMPS ASSIS SUR LE REBORD D'UNE FENÊTRE. »

Elle m'a quitté. Iris m'a planté à cause d'un autre. « Désolée, Dave, mais je suis amoureuse de lui. » Et moi alors ? Moi aussi, je suis amoureux d'elle. Enfin, je l'étais. Suffisamment pour patienter deux longues années afin qu'elle daigne me montrer ses seins, ce qu'elle n'a jamais fait. « Platonique ». C'est le mot qu'elle a employé pour qualifier notre relation. Cette salope m'aura au moins appris une chose. Non, deux : un mot et la haine.

Le mois qui a, suivi, j'ai écouté en boucle le dernier Aphrodite's Child. Avant, je détestais ce groupe ; des barbus déguisés en sapins de Noël. Et puis, l'année dernière, ils ont été frappés par la grâce : 666, concept-album sur l'Apocalypse. Depuis, ils se sont séparés et moi, je suis à nouveau seul. Tout seul avec mes bourrelets, et plus personne pour les trouver mignons. Tout seul comme un con, sans copine ni potes.

Pour les autres, tous ces jeunes que j'observe en ce moment même de ma fenêtre, la vie continue. Ils se plaignent du chômage mais, au moins, ils sont ensemble. Assis sur le trottoir avec leurs joints, leurs bières et leur musique. Celle que j'aime. Hélas, une passion n'est réellement vibrante que si on la partage et moi, je suis comme un auto-stoppeur dans la vallée de la Mort.

Et j'attends. J'attends qu'on me remarque. Quand on s'adresse à moi, c'est pour m'appeler « le gros ». Alors, je baisse la tête. Pourtant, vu ma taille, je pourrais facilement me faire respecter. Mais j'ai peur de faire mal, car je sais que j'en suis capable. Parfois, j'aimerais bien en exploser un. Juste pour tester ma force. Comme avec ce fichu perroquet. Quand je repense à ses yeux exorbités, je bande. Même qu'un jour, j'ai mouillé mon slip.

C'est pas normal, je le sais. Plus d'une fois, j'ai songé à en parler au psy, et finalement non. Pas envie. Il me rappelle mon père. Même distance, même phrasé, mêmes conseils à la con. « Tu réfléchis trop, David », « Ne sois pas défaitiste », « Fais-toi confiance » et j'en passe. Entre les uns qui croient m'aider et les autres qui m'enterrent, j'ai fait mon choix.

Je la ferai tout seul, ma cure, comme un grand. Et ensuite, je me casserai d'ici. Fuir cette prison à ciel ouvert qu'est le Bronx.

Parfois, le Times et le News s'intéressent au quartier. Uniquement quand il y a des agressions ; viols et meurtres de préférence. Les journalistes en parlent, mais je vois bien qu'ils n'y comprennent rien. Ceux qui ne sont pas nés ici ne peuvent pas savoir. Immeubles ternes. Rues crasseuses. Junkies et putes à tous les coins de rues.

Quant à l'Hutchinson, il faut y croire pour y voir une rivière. Non, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de rivière à travers une ville. Une rivière, c'est la nature. Ici, c'est le béton, et l'avenir est une impasse entre la misère et l'ennui. Et au milieu, tous marchent en cercle en attendant la fin.

Comme mon vieux. Il se croit libre, mais il est lui aussi prisonnier. Enchaîné à son commerce, ses clients, sa religion. Souvent, il ressasse l'Holocauste et les camps de concentration. C'est l'hiver, il me parle des déportés frigorifiés. On mange, il me rappelle qu'ils étaient affamés. Quand je lui dis d'arrêter, il s'énerve et me dit que c'est pour que je n'oublie jamais. Comment oublier ? Qui pourrait oublier ces horreurs ? Personne, pas même le plus amnésique des hommes.

Je sais ce qu'il s'est passé, je l'ai appris/entendu/vu et revu à la télé. Je le sais tellement que j'en cauchemarde, mais j'aimerais qu'on me laisse penser à autre chose. Des trucs de mon âge : la musique, le cinéma, les femmes... tout ça, quoi.

(Free !)

Bref, ça va être dur. D'autant que mon vieux s'est remarié avec une sorcière, maquillée comme une pute de chantier. Dès le début, il l'a eue dans la peau. Moi, je l'ai eue sur le dos. Eux et moi, on ne vit pas ensemble, on respire le même air et c'est tout. Si l'heure est à la Détente pour certains, chez nous, c'est le conflit perpétuel. Mon vieux et son autruche parlent de s'installer en Floride, sans moi.

(Freeeee !)

Tant mieux. Je n'ai pas besoin d'eux. De toute façon, moi aussi, je vais partir. Apparemment, on a besoin de moi au Vietnam, alors je vais y aller et je reviendrai en héros. Pas comme ce mec en fauteuil roulant qui fait la morale, à l'abribus. Moi, je ne joue pas pour perdre. J'irai là-bas, je vaincrai et, à mon retour, je frimerai avec mes médailles. Les filles aiment ça. Ah ! Je me vois déjà dans mon bel uniforme, la casquette soigneusement ajustée et le regard serein, habité de victoires.

(FREEEEE !)

Et avec un peu de chance, je tuerai des Viets. Ma cure, mon « apaisement » comme l'appelle ce crétin de psy, débutera par ça. Je le sais, je l'entends. Dans mon cerveau, qui se craquelle et accouche de ma pulsion. Une gueule béante ou hurlent George Clinton et son Funkadelic...

« FREEEEE YOUR MIND
AND YOUR ASS WILL FOLLOW ! »

... dans un bordel de larsens et de funk-rock. Détruire pour reconstruire. Partir pour sévir. Jouir pour revenir, fortifié du pire.

CHAPITRE 7

1972

La nouvelle est tombée, sans surprise. Sirhan Sirhan, l'assassin de Robert Kennedy, ne sera pas exécuté puisque la peine de mort a bel et bien été abolie. Et oui, après tant de chaos, la nation fait peau neuve. Fini le temps des soldats et policiers héroïques, remplacés par des vétérans estropiés et des *Dirty Harry*. On parle même de « Nouvel Hollywood » : *Macadam Cowbo*, *French Connection*, *Délivrance*... films aussi divers qu'audacieux, liés par le même jusqu'au-boutisme.

Le pays s'adapte à son époque et la Californie fait de même. Lentement mais sûrement, elle a réussi à renaître après les crimes de la Manson Family. Les jeunes se sont remis à sortir la nuit, les stars ont regagné leurs villas, les commerçants de Sunset Boulevard ont retrouvé le sourire. Après une période de stagnation, la vie a repris, et en musique. D'une scène à un studio, chacun peaufine ce son caractéristique de la Côte Ouest teinté de folk et de soul au grand bonheur des radios.

Seul bémol : les chiens, qui continuent d'être sacrifiés à San José et Santa Cruz. Qu'importe la barbarie, le soleil d'ici la gomme au profit de cette insouciance qui fait du bien dans ce monde en guerre. Summer of Love, Flower Power, Woodstock... dans les champs et sur les plages dorées, les utopies les plus pures se mélangent aux idéologies les plus audacieuses qui sont parfois les plus sombres.

En première ligne, Robert et Mary Ann,
infatigables prêcheurs.

Il y avait les couples de stars Lennon-Ono et Burton-Taylor, il y a désormais celui de l'ombre. Deux exaltés qui se tiennent loin des médias, mais dont la réputation n'est plus à faire dans les entrailles de Beverly Hills.

L'Église de Satan est certes puissante, mais son fondateur s'expose moins que les DeGrimston. Ça y est, ils détiennent le monopole du mysticisme « à l'américaine » grâce à leurs lieux de cultes, à leurs cafés accueillants et au soutien de groupes comme Funkadelic : ses deux précédents albums contiennent des notes en faveur de l'Église.

Adulés, Robert et Mary Ann sont aussi accusés. Quand on les traite d'escrocs, ils parlent de philanthropie et de générosité. La preuve, ils n'ont pas oublié leur ancien voisin Manson, cet assassin qu'ils n'ont jamais fréquenté. Deux disciples lui ont rendu visite au parloir et celui-ci a été convié à collaborer à *Fear*, la revue de l'organisation.

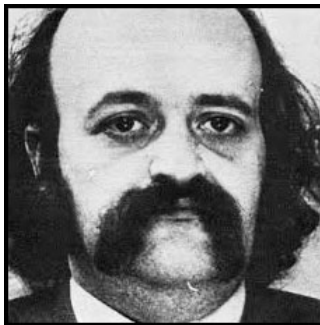
Partie de rien, l'Église ose tout. Chaque mois, un nouveau pôle. Miami, Boston, Vancouver... le prochain sera dans le Comté de Westchester, en bordure de New York.

Dans le monde, certains adeptes commencent à s'inquiéter. Oui, « Le Maître » fait peur avec son look. Oui, sa femme dit qu'elle est la réincarnation de Goebbels (sympa !). Digression totalement gratuite : de Mary Ann à Paco Rabanne, on constate que la réincarnation se fait toujours du côté des personnages historiques. Vivement que les esclaves se réincarnent à leur tour, pour qu'on passe enfin de « ego » à « égaux ».

Ainsi, les DeGrimston déroutent mais restent sympathiques, ce qui leur ouvre les portes des plus grands clubs V.I.P. Ils y rencontrent McCartney, Jagger, Dali... tous curieux de rencontrer celui que l'on surnomme « Le Christ de Carnaby Street » et son épouse. Dans leur villa californienne, on croise le « gratin » de la musique, du cinéma, des médias et même de la justice.

Il y a aussi un certain « Lloyd », qui travaillait en 1968 à l'Hôtel Ambassador où a été tué Robert Kennedy. « Lloyd », que Sirhan Sirhan est venu voir en cuisine la veille de son crime. « Lloyd », que des témoins ont vu s'enfuir après la première détonation et que la police n'a jamais daigné rechercher⁶.

Au cours de ces nuits folles, on aperçoit également Kenneth Anger – qui a enfin achevé son film *Lucifer Rising* – et une « gueule » comme on n'en fait plus :



RONALD HADLEY STARK
Filou multifonction

L'un des individus les plus troubles de cet ouvrage et par conséquent, l'un de ceux qui y apparaîtra le moins. Si Stark était au chômage, il pourrait mettre un chapeau et s'improviser sosie de Sam le Pirate.

Mais il a un job. Deux, même. Pas n'importe lesquels, puisqu'il travaille pour la Défense et la C.I.A. Partout et nulle part, il parle dix langues et tringue avec des gens influents, si possible les plus infréquentables.

C'est un V.R.P. du LSD, dont les Sixties ont prouvé le pouvoir d'abrutissement sur les foules. Le pays menace d'imploser, alors le gouvernement cherche à briser les contestations. La drogue plus efficace que la matraque ? La C.I.A. le croit et a chargé Stark d'infiltrer la jeunesse militante. Il s'est alors acoquiné avec la Confrérie de l'Amour Éternel, se présentant avec un kilo de LSD. Le message était clair : impunité.

Comme l'a dit un témoin, « *Stark utilisait le LSD pour faciliter le renversement des régimes de l'Occident et de l'Est afin d'altérer la conscience de millions de gens. Il n'a pas caché qu'il était lié au monde des sociétés secrètes* ⁷ ». L'auteur de ces mots est resté anonyme et pour cause, il avait raison d'avoir peur. Dans les Eighties seront avérés les liens entre Stark et MK Ultra, un sujet que nous développerons plus tard.

Si Stark est au cœur de cet ouvrage, c'est qu'il existe au-delà de lui-même : son nom est synonyme du géant pharmaceutique Sandoz, de la puissante Castle Bank et de « pointures » flirtant avec l'occulte : Porter Goss (futur chef de la C.I.A., membre du Book & Snake), Andrija Puharich (parapsychologue, membre du Conseil des Neuf) ou encore Timothy Leary (fondateur de la Confrérie de l'Amour Éternel, fan de Crowley).

Pour les DeGrimston, Stark est donc un « accélérateur de

particules ». Il les fournit en LSD – ce qui leur permet d’attirer davantage de gens – et leur assure une protection. Une manière pour lui d’avoir une emprise sur leur secte comme il le fait avec la Confrérie de Leary et l’Église de Satan, afin de renseigner la C.I.A.

L’Église du Processus n’avait pas attendu cet homme pour s’étendre mais, grâce à ses réseaux, elle s’implante encore plus solidement à travers le monde. Sans lui, elle n’aurait peut-être pas engendré ce qui finira par croiser la route de Berkowitz.

Parallèlement à son activité d’infiltré, Stark trouve le temps de faire du trafic de drogue, de Paris à New York. Il a habité là-bas dans les Sixties, à Little Italy. Il y a gardé de nombreux contacts, comme ce vieux « pote » de la C.I.A.



BARRY SEAL
Filou multifonction N°2

L’air de rien, Seal est une légende. Lorsqu’il était dans les Forces Spéciales, ce membre du K.K.K. a participé à l’« Opération 40 » destinée à dézinguer Castro. L’affaire a foiré mais lui a permis de rencontrer Lee Harvey Oswald, le soi-disant unique responsable de l’assassinat de JFK. Seal a également fréquenté Frank Sturgis, l’un des cambrioleurs de l’immeuble du Watergate qui viennent tous de se faire arrêter.

En 1966, Seal s’est recyclé en pilote de la T.W.A. Un bon job doublé d’une couverture : avec son jet, il a fait le plein d’opium au Vietnam pour la C.I.A. Le « bon plan » a fonctionné jusqu’à cette année puisqu’il vient de se faire arrêter à la Nouvelle-Orléans. Pris en flag avec du C4, qu’il voulait envoyer à des anti-castristes.

Dans sa cellule, Seal attend son procès qui – il le sait – sera bientôt annulé pour cause de preuves « disparues ». Alors, il patiente en attendant de regagner New York où depuis peu scintille une nouvelle étoile :



ROY RADIN,
Filou multi... producteur

Voici l'une des rares photos que l'on peut trouver de ce personnage. À l'occasion, tapez donc « Roy Radin » sur Google : vous tomberez inlassablement sur les mêmes articles. Hormis quelques infos sur le plan professionnel, vous aurez bien du mal à vous renseigner sur sa vie privée. Curieux, lorsque l'on sait qu'il était du genre à se montrer partout.

Né en 1950, Radin est le fils d'un éminent producteur et d'une danseuse. Il a grandi dans les coulisses de Broadway, avant d'intégrer le cirque le plus réputé du pays. Passionné de spectacle et doté d'un sens inné pour le business, il a signé en 1970 deux célèbres comédiens pour plusieurs vaudevilles qu'il a lui-même financés. Le succès a été total, lui permettant de devenir millionnaire à l'âge de vingt ans.

Aujourd'hui, il fait répéter la troupe de son Roy Radin's Vaudeville Review. La tournée n'a pas encore débuté qu'il rêve déjà de télévision et d'un Roy Radin's Variety Show. Ce cocaïnomane habitué des nuits mondaines organise également des soirées de charité et s'intéresse depuis peu au marché de l'immobilier. Gourmand ? Non, affamé.

Amis de tous, il serre autant de mains qu'il distribue de dollars. De dîners en cocktails, il s'est constitué un répertoire de noms prestigieux – politiciens, rock-stars, acteurs. Des jaloux murmurent que, dans son luxueux appartement, Radin filme des orgies à base de sadomasochisme et d'uniformes nazis. D'autres certifient l'avoir vu dans une villa à Los Angeles en présence de Manson, lors du réveillon 1968.

On raconte même que, certaines nuits, Radin dirige des messes noires du côté de New York.

CHAPITRE 8

1973

« J'AI INTÉGRÉ L'ARMÉE POUR DÉBUTER UNE NOUVELLE VIE ET ME SORTIR DE MES PROBLÈMES. MAIS, MÊME AU SERVICE MILITAIRE, J'AI EU DU MAL À FAIRE FACE. »

D'abord, il survole. Gracieux rapace supervisant son empire. Ensuite, il tournoie au-dessus de sa cible pour mieux l'analyser. Enfin, il s'incline et s'abat tel un B-52. Son fuselage miroite au soleil à la faveur d'un éclair céleste. Il atterrit et son cockpit s'étire en trompe, qui perce ma peau.

Allongé sur le ventre, le fusil entre les mains, je regarde ce moustique se gorger de mon sang. Ventousé à ma chair, l'abdomen palpitant. Je pourrais l'expulser, l'écraser, mais non. Quand je vois le soin apporté à son festin, je n'ai pas le cœur à l'interrompre.

Et puis, les moustiques d'ici ne sont réellement dangereux qu'en période de mousson. C'est comme ça que, l'année dernière, un général a eu une encéphalite. Il n'est pas mort, mais c'est tout comme puisqu'il est désormais paralysé. Ici, les insectes ne rigolent pas.

Remarque, moi non plus.

D'un ennui à un autre, de ma terre à la Corée. Un beau pays où le plus haut des bâtiments sera toujours plus petit que la nature, magistrale.

Le problème ici, c'est le climat. Un complot humide et caniculaire, armé de moustiques. Ligués en escadrons, ils me vampirisent pendant que cette Corée m'assèche de l'intérieur.

Celle du Sud, évidemment, là où l'U.S. Army a ses entrées. Pas comme au Nord, le repère des cocos. C'est ce que l'instructeur n'arrête pas de nous répéter. Ça doit être vrai, vu tous les moyens mis en œuvre pour contrer ce qu'il appelle la « menace rouge ». Jusqu'à présent, c'est un fiasco total.

Nixon et son obsession communiste. Kissinger et ses milliers de morts, dont j'entends parler à défaut de les voir.

J'aimerais bien en buter, des « bridés ». Pas pour le pays, juste pour sentir ce que ça fait. Ce frisson dont les gradés vantent l'intensité les soirs de relâche. Mais ça n'arrivera pas, car on m'a refusé mon affectation au Vietnam. « Pas assez réactif », c'est ce que m'a dit le Doc. Moi, j'y ai entendu « David, t'es trop con pour aller au front ».

Je suis peut-être con mais mon pays, lui aussi, en tient une sacrée couche. On te gave de Vietnam du p'tit déj au dîner, on te dit que l'armée a besoin de toi et après, on t'empêche d'aller faire la guerre.

Du coup, je passe mes journées à courir et monter-démonter-remonter des fusils. Non, le rien n'a jamais été aussi aliénant.

Mon bel uniforme, celui dans lequel je me rêvais, je ne le porterai qu'à la fin de mon service. Pour la photo. En attendant, je me coltine cette casquette de pompiste Texan.

Et comme si ça ne suffisait pas, les autres m'ont surnommé « Wolf » à cause de mes poils. Certaines nuits, ils fument dans les chiottes. Une fois, quand j'étais de garde, je les ai surpris et l'un d'eux m'a tendu un joint. Je ne voulais pas, mais j'ai cédé pour qu'ils m'acceptent enfin.

Après la marijuana, j'ai essayé le LSD. Vachement puissants, ces trucs. L'un assomme l'esprit, l'autre le catapulte. Une fois, j'étais si stone que j'ai bloqué sur les aiguilles d'une horloge, persuadé qu'elles étaient tombées. Les autres se sont foutus de moi. Tous les jours, ils se moquent, me disent que je suis nul au tir. Je finirai par progresser. Ça viendra. C'est juste une question de concentration. Et c'est difficile de se focaliser sur une cible quand on pense à sa mère.

Plus j'avance dans le temps, plus son absence est obsessionnelle. Deuil impossible en cette caserne aux airs d'Alcatraz. Derrière ses murs, toute une liberté m'est interdite : sexe, musique, cinéma. Me faire une bonne toile – ça, ça me manque. J'ai hâte de revoir Rosemary's Baby. Mon film préféré à ce jour. Cette séquence, où Mia se fait violer par le Diable sous les yeux de vieillards nus et flasques. Tous captivés, comme je l'étais dans la salle. Et ce landau noir, avant que son cri ne meure au-dessus de Manhattan.

Ma ville, j'y pense tous les jours. Mon pays. La semaine dernière, j'ai appris la mort de Bruce Lee. C'est dingue ; un de plus. Depuis la mort de maman, c'est l'hécatombe : Otis, Brian, Janis, Jimi, Jim... et maintenant, Bruce. Il paraît que c'est la Mafia qui l'a buté. Il paraît aussi que le World Trade Center a enfin été inauguré. Le nouveau cuistot de la caserne y était, il a visité l'une des tours. « Au sommet, on la sent bien, la puissance », c'est ce qu'il a dit et je veux bien le croire.

Dès mon retour, j'irai tout là-haut. J'y ferai une photo pour maman. J'ai hâte de rentrer. Retrouver mon pays, même s'il n'a fait que me maltraiter. À présent, il souffre lui aussi. Tous les soirs, j'observe sa déconfiture à la télé. Nixon et son scandale, le déclin des Black Panthers, l'interminable déliquescence des Yankees, tout ça m'inspire une indifférence teintée de consternation. Étranger à ma patrie, comme je le suis ici.

« Oh, « Wolf » ! Tu te crois en vacances ? »

Ça, c'est la voix de l'instructeur. Pas besoin de me retourner pour le voir. Une créature mi-sangsue, mi-chien. Il passe ses journées à aboyer, le plus souvent après moi. On est pourtant plus d'une centaine ici. Mais non, c'est moi qu'il harcèle. École, famille, armée : même combat.

« Allez ! Et tâche de réussir, pour une fois ! »

Ses ordres deviennent ma haine qu'hélas, je n'ai pas le courage d'assouvir. Alors, je serre le fusil entre mes mains. Là, bien ancré dans la terre. Bouillant, le sol me crame les coudes et sa chaleur me monte au cerveau. J'incline la tête, ajustant mon œil droit sur le viseur, et cible mon objectif. Une planche en bois avec un semblant de silhouette, à une cinquantaine de mètres de moi.

Expiration.

Inspiration.

Détonation...

(une pour mon père)

... et je rate ma cible. Derrière, le monstre explose de colère et s'accroupit pour me crier dans les oreilles. Les autres ricanent, avant d'être rappelés à l'ordre. Dents serrées, je contiens ma rage.

Palpitations.

Inspiration.

Détonation...

(une pour ma belle-mère)

... et ma balle ampute la branche d'un arbre. Nouvel échec, nouvelles moqueries. « Avec des gars comme toi, pas étonnant qu'on en chie face aux Viets ! » et autres phrases assassines.

Humiliation.

Inspiration.

Détonation...

(une pour)

... et le son devient fracas. La résonance l'emporte jusqu'au soleil où scintille ma victoire. Le silence s'abat de nouveau sur la caserne. Personne ne parle, de l'instructeur aux autres. Tous immobiles, rivés sur ma cible perforée en son centre.

On me félicite – « Eh ben, voilà ! Tu vois quand tu veux ! » – et on me tape sur l'épaule – « Sacré Wolf ! » – au nom de la Grande Amérique. Moi, je me fous de tout ça. Ce qui m'intéresse, ce pour quoi je vis, ce qui fera de moi le meilleur des meilleurs, c'est cette pute sur laquelle je viens de tirer.

Cette Asiat' qui m'a refilé une saloperie ; un truc qui m'incendie le gland dès que je pisse. Le prix à payer pour se faire dépuceler.

CHAPITRE 9

1974

Adieu Nixon, bonjour Ford.

Pour le nouveau président, le job sera ardu. Depuis le Watergate, la nation se méfie de ses institutions. Elle a raison mais, avec le temps, elle leur refera confiance et se refera avoir. L'homme est ainsi fait : il ne lutte réellement que pour son confort qui, une fois rétabli, lui fait oublier la main qui l'en a privé.

Ainsi, le divorce est prononcé entre le peuple et ses dirigeants. Pour le couple DeGrimston, il se profile. Leur église, cet « enfant » tant désiré, a grandi et commence à leur échapper. Trop de disciples, trop d'argent... devenu autoritaire, Robert reproche à Mary Ann de ne pas être assez impliquée. Depuis des mois, ils se disputent devant leurs fidèles. On continue les rituels, mais la sincérité a fait place à la routine.

La Californie a changé, elle aussi. La musique et la quiétude perdurent mais sont de plus en plus commercialisées, déshumanisées, purgées de ce qui faisait la force des Sixties. Les Beach Boys boivent la tasse, Jefferson Airplane s'est crashé avec beaucoup d'autres. Certes, le Grateful Dead et les concerts au Troubadour entretiennent la légende, mais l'aigreur domine en Californie.

De l'arrière-goût au dégoût, face au cadavre découvert en ce 13 octobre. Précisément à Palo Alto, dans l'église de l'université de Stanford.



Un nom : Arlis Perry.

Un âge : dix-neuf ans.

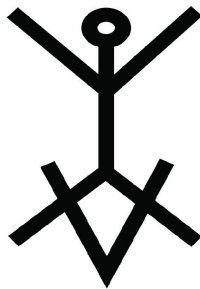
Un sentiment : horreur.

Émotion partagée, du prêtre aux enseignants en passant par les policiers. Ces derniers, habitués aux règlements de comptes entre dealers, croyaient connaître les scènes de crimes. Ce matin, ils apprennent l'Abominable. Pourtant, sur place, il y a peu de sang et le corps n'a pas été démembré comme c'est parfois le cas.

Mais l'image n'en reste pas moins épouvantable. L'une de celles qui violent la mémoire pour y diffuser leur poison traumatique jusqu'au dernier souffle. Couchée sur le dos, la victime a été placée sous le dernier banc dans l'alcôve de gauche, face à une croix sculptée. Sa tête est tournée vers l'avant en direction de l'autel, nue de la taille aux pieds. Son chemisier est déchiré, révélant des traces de coups et de strangulation.

À ses côtés, un pic à glace ensanglanté. Plusieurs plaies, derrière l'oreille gauche. Arlis a été attaquée par derrière, alors qu'elle était sans doute en train de prier. Acte aussi lâche que barbare puisqu'elle gît les bras croisés sur ses seins, entre lesquels est posée une bougie. Une autre, plus longue, est enfoncée dans son vagin.

Mais le plus glaçant, ce n'est pas ça. Le pire est ce que personne ne comprend, ce qui ne « saute pas aux yeux » comme une mortification. En effet, le ou les tueurs a/ont opté pour une mise en scène énigmatique : ces jambes écartées et ce jean étiré en V au niveau des mollets. Vu d'en haut, l'image ressemble à un diamant...



... qui fait écho à l'hexagramme unicursal,...



... symbole de l'Aube Dorée, société secrète créée au XVIII^e siècle. Aleister Crowley y a fait son initiation avant de fonder l'Astrum Argentinum, énième groupe occulte. Au sommet, « *Fais ce que tu veux sera le tout de la Loi* », dogme du Magick : ce rituel sexuel durant lequel l'orgasme est censé décupler l'énergie et transcender au-delà de l'enveloppe corporelle. Un prétexte pour Crowley, à l'appétit sexuel dévorant.

On pourrait s'y attarder, évoquer sa passion pour l'alpinisme et l'héroïne, mais ce qui nous intéresse est ce qui le relie à la malheureuse Arlis Perry. Outre le fait qu'elle a été tuée la nuit du 12 octobre, date de naissance de Crowley.

En 1910, celui-ci rencontre l'un des fondateurs de l'O.T.O. Ils s'entendent si bien que Crowley est nommé à la tête du pôle britannique de l'organisation. D'années en années, il côtoie l'élite mondiale et rencontre des gens insolites comme l'espion Maxwell Knight, à l'origine du personnage de « M » dans la saga de James Bond.

Les années 30 marquent le rapprochement de l'O.T.O. avec le Troisième Reich, donc de l'essor, puis du déclin avec la défaite de l'Allemagne. À la fin de la guerre, les loges implosent. Reproches et affrontements fusent sous l'influence des services secrets anglo-saxons,

méfiant envers cet Ordre. Crowley, lui, meurt en 1947.

Début 1950, l'organisation est affaiblie. Elle résiste grâce à sa base de Pasadena en Californie, la Loge Agape. Un œil ouvert sur le monde, mais fragilisé par une lutte interne. Il en découle la Loge Solaire, un groupe de dissidents extrémistes. Plus axé sur l'occulte que la politique, il profite du climat de Guerre Froide et de la crainte d'un nouveau conflit mondial pour développer sa théorie apocalyptique.

Infiltré au sein d'Hollywood, la Loge Solaire manipule à grands renforts de racisme et de sexisme pour répandre l'« *énergie de Satan* » selon les termes de Kenneth Grant, l'un des chefs de l'O.T.O. Proche de la Mafia, le groupe ouvre des bureaux à travers la Californie et un ranch à Vidal, dans le comté de San Bernardino.

Et puisque l'Amérique évolue, le groupe aussi : désormais, il prône le sacrifice de chiens, le sadomasochisme et la pédophilie jusqu'à ce que quatre de ses membres soient accusés en 1969 d'avoir séquestré dans leur ranch un enfant durant cinquante-six jours. L'intervention de la police a été menée le 29 juillet, quelques jours avant l'assassinat de Sharon Tate par la Manson Family. Or, dans les textes initiatiques de l'O.T.O., il est question de la création d'un « enfant de lune » à travers la possession d'un fœtus lors de rituel.

Et un disciple de Manson, Bobby Beausoleil, a été l'amant et confident du réalisateur Kenneth Anger, membre de l'O.T.O.

Et au cours de son errance en Californie, Manson a été aperçu à plusieurs réunions de la loge de Pasadena.

Et le lendemain de la mort de Sharon Tate, la Manson Family a assassiné un couple fortuné – Leno et Rosemary LaBianca – à Los Angeles.

Et sur le ventre du premier, un mot a été gravé à coups de fourchette de la manière suivante :

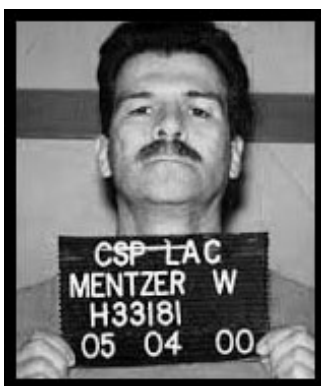


Le double meurtre des LaBianca, les policiers de Palo Alto en ont entendu parler et font aussitôt le lien avec Manson.

D'autant qu'Arlis Perry est morte cinq ans jour pour jour après l'arrestation de la Manson Family.

Or, le gourou et les siens ne peuvent être soupçonnés du meurtre car ils sont toujours incarcérés. Puisque aucun d'eux ne peut être impliqué dans la mort de Perry, il faut donc chercher du côté de leur entourage. Et fouiller leur passé. Plus précisément la période mars 1967-octobre 1969, durant laquelle Manson était en Californie. À l'époque, lui et les siens voyageaient beaucoup à travers le pays mais c'est à San Francisco qu'ils étaient bel et bien installés.

Entre deux déplacements, ils ont fréquenté de nombreuses personnes dans le milieu musical comme Dennis Wilson des Beach Boys et la chanteuse Mama Cass des Mamas & Papas. De simples « compagnons de défonce », pas des « potes » comme cet ancien Marine :



WILLIAM MENTZER
MARGINAL

Dans *The Ultimate Evil*, Maury Terry présente Mentzer comme un « maillon » majeur de « l'affaire du « Fils de Sam ». Ici, il nous oriente vers une autre hypothèse au sujet de Berkowitz.

Né en 1948, Mentzer a grandi entre vandalisme et petits délits. Adolescent, il s'est intéressé à l'occultisme et notamment à l'œuvre de Crowley, continuant de zigzaguer entre les lois. Il a ensuite été affecté à Camp Pendleton en Californie, après quoi son Corps de Marines a été envoyé au Vietnam en mai 1966.

Mentzer est revenu en décembre 1968, alourdi de dix cadavres

revendiqués et d'un stress post-traumatique un peu moins assumé. Il a ensuite erré en Californie et s'est mis à dealer des amphétamines, ce qui lui a ouvert les portes du milieu underground. Il y a croisé des membres de l'Église du Processus du Jugement Final ou encore Mama Cass, qui lui a présenté Manson lors d'une soirée. Les deux marginaux ont vite sympathisé, partageant leur passion pour le rock et l'occultisme.

Dès lors, Mentzer a traîné avec le gourou. Il a fréquenté sa secte sans toutefois l'intégrer, éternel solitaire. Il l'a côtoyée au plus près jusqu'aux meurtres de Tate et ses amis, ce qui fait de lui le seul individu susceptible d'avoir eu connaissance de l'écriture « si particulière » de la Manson Family.

L'hypothèse serait poussive, si Mentzer n'avait pas été en affaires en 1969 avec Leno LaBianca et que celui-ci ne l'avait pas arnaqué de deux cent cinquante dollars.

Mais tout ça, en 1974, les autorités ne le savent pas.

CHAPITRE 10

1975

« J'AI REPRIS MA VIE CIVIL. TOUS CEUX QUE JE CONNAISSAIS AVANT ÉTAIENT MARIÉS OU AVAIENT DÉMÉNAGÉ. JE ME SUIS RETROUVÉ SEUL, VIVANT À NEW YORK. »

Un an. Un an que je suis rentré, sans médailles ni bravoure. Après la Corée, on m'a envoyé dans le Kentucky, à Fort Knox, pour y faire la même chose : tirer, courir et tirer encore. Et me défoncer au LSD dès l'extinction des feux. Mon passage au sein de l'U.S. Army n'aura été qu'une parenthèse inutile.

Tout ce que j'y ai trouvé, c'est des moqueries, des sanctions pour insolence, une initiation aux drogues et une maladie vénérienne. Cette merde m'a pris en otage pendant plus de six mois. Tous les jours, j'ai enduré l'enfer. Je me lave, j'ai mal. Je pisse, j'ai très mal. J'ignore ce que c'était puisque je n'ai jamais osé en parler au Doc, et encore moins aux gars de la caserne.

Les seuls moments où ils me respectaient, c'était quand je m'entraînais au tir. Là, j'étais devenu bon. « Tireur d'élite ». Le jour de mon départ, j'ai eu droit aux félicitations de l'instructeur, c'est dire.

Alors, réflexion faite, l'armée m'aura au moins servi à une chose. Me prouver que je ne suis pas plus con qu'un autre.

Mais il n'y a pas que ça.

Si je n'étais pas allé à Fort Knox, je ne me serais jamais converti. Un jour, en revenant au camp, on est passé devant Beth Haven⁸. Le week-end suivant, alors que les autres étaient dans les bars, je suis entré dans l'église.

J'ai parlé avec le prêtre et depuis, je suis baptiste. Ma nouvelle famille. Ça emmerde mon père ; tant mieux.

Dès mon retour, je suis allé voir L'Exorciste. On m'en avait tellement parlé. Réalisation, acteurs, effets spéciaux... terrible. En sortant du ciné, j'étais encore plus heureux d'être revenu, d'autant que les Yankees se sont enfin réveillés. Après avoir été la risée du pays pendant près de dix ans, on est à nouveau redoutés. C'est grâce à Steinbrenner. Il a tout changé, il a signé les meilleurs. Et surtout, il a eu l'intelligence de prendre Billy Martin. Cette année, c'est sûr, les Sox vont en chier.

Moi, libéré de mon vieux et de sa connasse, je me suis trouvé un studio sur Barnes Avenue, près du métro Pelham. Un quartier d'Albanais, d'Allemands et d'Irlandais pour ne citer qu'eux. Ils ont du mal à se comprendre, mais ça ne les empêche pas de vivre ensemble. Le langage du Bronx, c'est le dollar. Celui qu'on gagne ou qu'on vole. Ici, tout le monde cohabite avec le sourire.

Pareil pour les noirs et les blancs, à ma grande surprise. Quand j'étais gosse, ils se battaient en permanence. Maintenant, ils se croisent sans histoires. La misère, ça crée des liens. Bon, parfois, il y a une insulte ou un coup de poing mais, dans l'ensemble, le coin est tranquille. Le plus incroyable, c'est les juifs et les musulmans. Alors qu'ailleurs, ils se foutent sur la gueule, ceux d'ici s'entendent sans problème. Comme quoi, c'est possible. Il suffit d'avoir envie, et d'avoir un cerveau aussi.

Bref, il fait bon vivre du côté de Barnes Avenue. En revanche, dès que je me balade vers le Sud, je tombe sur ça :



Du coup, je fais un détour. Sauf lorsque je me rends au boulot. Depuis peu, je suis agent de sécu chez I.B.I., près du fameux World Trade Center. Finalement, je ne suis pas allé visiter les tours. Un immeuble, même

vachement haut, reste un immeuble et je ne vois que ça depuis que je suis gosse.

Maintenant, c'est pire car je bosse dans un building en plein Manhattan. Un job chiant, où les heures s'étirent pour m'écarteler entre attente et ennui. Surveiller les gens, vérifier leurs badges et attendre qu'il ne se passe rien, avec mon chien de garde. Le seul intérêt que j'y trouve, c'est mon salaire et le trajet. Tous les matins, je traverse l'East River et ça, ça m'apaise. J'en ai besoin car, depuis mon retour, je dors mal. Des flashes qui me parlent, me disent ce que je dois faire.

Ce sont eux qui m'ont dit de m'inscrire à l'Adoptees' Liberty Movement Association, pour assister aux réunions. J'y ai rencontré des dizaines de bâtards, comme moi. En les écoutant, en les voyant pleurer sur cette fêlure qui est mienne, j'ai décidé de retrouver ma vraie mère. Pour combler le manque, cette plaie béante. Je me suis pointé au bureau des archives avec mon certificat d'adoption...

... et j'ai découvert l'identité de ma mère, Betty Falco. Ensuite, je me suis rué à la bibliothèque où j'ai parcouru toute la collection d'annuaires jusqu'à celui de 1965. Là, j'ai trouvé une « Betty Falco », encore domiciliée à Brooklyn.

Alors, le jour de la fête des mères, j'ai déposé une carte dans sa boîte aux Lettres avec écrit « Vous avez été ma mère d'une manière particulière », signée « R.F. » – Richard Falco et non David Berkowitz – avec mon numéro de téléphone.

Plusieurs jours ont passé, sans aucun appel. Attente infernale, durant laquelle j'ai souhaité sa mort. Je l'ai maudite pour m'avoir renié. Et un soir, le téléphone a sonné. Quand j'ai décroché, j'ai entendu un silence. J'ai répété « Allô ? », mais je n'ai eu pour seule réponse qu'une respiration syncopée. J'ai compris tout de suite, sans avoir la force de parler. Elle s'est décidée à le faire – « David, c'est moi... ta mère » – puis s'est mise à pleurer, et moi aussi.

Nos retrouvailles ont été le moment le plus intense de ma vie. Pour la première fois, je me suis senti vivant. Quand elle m'a pris dans ses bras, j'ai été comme transcendé. Je ne pensais pas que ça pouvait exister, autant de tendresse. Je l'ai enlacée très fort et, cette fois, mes larmes ont précédé les siennes. Moi, le géant, devant cette petite femme. Elle m'a tout expliqué, m'a parlé de mon père : Tony Falco, mort.

Ça a été un choc, la rage m'a collé à la peau pendant plusieurs jours. Une sensation de gâchis permanente. Puis, je me suis fait une raison et j'ai réalisé que j'avais du sang italien. Et une sœur, Roslyn. Une belle femme, de celles qui me donnent des frissons quand je les croise. Elle m'a accueilli chez elle, m'a présenté à son mari Léo et leurs gamines. Ma nouvelle famille.

Depuis, on se voit les week-ends quand je ne bosse pas. Ma mère et ma sœur me racontent leurs vies, je mens sur la mienne. Je m'invente une copine, des amis, un job socialement intéressant avec cravate et attaché-case. J'ai honte mais si je mens, c'est parce que je ne veux pas les décevoir. Peur que maman m'abandonne encore. Peur que Roslyn me ferme sa porte.

Mais ça n'arrivera pas, car tout se passe bien entre nous. Moi et la voix, en passe d'être réconciliés. Depuis que j'ai une famille, les migraines sont plus rares. Je me sens mieux. Beaucoup mieux. Ça a débuté avec ma conversion et ça a continué avec mon permis de conduire puis ma moustache. J'ai hésité à la laisser pousser, puis je me suis lancé.

Ça peut paraître nul, mais c'est important pour moi. Des poils qui poussent, c'est la vie qui s'affirme. Et moi, jusqu'à cette moustache, je me sentais zombie. Un touriste dans cette Amérique en ébullition. Oui, j'ai toujours pensé que je n'avais qu'une tronche et que ce serait la même jusqu'à la fin. Les autres, je les ai vus évoluer, passer du look « Beatles » à la crinière et aux pattes d'eph'.

Alors, comme-je-ne-suis-pas-plus-con-qu'un-autre, je me suis décidé à changer d'apparence. Je trouve que ça me va bien. C'est ce que m'a dit maman, et ça amuse les gosses de Roslyn. Lorsque je leur fais la bise, ça les chatouille et ils s'esclaffent. Moi aussi. Quand j'y pense, ça me rend heureux.

Sauf ce soir. Car ce soir, j'ai la haine. À cause d'une lettre reçue ce matin. Froide et impersonnelle, comme le sont les courriers administratifs. Une injustice crachée par un bureaucrate,...

1 : ouvrir.

... l'une de ces entités anonymes qui n'existent qu'à travers leur syntaxe robotique : « Nous sommes au regret » et autres formulations destinées à me faire avaler cette pilule...

2 : verser.

... à l'arrière-goût d'humiliation. Une fois encore, j'ai raté le concours des pompiers à la flamboyante F.D.N.Y. Non, jamais je ne serai comme McQueen dans La Tour Infernale...

3 : gratter.

... à sauver des gens pour qu'ils m'acclament en héros. Alors, puisqu'ils ne veulent pas de moi, ils n'ont qu'à crever. Tous. Que le feu les dévore et qu'ils fondent en hurlant mon nom...

4 : jeter l'allumette et frémir de délice.

... dans cet enfer qui jaillit à mes pieds. Le jerrican à la main, je regarde les ordures s'embraser. D'abord ici, puis là, et un peu partout. Emballages cartonnés, journaux et vêtements usés, unis dans une même aura.

La contamination s'étend, sublimée d'orange et de bleu. D'autres couleurs s'invitent et annulent la grisaille du local des poubelles. Les murs s'animent, possédés par les ombres des flammes. Les briques vibrent telles des enceintes, diffusant la plus ensorcelante des musiques.

La chaleur monte d'un cran, puis un autre, l'ascenseur. Haut, toujours plus haut. Et si je transpire, ce n'est pas uniquement à cause du feu. Cette voix, qui m'ordonne de plonger mes doigts dans mon froc. Et de saisir mon sexe. Et les flammes montent. Et je descends ma main. Et elles s'élèvent davantage. Et je descends à nouveau. Et le brasier côtoie le plafond. Et je redouble d'acharnement, transformant mon excitation en orgasme.

Et je sais.

Je sais que c'est pour bientôt.

Bientôt, elles mourront.

CHAPITRE 11

JUIN 1975

Clap de fin pour la guerre. Le Vietnam compte ses morts mais savoure sa victoire, l'U.S. Army remonte son treillis et repart en boitant. L'opinion américaine, elle, espère entrer enfin dans une ère de sérénité pour le monde entier.

New York y croit elle aussi, malgré les attentats des Forces Armées de Libération Nationale. Des marxistes portoricains, proches de Castro. Depuis l'année dernière, une banque et des boutiques ont explosé, faisant quatre morts et de nombreux blessés. D'ici deux ans, ce groupe d'activistes aura son importance.

En 1975, c'est aussi le clap de fin pour Ronald Hadley Stark (arrêté à Bologne en possession de quatre mille kilos de coke et de marijuana !) et pour l'Église du Processus. Ainsi va la vie pour les grandes idées : la première moitié des Seventies a été si intense, si expérimentale, qu'elle s'est asphyxiée avec ses propres ambitions.

Le rock en est la première victime, les Stones & Co. ayant pris le chemin de l'embourgeoisement et de l'usure.

Les DeGrimston se croyaient tout-puissants, ils ont donc connu le même sort et ont fini par divorcer. Dix ans après sa création, leur machine à croquer les cerveaux s'est définitivement enrayée. Usé d'avoir tant existé pour les autres, Robert a rangé au placard sa panoplie de prêcheur. Certains disent l'avoir aperçu au détour d'une station-service, d'autres qu'il a regagné Londres pour y ouvrir un cabinet d'architecte.

Son ex, redevenue Mary Ann MacLean, a choisi de poursuivre l'aventure avec d'anciens adeptes. L'un d'eux, Timothy Wyllie, l'a confirmé dans son ouvrage *Love, sex, fear, death : the inside story of the Process Church of the Final Judgment* : Mary Ann était plus qu'une épouse, c'était une « éminence grise » qui a modelé Robert selon sa propre volonté. Le durcissement du discours, c'était son idée à elle. Les enfants séparés de leurs parents, aussi. Pareil pour les bergers

allemands en hommage à Hitler.

Depuis installée à New York, elle a d'abord fondé l'Église de la Fondation du Millénaire (?), rebaptisée Foi de la Fondation du Millénaire (??). C'est désormais sous ce nom qu'elle diffuse sa spiritualité au rabais entre deux voyages. Cependant, le vent rapporte d'autres nouvelles.

Une rumeur, une de plus.

L'existence d'un nouveau groupe occulte, récemment installé dans l'Ohio. Autrefois basé en Californie, il se serait émancipé sous le nom d'Ordre de Circé de Chien de Sang. Une secte où l'on torturerait des chiens, avant de boire leur sang. Tout ça au nom de Satan, sous la tutelle d'une prêtresse vêtue de noir.

Une rumeur, rien de plus.

Née de la Scientologie, l'Église du Processus se consume donc. Ses braises ne tardent pas à redevenir fécondes. Esseulés, d'anciens disciples s'allient à des déçus de l'Église de Satan, plus orientée sur l'accomplissement de l'homme que sur l'adoration du Diable.

Un groupe disparaît, un autre émerge : Le Temple de Set, fondé par un haut gradé de l'U.S. Army et adorateur d'Hitler. Le voici en compagnie de son épouse :



MICHAEL ET LILITH AQUINO

GOUROUS SATANISTES

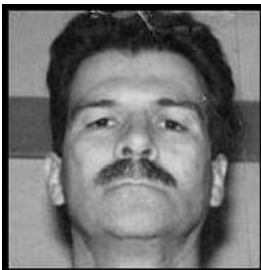
Domage que le ridicule ne tue pas. Si c'était le cas, Aquino aurait peut-être épargné bien des choses à Berkowitz et à New York. Après Ronald Hadley Stark, il est le deuxième individu trouble de cet ouvrage.

Ce colonel aujourd'hui retraité a été membre des Forces Spéciales et agent de la C.I.A. Multidécoré, c'est un acteur majeur de « la révolution des affaires militaires » : la modernisation de l'U.S. Army à l'origine de la guerre de l'information, de PsyOps et de projets comme MK Ultra. Une fois encore, ce n'est pas le moment de développer ce sujet. L'important ici, c'est ça :



BARRY SEAL

C.I.A. – AIR AMERICA
SUD VIETNAM
1968-1970



WILLIAM MENTZER

2^e BATAILLON MARINES
SUD VIETNAM
MAI 1966 – DÉCEMBRE 1968



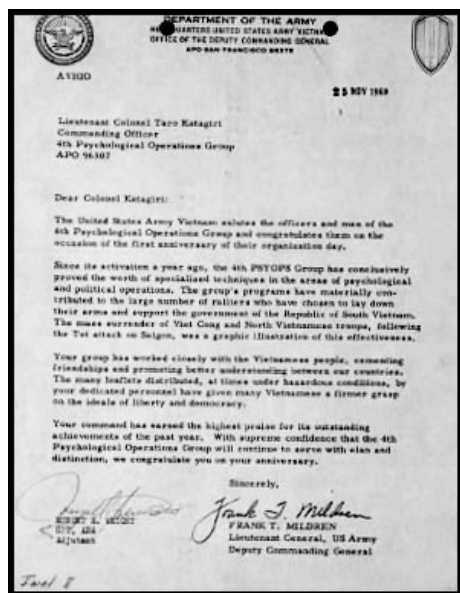
MICHAEL AQUINO

4^e – 6^e BATAILLONS PSYOPS
SUD VIETNAM
OCTOBRE 1968 – MARS 1970

Certes, le Sud du Vietnam est vaste. Certes, des milliers d'autres soldats s'y trouvaient à l'époque. Certes, Seal avait « la bougeotte » puisqu'il transportait de l'opium du Vietnam au Laos pour le compte des États-Unis.

Constatons tout de même que ces trois-là ont foulé le même sol durant la même période.

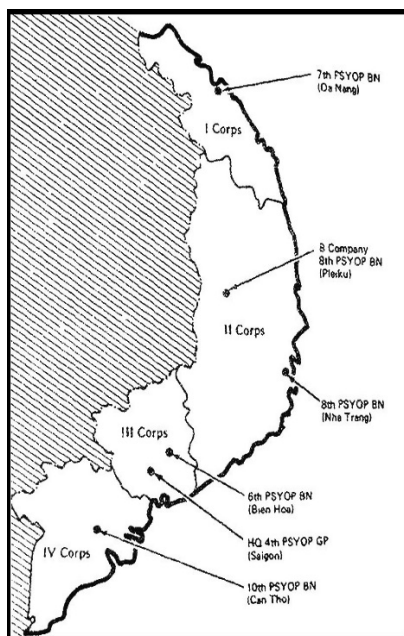
Ceci a été confirmé par le Select Committee on Intelligence Activities en 1977 pour Seal et les archives du Marine Corps pour Mentzer. Quant à Aquino, de son *Church of Satan* aux forums Internet, il masturbe son ego et se montre loquace sur sa carrière, déclarant avoir été affecté en 1969 sous l'autorité du Colonel Taro Katagiri. Après vérification auprès de la thèse du Major Barger citée en préface, des archives nationales et du site [http : //www. psywarrior. com/ VietnamCommanders. html](http://www.psywarrior.com/VietnamCommanders.html) basé sur des documents officiels de l'U.S. Army, il apparaît que le Colonel Katagiri a pris la direction du 4^e bataillon PsyOps à partir du 4 octobre 1968. Ci-dessous, un courrier de félicitations (bravo pour les morts !) qui lui a été adressé le mois suivant :



Ainsi, Aquino était bien sur place avant 1969. Précision importante, nullement destinée à l'incriminer. En datant son arrivée en 1969, l'intéressé a sans doute voulu généraliser et non mentir. Si Aquino fournit un jour un document officiel attestant de son

affectation cette année-là, l'auteur ici présent se fera un plaisir de rectifier ce fait... ce qui n'affaiblira en rien son propos par la suite : Vietnam ou pas, nous verrons de toute façon qu'il existe de nombreuses similitudes idéologiques, spatiales et temporelles entre Aquino, Mentzer et Seal.

Pour l'heure et jusqu'à preuve du contraire, le premier se trouvait donc au Sud Vietnam dès octobre 1968, quand Mentzer y était encore pour trois mois. Et si l'on croise les sources évoquées plus haut, on apprend qu'Aquino est passé par Lai Khe, Saïgon ainsi que Bien Hoa, l'une des zones où a combattu le Corps de Mentzer⁹.



À noter également qu'en 1968, la zone de Bien Hoa est l'un des repères de la compagnie Air America pour laquelle Seal charge de l'opium. Intéressant, mais insuffisant pour en tirer une conclusion. Tout au plus une hypothèse : après tout, Barry Seal est lié à Ronald Hadley Stark qui – avant son arrestation – était en contact étroit avec des groupes comme l'Église de Satan chère à Michael Aquino, et dont deux membres faisaient partie du clan Manson qu'a côtoyé William Mentzer. Vous suivez ?

C.I.A. + U.S. Army + dollars + occulte =
cocktail explosif pour projet nocif.

Mais revenons à Aquino. Avant de partir au front, il a intégré l'Église de Satan dont il est devenu un membre actif. La preuve de sa ferveur réside dans ce *Diabolicon* rédigé au Vietnam, un texte qui porte bien son nom. À son retour, il a retrouvé ses « copains » et s'est vu confier la direction de la Grotte Ninive du Kentucky. Un État qui lui était familier depuis 1968, année de son affection à Fort Knox.

Puis, il y a eu les conflits internes et Aquino a claqué la porte. Il n'est pas parti seul. Avec lui, il a emmené des gradés du Renseignement militaire et d'ex-soldats « façonnés » à la Grotte Ninive. C'est avec eux qu'il a fondé Le Temple de Set, une version extrême de l'Église de Satan. Il a été créé à Santa Barbara, énième preuve que la Californie est le berceau de toutes les dérives...

... là où les sacrifices de chiens continuent d'ensanglanter les montagnes de Santa Clara. Dans le Comté, on trouve ça bizarre mais on ne s'en émeut pas plus que ça. Il faut dire qu'ici, on ne s'intéresse aux chiens que pour leur tirer dessus un soir de beuverie. En revanche, ce qui passionne, ce que personne n'oubliera jamais, c'est ça :

**Woman slain in church
called victim of psychopath**

STANFORD, Calif. (UPI) — The 19-year-old wife of a Stanford University student was assaulted with altar candles and stabbed to death when she went to pray at campus church about midnight Saturday, police said yesterday.

"It's a typical — if there is such a thing — sexual psychopathic slaying," said Santa Clara County Undersheriff Tom Rosa.

He said there was no indication that Arliss Perry was the victim of a satanist torture rite.

Her body was discovered face up and half-nude Sunday morning near the altar of Stanford's "Romanesque-style Memorial Church. Two candles were found with the body and there was speculation it may have been a Black Mass killing.

"IT HAS NO CULT-LIKE overtones — it just happened to occur in a church," Rosa said.

Investigators said there were few signs of a struggle and speculated the 5'6", 110-pound blonde was surprised by a "fast and sudden attack" when she went to the church about midnight.

Her husband told authorities she often prayed at that time when she had personal problems.

Mrs. Perry was a receptionist for a Palo Alto law firm and lived in a campus apartment with her husband, Bruce, also 19. The couple, from Bismarck, N.D., had been married only two months.



ARLISS PERRY
... slain in church

Le sauvage assassinat d'Arlis Perry, à jamais dans les mémoires. Huit mois après sa mort, la police de Palo Alto est toujours dans l'impasse.

Au moment du crime, le mari – Bruce – était seul à leur domicile. Une absence d'alibi qui lui a attiré les soupçons des autorités. Or, aucune trace de sang n'a été trouvée sur ses mains et ses vêtements, et personne ne l'a vu sortir pour se rendre à l'église. De plus, il n'y a

d'assassinat (acte prémédité) que s'il y a mobile et Bruce n'en avait pas. Ses amis et professeurs ont été formels, il aimait profondément Arlis.

Ils s'étaient rencontrés dans un collège de Bismarck, dans le Dakota du Nord. Deux fervents catholiques, amoureux dès le premier regard. Arlis était la plus pieuse, membre de Young Life et autres groupes évangéliques. C'est durant cette période, en 1973, qu'elle a croisé la route de satanistes. Elle a tenté de raisonner ces « brebis égarées », ils l'ont violemment rejetée et Arlis s'est consolée dans les bras de Bruce.

Mariés, ils se sont installés en Californie pour intégrer l'université de Stanford. Bruce, lui, étudiait la médecine. Galvanisée par sa foi, Arlis passait plus de temps à faire du prosélytisme qu'à assister aux cours. Elle a diffusé la parole du Christ partout, jusque dans ce cabinet d'avocats de Palo Alto où elle travaillait comme réceptionniste.

Le soir du crime, ils se sont baladés sur le campus. En dépassant leur voiture, ils ont constaté que l'un des pneus était dégonflé. Étonnement pour l'une, colère pour l'autre et petite dispute entre eux deux. Une simple « prise de bec » comme il en existe chez les couples qui se connaissent bien.

Arlis, sans doute lassée par l'énervement de son mari, a choisi de poursuivre son trajet seule. Une balade nocturne, encore. Bruce a regagné leur domicile afin de s'apaiser, en attendant le retour de son épouse. Ils ne se sont plus jamais revus et la suite appartient à l'Histoire. L'horreur et ses questions, sans réponses.

Même si les employés du cabinet d'avocats ont déclaré avoir vu quelqu'un parler avec Arlis, la veille de sa mort. Un homme dont elle avait visiblement peur. Un jeune âgé d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds. Et bouclés, très bouclés.

Un suspect dont le portrait-robot a été montré à Bruce – sans succès – et qui est toujours recherché depuis huit mois.

CHAPITRE 12

NOVEMBRE 1975

« MAINTENANT, J'AVAIS VINGT-DEUX ANS ET CETTE FORCE DU MAL CONTINUAIT DE ME TENDRE LA MAIN. PARTOUT OÙ J'ALLAIS, IL ME SEMBLAIT VOIR UN SIGNE DE SATAN. »

... sexe. Et les flammes montent. Et je descends ma main. Et elles s'élèvent davantage. Et je descends à nouveau. Et le brasier côtoie le plafond. Et je redouble d'acharnement, transformant mon excitation en orgasme.

Et je sais.

Je sais que c'est pour bientôt.

Très bientôt, elles mourront.

En attendant, je jouiiiiis en regardant le feu dévorer les poubelles et les pneus. Ils se déforment sous l'effet de la chaleur. Donuts noirâtres, d'où s'écoule un jus incroyablement puant. Essoufflé, j'essuie ma main sur mon jean et, bras croisés, assiste au dernier acte. Mon show privé sous le Whitestone Bridge, à l'abri des regards. Je contemple, malgré la fumée et cette odeur insupportable qui carbonise mes rétines.

Les yeux irrités, je me résous à partir. Retour à l'hiver et Ferry Point Park, traversé d'un pas ferme.

Le regard fixe, je me mêle aux arbres, puis à la nuit. Les fois précédentes, je partais en courant. Là, je marche. Confiant. Personne ne m'a vu. Et quand bien même, il n'y a ici que des chats et des clodos, alors je suis tranquille : les premiers ne parlent pas et les autres, personne ne les écoute.

Mes pas se calquent sur le crépitement des flammes derrière moi, qui s'amenuise au profit de vrombissements. Le Bronx, dont j'aperçois les fantômes au gré des réverbères. J'arpente le trottoir ponctué de détritrus. Des bagnoles me dépassent, agitant mes cheveux et attisant ma pulsion, lorsqu'apparaît ma Ford Galaxy de 1970. Un bijou, jaune.

Je l'ai achetée grâce à mon nouveau job. Des mois d'économies, pour me payer le luxe d'aller où je veux quand je veux. Paradoxe du travail, entre chaînes et liberté. Mon ancien poste, j'avais fini par m'y habituer mais un jour, le clebs m'a mordu alors j'ai laissé tomber. Trop dangereux de faire la sécu.

Maintenant, je suis chauffeur de taxi et je redécouvre ma ville. Ses recoins, ses raccourcis, ses secrets. J'aime New York. Elle est ingrate, mais je l'aime. C'est plus fort que moi. J'aime sa diversité, son festival de lumières. Chaque quartier luit à sa façon, qui est toujours la plus belle. Queens et ses résidences, éclairées en lucioles. Broadway et ses étoiles. Little Poland et ses églises au blanc céleste. Harlem et ses graffitis, qui deviennent organiques sous l'influence de la lune. J'adore ma ville.

Chauffeur le jour, pyromane la nuit.

J'y ai pris goût, au point de préférer un bon p'tit feu à un match des Yankees. Là, au moins, je ne suis pas uniquement spectateur. Et puis, c'est gratuit. J'y ai tellement pris goût que je note chaque lieu incendié. J'ai un carnet. Un cahier des charges, pour mettre de l'ordre dans ma vie. Faire « table rase », de ma moustache – finalement, ça ne m'allait pas du tout – à ma famille, qui m'ennuie ces derniers temps. Maman, Roslyn et les autres sont sympas, mais je ne peux rien partager avec eux. Les feux, ils ne les comprendraient pas.

J'ouvre la portière, m'installe sur mon trône, m'élance à travers les freaks. Je m'arrête au premier feu rouge, attends devant une discothèque. Il s'en échappe une musique que je reconnais aussitôt : Hang Up Your Hang Ups. Herbie Hancock ou le mutant du jazz, passé au funk. Synthé groovy, cuivres entêtants, tempo endiablé... où je détecte autre chose entre deux breaks. Quelque chose de nouveau, au rythme binaire. Mm, sans doute ce disco dont on parle de plus en plus. Et je n'aime pas ça, le disco. Rien que le nom, c'est nul.

Je redémarre, fuyant « Herbie le traître » pour m'engager sur l'autoroute. Bruckner et ses artères, étirées à perte de vue. Perte. Perdre. Perdu mon père. Le vrai, Tony, que j'aurais tant aimé connaître. Qui m'obsède alors qu'il m'a abandonné. Un salaud, comme son remplaçant. Nathan, toujours à Boyton Beach. Sa Floride. Sa retraite bien méritée. La lettre que je lui ai envoyée il y a deux semaines...

Il fait froid et sombre ici, à New York, mais ce n'est pas grave car le temps convient à mon humeur. Papa, le monde devient plus sombre maintenant. Je le sens de plus en plus. Les gens, ils développent une haine envers moi. Tu ne croirais pas combien me détestent. Beaucoup d'entre eux veulent me tuer. Je ne connais même pas ces gens et ils me détestent en permanence. La plupart d'entre eux sont jeunes. Je marche dans la rue et ils me crachent dessus et me donnent des coups de pied. Les filles me disent que je suis laid, c'est elles qui me perturbent le plus. Les gars se moquent de moi. Mais les choses vont bientôt aller pour le mieux. »

... et à laquelle il n'a toujours pas répondu. Tant pis. De toute façon, il ne m'a jamais mérité. Son visage me revient, crispé, alors je tourne le volant d'un coup sec. Et crac ! C'en est fini de Nathan Berkowitz. Ses restes pourriront sur un transat cassé, à l'ombre d'un parasol en lambeaux. Fantôme d'apocalypse, étendu à l'humanité toute entière. Des retraités de la vie, c'est ce qu'ils sont. Des vacanciers putréfiés de superflu, alignés en brochettes, à faire bronzer leurs asticots.

Je longe le parc de Pelham Bay – lieu idéal pour un autre incendie, mais trop près de chez moi – et m'engage sur E Gun Hill Road. Trois miles de béton imprégné d'Histoire. Ici, sous mes roues, des milliers de colons se sont déchirés pour conserver la ville. Je suis sûr qu'en creusant l'asphalte, on trouverait encore leur sang.

L'un après l'autre, les quartiers rivalisent de crasse. New York est une machine à fatalité dont je suis le fruit moisi. Mon dépérissement est d'abord intérieur, je le sens.

La voix, qui m'assaille de migraines. La fin est proche, grondant dans les entrailles de ma ville. Sous sa jupe ; une jupe sans culotte pour mieux se faire prendre comme elle en a l'habitude. Cette garce se laisse profaner chaque jour, chaque nuit, à grands renforts de corruption et de vices. Bientôt, j'en ferai mon esclave.

Un dernier virage, et me voilà sur Barnes Avenue. Petits immeubles pour petits citoyens sagement endormis, jusqu'à mon bâtiment au 2151. À quelques mètres de la porte, un gars est assis sur le trottoir, contre un réverbère. Je coupe le contact, et sors, quand le gars m'apostrophe :

— Eh ! T'as pas dix dollars ?

— Non, dis-je en l'ignorant.

— Allez, quoi ! Vas-y, mec, fais pas chier !

Ses mots déclenchent quelque chose en moi, un « tic-tac » qui me conduit à serrer les poings. Haineux, je me retourne et défie ce parasite. À la lueur du réverbère, je découvre alors son visage. Un jeune, maigre et au sourire séduisant.



MICHAEL CARR

Il revient à la charge, je refuse à nouveau, il capitule et me demande si je suis nouveau ici. J'ignore pourquoi, mais je lui réponds. Nos quelques mots muent en conversation, agréable malgré le froid. Il se présente, me dit qu'il est désolé d'avoir insisté et qu'il habite à Yonkers, à un quart d'heure d'ici.

Et finalement, ce Michael m'apparaît sympathique. Il est marrant avec sa tignasse. S'il était brun, ce serait un Starsky moustachu. Mais Michael a les cheveux blonds. Et bouclés, très bouclés.

CHAPITRE 13

JANVIER 1976

Nouvelle année, nouvel hiver et peut-être nouveau président. Un Démocrate, si Carter continue sur sa lancée. Pour l'instant, Jimmy n'est crédité que de 5 % d'intentions de vote auprès des électeurs du Parti, mais il y croit. Son slogan : « *A leader for change* », pour en finir avec les casseroles de l'ère Républicaine.

De changement, les États-Unis en ont bien besoin pour surmonter la crise consécutive au choc pétrolier, alors ils n'ont pas d'autre choix que de s'ouvrir au monde. Si l'hégémonie demeure, elle est plus polie. Chose impensable il y a dix ans, on parle plus de paix que de guerre avec les soviétiques. Conséquence directe, les marxistes du F.A.L.N. ont cessé leurs attentats à New York. Aucune bombe depuis bientôt un an.

Alors, on respire et on parle de renouveau, mais il n'a lieu qu'en surface. Ce qui ne change pas, ce sont les coulisses du pays. Ce qui le ronge depuis plusieurs années à l'insu des autorités et des médias : la haine. Celle qui, l'année dernière, a failli assassiner le président Ford. Une disciple de Manson, Susan Atkins, depuis incarcérée. Cette sataniste a sans doute été influencée par « l'air du temps ». Rappel des faits :

1966 : Église de Satan.

1967 : *Their Satanic Majesties Request*, Rolling Stones.

1968 : Rosemary's Baby, Roman Polanski.

1969 : revue *Fear*, Église du Processus.

1970 : premier album de Black Sabbath.

1971 : 666, Aphrodite's Child.

1972 : *Lucifer Rising*, Kenneth Anger.

1973 : *L'Exorciste*, William Friedkin.

1974 : *La Maison de l'Exorcisme*, Mario Bava.

1975 : *Temple de Set*.

1976 : *La Malédiction*, Richard Donner.

Ce dernier, axé sur l'Antéchrist, ne sortira qu'en juin mais est déjà annoncé comme une référence du fantastique. Depuis dix ans, le Diable est à la mode. Jadis effacé par l'ardeur catholique, Il a longtemps échoué à revenir sur le devant de la scène pour se rappeler aux hommes. Il a retenu la leçon, choisissant la culture pour faire Son retour. Victoire par K.O., du cinéma à la musique. De toute façon, les Beatles étaient devenus plus populaires que Jésus, alors Satan ne pouvait que prendre le relais.

Comprenons-nous bien. Les films et disques cités ci-dessus ne découlent en aucun cas d'un complot. Quoi qu'en pensent certains, l'art n'a jamais engendré la violence et l'en accuser relève de la bêtise ou de l'hypocrisie. Toutefois, des œuvres successives peuvent contribuer à instaurer un climat. Rien de grave, juste une atmosphère qui sera morbide pour ceux qui le veulent. Et qui y puisent leur force.

Tandis qu'une suite de *L'Exorciste* se profile, un spécialiste de l'occultisme – James Wasserman – intègre l'O.T.O. Il dépoussière l'organisation et supervise une réédition du *Livre de la Loi* de feu Aleister Crowley. Un ouvrage au contenu aussi curieux que son origine, puisqu'il aurait été dicté à Crowley par une entité (!). Voici un extrait du troisième chapitre : « *Maintenant, qu'il soit tout d'abord compris que je suis un dieu de Guerre et de Vengeance. Je les traiterai durement.* »

La star de l'occultisme fait donc son come-back posthume en 1976. Année phare pour Berkowitz – en train de lire *La Bible Satanique* – et pour le pays tout entier. Le président Ford a échappé à la tentative d'assassinat, mais la mort n'a pas dit son dernier mot. En cette nuit glacée, elle va sévir une fois de plus. Ici, en bordure de l'Hudson River, aux portes de New York, dans le parc Untermyer.

Un lieu enchanteur avec ses jardins, ses fontaines et ses sculptures au blanc éclatant. Autrefois, il appartenait au directeur d'une fabrique de chapeaux avant d'être racheté par un avocat du nom d'Untermyer, qui finira par le léguer à l'État.

Aujourd'hui, il est le nirvana des familles et des amoureux, qui viennent trouver ici un peu de bien-être. Et que dire de son belvédère, attraction favorite des touristes et des stars comme Lennon qui s'y est

fait photographe. L'image a fait le tour du monde, popularisant davantage le parc. Comme le dit sa chanson, *Well, Well, Well*. C'est ce que doit penser Abraham Beame, le maire de New York. Plus de touristes, cela fait plus d'argent pour la ville et c'est une aubaine en cette période de crise.

Le parc Untermyer est donc un véritable paradis. Le jour, uniquement. Oui, car la nuit, il devient lugubre. Ses statues y apparaissent alors menaçantes et sa végétation semble s'animer sous l'effet d'une force invisible, comme échappée des ténèbres. C'est ce que disent les doyens de Yonkers au détour d'une bière. Ils n'ont pas tort.

Le Mal est bien présent, en sous-sol. Un poison souterrain, traversant les veines du parc et de l'hôpital St John, dont la source se trouve du côté de l'aqueduc. Là, dans cette ancienne station de pompage réaménagée à la gloire du malsain¹⁰ :

Bougies aux quatre coins.

Murs tagués de crucifix inversés.

Pentagrammes satanistes.

Un lieu obscur où, en cette nuit de pleine lune, se réunissent une fois de plus des individus. Vêtus de tuniques noires, les visages obscurcis par leurs capuches. Coupés du monde, pour mieux en préparer la chute. Vingt-deux fanatiques de Crowley, pires extrémistes issus de l'Église de Satan ou encore du Temple de Set. L'un deux a été membre de l'Église du Processus, mais il n'en a gardé que le noir. Si Robert DeGrimston voyait ça, il en pleurerait. Certes, il se montrait parfois excessif, mais son message était avant tout celui de la réconciliation. Or, l'atmosphère qui règne ici est celle de la division.

En surface, dans le monde des « simples hommes », ces gens ne se fréquentent jamais. À la lueur des torches, on entrevoit certains visages. Mais puisque la luminosité est trop faible et les visages trop flous, mieux vaut s'attarder sur le rituel. Instant solennel, où les voix s'élèvent pour solliciter Satan. L'un des disciples trace au sol le cercle du Magick, après quoi un berger allemand est amené. L'animal, tenu en laisse, s'agite en aboyant. Il a compris. Il le sait depuis sa capture. Pourtant, il tente de s'enfuir. Ses futurs bourreaux le maintiennent au centre du cercle.

Il tente de mordre, on le saisit à la gorge et la lui ouvre à l'aide d'un grand couteau. Le sang s'écoule au son d'un couinement dont

tout le monde ici se réjouit. Le chien convulse, libère un râle en agitant la tête. Effusions, du sol aux murs en passant par les tuniques. Les témoins se délectent de son agonie, lorsque l'animal s'écroule dans une mare pourpre et expire une dernière fois.

La cérémonie se poursuivra de prières en orgie, comme toujours. Toute la nuit, les disciples transcenderont leurs énergies corporelles pour les pervertir en force occulte. La puissance essentielle à leur projet, qu'ils sont les seuls à connaître.

Macabre, il punira New York qui est pour eux la capitale de la décadence. Saigner la ville, la saison prochaine. Un été historique, puisque la nation y célébrera son bicentenaire. C'est ce qui est prévu, mais les organisateurs sont trop occupés avec leurs guirlandes pour sentir ce qui gronde sous leurs pieds. La haine qui jaillira des tréfonds de ce parc, baptisé du nom de son ancien propriétaire.

Cet homme jadis respecté pour son opposition au nazisme, mais aussi critiqué pour ses accointances avec l'occultisme. Un homme décédé depuis longtemps, et pourtant si présent en cette nuit :

Samuel Untermyer.

Samuel.

Sam.

CHAPITRE 14

MARS 1976

« J'AI RENCONTRÉ DES GENS LORS D'UNE FÊTE QUI ÉTAIENT, JE L'AI DÉCOUVERT PLUS TARD, FORTEMENT IMPLIQUÉS DANS L'OCCULTE. »

Je suis une merde. Je suis la pire des merdes, celle qu'on ne regarde pas quand on tire la chasse. Je suis un incapable, laid et con.

Trois mois que je ressasse mon échec, que je me lève et me couche avec le ventre noué. Je me déteste. Fatigué d'être moi. Des semaines que j'y pensais, que les feux ne me suffisaient plus. Des mois que le clebs du quartier me disait de le faire.

Et je me hais, au plus profond de moi, je me hais car toutes les conditions étaient réunies pour que je réussisse : la nuit, le couteau et l'envie. En plus, j'avais bien choisi la date. La veille de Noël, les gens sont trop obsédés par l'achat de cadeaux pour être vigilants.

Mais la fille m'a senti approcher et elle a hurlé. J'ai essayé de la saigner, elle s'est débattue et je me suis cassé après l'avoir à peine éraflée. Du coup, j'en ai cherché une autre, plus jeune. J'ai aperçu cette ado, sur je ne sais plus quel pont. Là, j'ai réussi à lui faire mal. Pas assez. Elle a crié et, une fois encore, je me suis enfui¹¹.

Depuis, je suis comme verrouillé de l'intérieur. Cloîtré au fond de ma gorge, derrière mes barreaux de dents.

Seul.

Back to 1967.

Tout seul.

Fini, maman et Roslyn. Terminé, l'église baptiste. Adieu, le taxi. Un temps,

j'ai refait le vigile au JFK Airport. Mais là aussi, il y avait un clebs et il ne faisait que me harceler, alors je suis parti. Depuis peu, je bosse au centre postal du Bronx, à la 149^e. Toute la journée à trier du courrier, moi qui n'en reçois jamais.

Et surtout, j'ai déménagé. Pour fuir les chiens. J'en ai même buté un. Au début, j'ai pensé m'éloigner de New York et ses environs, mais finalement non. Cette ville, c'est mon sang. Maintenant, j'habite en banlieue Nord, à New Rochelle, chez la famille Cassara.

Ils me louent une chambre au-dessus de leur garage. J'ai signé pour deux ans. Avec Jack et sa femme, ça se passe bien. On se voit peu, c'est sans doute pour ça. Le seul problème, c'est leur berger allemand. Encore un ; à croire que c'est la mode. Quand je reviens du boulot, il s'excite en tirant sur sa chaîne. Et ses yeux me parlent, me rappellent mes échecs, me répètent que je suis nul.

Parfois, il change de ton. Comme l'autre nuit, quand il a dit qu'il était prêt à me laisser une chance. Dieu impose sa volonté mais le Diable, lui, préfère négocier. Logique, puisqu'il a toujours été proche des hommes. Je connais l'histoire : Lucifer, l'ange de lumière, condamné à la chute pour avoir voulu égaler le barbu. Du coup, il a atterri ici et a appris à nous connaître. Me comprendre. Lui et moi, on trouvera un arrangement. Il le faut, car tout ça devient invivable.

Le seul avantage, c'est que j'habite près de chez Michael. Vachement sympa, lui. On a pris l'habitude de discuter, de boire des coups. Il m'a raconté sa vie. À le voir ainsi, bourré en permanence, j'ai du mal à le croire diplômé de l'Institut de technologie de Rochester. Il est aussi photographe et, en ce moment, il réalise des illustrations pour une boîte. S'il picole autant, c'est parce qu'il ne supporte pas son job. C'est ce que m'a dit son frère :



JOHN CARR

Lui, son truc, c'est la défonce. C'est pour ça qu'il s'est fait virer de l'armée. C'est con, il y était promis à une belle carrière. Comme moi, il était en Corée, mais dans l'U.S. Air Force. Le reste, je n'ai pas tout

compris. Quand John est sous acides, il ne parle pas, il mitraille.

Ce que je sais, c'est qu'il lui arrive de dealer et qu'il a habité quelques temps dans le Dakota du Nord. Il a aussi un surnom, « Wheaties ». Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que sa sœur s'appelle Wheat. Elle bosse à l'accueil du poste de police de Yonkers ; John dit qu'elle est complice du pouvoir. Je le trouve dur. Si les gens savaient se tenir, on n'aurait pas besoin de flics. C'est comme au baseball : il y a des arbitres parce que les joueurs sont intenables. Surtout les Sox.

John et Michael sont d'accord avec moi. Je crois qu'ils m'apprécient, même si je n'ai pas grand-chose à leur raconter. Une fois, j'ai failli leur dire que j'avais acheté un Commando Mark III semi-automatique. J'ai pas osé, je ne veux pas les décevoir. Aujourd'hui, ma famille, c'est eux. Récemment, ils m'ont présenté à leurs potes. D'abord dans un bar, puis un appart'. Ce soir, c'en est un autre, à Yonkers¹².

Impossible de me souvenir de la rue. Sur le trajet, Michael m'a filé du LSD. Ça m'a décapsulé la boîte crânienne. Pire qu'à l'armée. Et maintenant, je suis enfoncé dans ce canapé, les bras ballants, à regarder tourner le vinyle sur la platine. Black Sabbath ; j'ai reconnu le nom sur la pochette.

Le morceau, mélancolique, s'amenuise. Silence, couvert par le brouhaha. Une dizaine de personnes, peut-être vingt. Hommes et femmes, tous plus âgés que moi. Ils se connaissent bien, ça se voit. On se tape sur l'épaule, on se chuchote à l'oreille, on trinque en parlant d'un air complice.

J'essaie de suivre les conversations mais je rame, comme lorsque je galérais au base-ball. Désespérément, je cours après une balle qui jamais ne retombe. De leurs échanges, je ne capte que des bribes. Ici, j'entends parler de Sharon Tate. Plus loin, on évoque l'assassinat raté de Ford.

— Ça va ? me demande une femme.

— Mm ?

— Tu t'ennuies ?

— Heu... non... non, non.

Elle me sourit et se fraye un passage pour aller se resservir du whisky. Moi, je convoite son cul. Rond, miraculeusement moulé dans sa mini-jupe. Tandis que je m'y plonge, une note de musique me renvoie brusquement au canapé.

Une note, une seule, surgissant des enfers.

Puis ce riff, incroyablement pesant.

Et cette batterie lourde, très lourde.

L'intro d'Into the Void, hymne sabbathéen au tempo écrasant. Une

marche militaire, qui introduit une silhouette dans mon champ de vision. Lentement, très lentement. Un regard, dont je comprends qu'il est leur supérieur à tous.

CHAPITRE 15

AVRIL 1976

Nouveau succès pour la troupe du Roy Radin's Vaudeville. La dernière tournée a encore ravi parents et enfants à travers le pays, ce qui a permis au jeune producteur d'acquérir un manoir à Long Island. Un véritable palais surnommé « le château de l'océan », avec soixante-six chambres pour accueillir ses amis toujours plus nombreux.

Radin n'a que vingt-six ans et son ascension continue, puisque la première de son Roy Radin's Variety Show a battu des records d'audience. De retour de Miami et avant de préparer l'avenir, il s'octroie quelques jours de repos dans son manoir entre champagne, cocaïne et parasol, ce dernier étant essentiel en ce mois d'avril.

En effet, après un hiver des plus rigoureux, l'été s'annonce particulièrement chaud. Les festivités du bicentenaire se dérouleront dans la canicule, le mot a été employé aux infos.

Ainsi, tout le monde se prépare, des habitants aux marchands de ventilateurs et de casquettes. Dans la ligne de mire du soleil, les sans-abris. Pour eux, la saison sera rude, ajoutant à leur misère les dangers d'une insolation.

À New Rochelle, la chaleur donne déjà raison aux journalistes, puisque le mercure ne cesse de monter depuis des jours. Atmosphère étouffante pour les foyers, comme ici, dans cette maison coquette au 174 Coligni Avenue. Son propriétaire – Jack Cassara, employé d'une entreprise de déménagement – en sort et se baisse pour ramasser son journal. Bouillant, alors qu'il n'est pas encore midi.

Ébloui par le soleil, ce père de famille traverse son jardin en direction de la boîte aux lettres. Il l'ouvre, ne trouvant rien à l'intérieur. Aucun courrier d'ami, ni facture pour alimenter ses ronchonnements. Il referme et soupire, mais c'est en fait pour toute autre chose. Ce matin, Jack n'a pas la forme. Tout comme Nann, son épouse. La faute à leur nuit agitée, pleine de questions : tous deux sont déçus que leur locataire soit parti hier alors qu'il avait signé pour deux

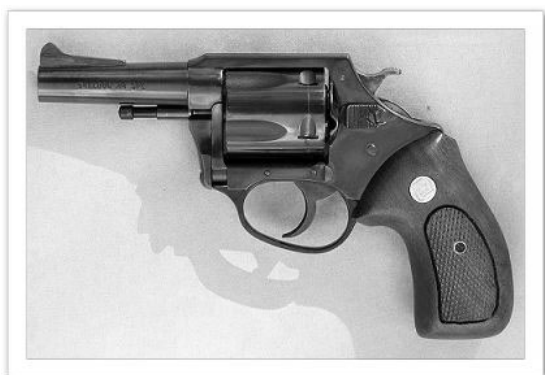
ans. Parti brusquement, sans récupérer sa caution de deux cents dollars.

Certes, ce jeune se plaignait des aboiements de leur berger allemand, mais il était poli et discret. Un compagnon agréable pour leur fils de dix-neuf ans, qui le regrette lui aussi. Ils n'en savent rien, mais leur ancien locataire habite désormais à Yonkers, en bordure du Bronx...

... à huit miles de chez eux. Au septième étage d'un immeuble situé sur Pine Street, dans l'appartement 7E. Au-dessus de celui de Craig Glassman – un shérif adjoint propriétaire d'un berger allemand – et à proximité du domicile de Sam Carr.

Oui, le père de Michael et John, les frères férus d'occulte. Âgé de soixante-trois ans, Sam Carr a lui aussi un chien. Un labrador noir appelé « Harvey » dont les aboiements dérangent ce nouveau venu, qui s'en plaint aux habitants du quartier. Un homme rondouillard, aux yeux bleus et aux lèvres fines.

« Une bonne tête ». C'est ce que pense un commerçant de Houston, le mois suivant, en regardant sortir ce client auquel il vient de vendre un revolver Charter Arms Bulldog de calibre .44.



Et comme Crowley l'a écrit dans *Le Livre de la Loi* : « Je vous donnerai une machine de guerre. Avec elle, vous frapperez les peuples et nul ne se tiendra devant vous. »

II

SON OF SAM

CHAPITRE 16

29 JUILLET 1976

« JE N'AURAIS JAMAIS CRU ÊTRE CAPABLE DE LA TUER. JE N'Y CROYAIS PAS. J'AI JUSTE TIRÉ, COMME ÇA, DANS LA VOITURE, DANS LE PARE-BRISE. »

Et ça continue. Et j'en peux plus. Et je vais exploser. Et le bruit fait vibrer le drap cloué sur ma fenêtre. Là, dans cet appart' poisseux qui suinte comme je transpire. Une cellule tapissée de moquette, avec un matelas posé au sol. Mes meubles, je les ai tous refilés à l'Armée du Salut de Mount Vernon. Je n'ai gardé que ma platine de vinyles, quelques cartons et ma petite table.

Je ne sais plus pourquoi ni quand j'ai fait ça. Trop de choses à penser. Ce cauchemar, encore. La tête entre les mains ; broyer la voix. Dehors et en moi. Ses décibels font trembler l'immeuble. Les secousses ébranlent le hall et crèvent le plafond, puis les étages un à un pour capturer mes chevilles. Prisonnier, je subis le séisme. Il me lèche de l'intérieur, raclant mes tripes jusqu'au cerveau. Je pleure, supplie la voix d'arrêter, et tout le monde s'en fout. Surtout elles. Toujours elles. Encore lui. Avant, il aboyait sous ma fenêtre, enchaîné à sa niche.

Aboiements.

À présent, il me parle. M'ordonne de le faire. Lui, ce cerbère au service du maléfique Général Cosmo.

Aboiementsfais-le !

Sur sa boîte aux lettres, il y a écrit « Jack Cassara » mais moi, je sais. Je sais que c'est un démon et qu'il a six mille ans.

J'ai peur ; me pisse dessus. PEUR qu'ils s'en prennent à moi, lui et son armée. Alors oui, je vais le faire. On va le faire tous les deux, ensemble, pour exorciser mes haines.

Les moqueries des autres.

La froideur de mon père.

Les rencards chez le psy.

Les fémmons et leurs seins, qui disent que je suis gros.

Le revolver, dont j'étreins la crosse. À son contact, Sam soupire. Ses babines frétilent de plaisir en attente. Bientôt. Bientôt, elles mourront. Je me relève, hypnotisé par mon flingue. Il palpète, cœur d'acier entre mes mains moites. La voix repart à l'assaut, vrillant ma tête comme pour la dévisser.

Tourner. Tourner dans l'appart'. Tourner la clef dans la serrure. Tournent les marches de l'escalier, dévalées en spirale. Mes pas réveillent la pénombre, où Sam m'accompagne jusqu'au dehors. Un pas, et la canicule me stoppe net. Nuit chaude et étouffante.

Non, c'est Sam. Embrasées, ses griffes carbonisent mon cou, ma gorge, mon sang qui bouillonne. Magma. Il porte mon cerveau à ébullition, puis mon corps qui glisse plus qu'il ne marche. Seul, en mes ténèbres. Mon royaume où, au fil des pas, se dessine mon carrosse. Sam est déjà sur la banquette arrière, me fixe à travers la vitre.

Portière, et je m'installe au volant. Clef, et mon cœur vrombit. Le capot vibre de mille impatiences, calquées sur la respiration effrénée de mon maître.

(Sam, où on va ?)

(t'inquiète pas, roule)

Je tourne le volant et m'engage sur Ashburton Avenue, déserte en cette heure tardive. Bientôt une heure du mat'. Bientôt, elles mourront. Zone résidentielle aux maisons écœurantes de sérénité. Je les dépasse, flairant leur mensonge sous-jacent. Éclairées par les réverbères, elles révèlent leurs vrais visages aux yeux de fenêtres. Big Brother is watching me...

(alors, où on va ?)

(le Bronx, vas-y, prends l'autoroute)

... jusqu'aux abords de Cross County, où je me mêle au trafic. J'accélère, laser parmi d'autres dans ce noir infini...

(et pourquoi on passe par là ?)

(ailleurs, il y a trop de flics)

... lorsque la lune s'efface derrière les cimes de Chester Park. J'ignore ses junkies pour fuser en direction du Sud. Au fil des miles, mon excitation se compte en Fahrenheit. Fournaise ambulante, où les sièges suent de tout leur cuir. L'habitable en est empuanti.

J'ai soif. Derrière, Sam est affamé. Il me le fait savoir en grognant. Fétide, son haleine m'ébranle la colonne jusqu'aux cervicales. Elles grincent, s'entrechoquent. Torture, son nom est torture. Un nerf coincé, entre le pouce et l'index de Sam qui s'en fait un yo-yo.

Moi, le pantin, j'atteins enfin le Bronx. Terrier de mon enfance, le plus urbain des châtiments. Ici, noirs, blancs, jaunes, vieux et moins vieux vivent dans l'harmonie du néant. Tout le monde à la même enseigne aveuglante, d'un bar poisseux à un club homo. Ils m'énervent. Ils m'horripilent, tous ces gens qui rigolent entre eux. Et vas-y que je te file une dope. Et vas-y que je te drague. Et vas-y que je te palpe le cul,...

(et maintenant ?)

(ralentis et prends à gauche)

... alors je tourne. Odeurs de pizzas et blabla assourdissant : aucun doute, je suis bien chez les Italiens. Plus je m'y enfonce, plus le temps fige les passants en mannequins. Je les dépasse, traversant les vapeurs échappées des plaques d'égouts. Le volcan, prêt à dynamiter Buhre Avenue.

(Dave, gare-toi ici !)

(pourquoi ?)

(arrête-toi, je te dis !)

J'immobilise ma Ford. Ici, sur cette place libre qui n'attendait que moi. Je

coupe le contact, croise le regard de Sam dans le rétro intérieur. D'un hochement, il m'ordonne de regarder derrière nous. Je n'y vois qu'une vapeur blanche, rendue spectrale par un réverbère.

Elle s'estombe et me révèle un numéro, 2860. Puis une maison à deux étages, devant laquelle est garée une voiture aux vitres baissées. À l'intérieur, deux ombres. Des gars, avec des cheveux longs. Non, deux filles. Des fémmons, qui parlent et gloussent. L'une d'elles est brune, comme maman. Je commencerai par elle.



Soudain, une voix grave. Un homme, à la fenêtre de la baraque : « Donna, allez ! Il est tard ! ». La brune lui répond – « J'arrive ! » – et son père disparaît.

Je serre le volant, alternant entre le flingue et le rétroviseur extérieur. Mes cibles s'y animent, se font une bise. La brune ouvre sa portière, mais c'est moi qui sors. Et j'avance, un sac en papier à la main. Et je passe de la route au trottoir. Et mon ombre se mêle à celle de la fille. Elle et moi, unis sous la tutelle de la lune. Cette Donna, sur le point de sortir, m'interpelle :

« Qu'est-ce qu'il veut, celui-l... ? »

Elle s'interrompt, intriguée par mon sac. J'en sors le flingue, elle écarquille ses yeux, je m'accroupis pour viser, elle ouvre sa bouche, ma balle lui vole son hurlement. La vitre expLOSE !!! suivie de sa gorge. La détonation déchire la nuit. Donna convulse, agitant ses mains tremblantes. Mon deuxième tir lui transperce le coude, puis l'avant-bras. Éclaboussée, la blonde est hystérique.

Ma troisième balle est pour sa tête. En fait, sa cuisse, puisqu'elle a bougé.

Le canon libère une fine fumée, à travers laquelle j'observe ma proie. De ses lèvres baveuses s'échappe un râle, qui sublime mon apaisement en plénitude. J'ignore si elle est morte. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est étalée sur le siège avant, en poupée disloquée. À côté, son amie n'en finit plus de crier. Une main sur le klaxon, l'autre sur sa jambe.

Une seconde, je songe à l'achever. Une seconde, je m'évapore et disparaîs dans un crissement de pneus. Loin du Bronx, où résonne la détresse d'un père meurtri. Déjà loin de ma victime. « La première » précise Sam.

CHAPITRE 17

AOÛT 1976

Donna Lauria.

C'était son nom et elle avait dix-huit ans. Une jolie brune qui se savait séduisante, mais n'en abusait pas. La beauté physique associée à la finesse de l'esprit ; les témoignages recueillis dans son entourage ont été unanimes.

À peine sortie de l'adolescence, Donna témoignait d'une rare maturité en toutes circonstances. Employée dans un service d'ambulances, elle mettait sa rigueur au service du respect et de l'amitié ; deux valeurs essentielles à ses yeux. Ses beaux yeux, à jamais fermés.

Son assassinat a allié l'injustice à la barbarie, faisant de Donna le symbole de l'innocence sacrifiée. La formule est pompeuse, comme crachée par un pigiste blasé, mais elle est malheureusement vraie. La ville était en fête et célébrait l'indépendance de la nation. Toute la ville, même le Bronx. Le temps d'un été, Il avait décidé d'oublier un peu Ses tourments. À présent, Il s'est remis à pleurer.

Sa dernière soirée, le 29 juillet dernier, Donna l'a passée avec son amie Jody Valenti, étudiante infirmière âgée de dix-neuf ans :



Ce soir-là, elles sont allées au Peachtree, une discothèque de New Rochelle. L'un des Q.G. de la jeunesse new-yorkaise, aisée ou modeste. Au Peachtree, on s'amuse et on se drague au son du disco, cette nouvelle musique de plus en plus répandue. Certains la disent teintée de funk et de pop, d'autres n'y voient qu'une soupe indigeste. Ce qui est certain, c'est que son tempo est sacrément efficace.

Donna et Lauria ont pu le vérifier, de *That's The Way (I like it)* à *Jive Talking*, le dernier hit des Bee Gees. Longtemps, elles ont dansé, bougeant leurs corps de futures femmes sous les yeux de courtisans éméchés. Puis, il a fallu songer à rentrer. Rassurer leurs parents respectifs. Elles ont regagné la voiture de Jody et l'autoradio a rythmé leur trajet, durant lequel elles ont parlé des hommes... et encore des hommes. Deux princesses, trop insouciantes pour gaspiller leur jeunesse avec des sujets sérieux comme le travail et l'avenir.

Jody a raccompagné son amie devant sa maison, continuant leur discussion jusqu'à sa conclusion fatale à 1 heure 10 du matin. Dans l'ambulance, Mike Lauria – le père de Donna – a supplié sa fille de s'accrocher à la vie, trop bouleversé pour voir qu'elle avait déjà succombé.

Jody, elle, a été conduite à l'hôpital le plus proche. Blessée à la cuisse, elle a échappé au pire et ses parents ne cessent de s'en réjouir. Pas elle. Depuis l'attaque, elle ne vit plus, elle survit. Hantée par la mort de Donna et la sienne, qu'elle a frôlée. Une mort si proche qu'elle en porte encore l'odeur. Celle de ce tueur transpirant, ancrée dans sa chair.

Interrogée, Jody a déclaré que le visage de cet homme ne lui était pas familier. Devant l'insistance des inspecteurs, elle a certifié qu'elle ne connaissait pas l'agresseur. L'un des policiers a émis l'éventualité d'un toxicomane en quête de quelques dollars. Hypothèse démentie par Jody puisque l'homme n'a pas exigé d'argent, pas plus qu'il n'a cherché à en voler.

Un autre officier a alors suggéré qu'il s'agissait d'un amoureux éconduit par Donna, qui aurait voulu se venger. Une fois de plus, Jody a été catégorique : ce n'était pas un ex de son amie, car Jody les connaissait tous. De plus, il était plus âgé et ne correspondait pas aux « critères de beauté » de Donna.

Entre deux crises de larmes, Jody a fait ensuite une description du tueur. Un homme blanc, la trentaine, aux cheveux bruns ou châains foncés mais en tous cas bouclés, d'environ un mètre soixante-quinze pour soixante-treize kilos. Un profil qui correspond à la silhouette que des voisins ont aperçue, dans une voiture jaune, peu avant le crime.

Quelques jours plus tard, le bureau des homicides du 8th Precinct –

couvrant la zone de Pelham Bay – reçoit les conclusions du service balistique. Les balles trouvées sur la scène de crime sont toutes de calibre .44 et ont été tirées par un Charter Arms Bulldog. Un petit revolver à cinq coups en vente depuis trois ans, généralement utilisé par des citoyens en mal de sécurité.

Les officiers ne cachent pas leur satisfaction, il est rare qu'un rapport soit aussi complet. Ils s'attendaient à y découvrir le calibre, mais pas le modèle de l'arme. Si celle-ci a pu être identifiée, c'est grâce aux traces constatées sur chacune des balles. La même usure latérale, similaire en tous points. L'une des spécificités – involontaire – de ce revolver : assemblés dans la même usine, les Bulldog ont connu un vice de fabrication dans leur mécanisme interne qui ne pénalise en rien le tir mais génère un frottement caractéristique des balles.

Aux éléments matériels a succédé une autre théorie au sujet du tueur. Une théorie glaçante : celle d'un agent de police, eu égard à sa position au moment du crime. Accroupi, le coude appuyé sur la cuisse pour stabiliser sa ligne de mire.

Dubitatifs et peu motivés à l'idée de soupçonner un confrère, les membres de la brigade se sont attardés sur le lieu du crime. Buhre Avenue, au cœur d'une zone peuplée essentiellement d'italiens.

Très vite, les policiers se sont accordés sur une exécution commanditée par la Mafia puisque le père de Donna est membre de la célèbre I.B.T. 13 Son dirigeant, cette « grande gueule » de Jimmy Hoffa, a disparu depuis l'année dernière et il était connu pour blanchir l'argent du crime organisé. Et si la Mafia peut s'en prendre à un homme aussi puissant, elle peut s'attaquer sans mal à un syndicaliste qui attend sa retraite.

Les policiers envisagent alors une vengeance ratée, un assassin qui aurait confondu Mike Lauria avec sa fille. L'hypothèse semble incroyable mais, avec beaucoup d'imagination, elle tient la route. Après tout, c'était la nuit et le quartier était peu éclairé, de quoi gêner la vision d'un tueur aguerri. Or, le Bulldog ne correspond pas aux armes généralement utilisées par les exécuteurs de la Mafia.

Alors, dans les locaux du 8th Precinct, un mois après, on ne sait pas quoi penser de ce crime.

Les parents de Donna, oui.

CHAPITRE 18

SEPTEMBRE 1976

« FINALEMENT, J'AI FRANCHI CETTE LIGNE INVISIBLE DE NON-RETOUR. APRÈS DES ANNÉES DE TOURMENT MENTAL, DE TROUBLES DU COMPORTEMENT ET DE PROFONDES LUTTES INTERNES, JE SUIS DEVENU LE CRIMINEL QUI, À L'ÉPOQUE, ME SEMBLAIT ÊTRE MON DESTIN. »

Je l'ai fait. J'ai franchi le rempart interdit. Le fossé entre le citoyen civilisé que j'étais censé être et la bête que l'on m'a fait renier à coups d'école et de lois. J'ai fait ce que des millions de gens, des milliards, rêvent de faire et ne feront jamais. J'ai tué. Moi, l'enfant timide, l'ado introverti, l'adulte soumis enfin libéré. J'ai fait bien plus que tuer, j'ai enrayé le cours de la vie. Reconfiguré le computer selon mes propres codes. Et maintenant, c'est moi qui décide.

Au début, je n'étais pas sûr de l'avoir tuée. Le lendemain, j'ai acheté tous les quotidiens et j'ai scruté chaque page à la recherche de mon crime. À l'affût, comme un connard d'écrivain guette son premier lecteur dans le métro. Et je n'ai rien trouvé sur Donna. Aucun article¹⁴. J'avais pourtant troqué le couteau pour le flingue mais, visiblement, ça n'a pas suffi. Puis, je me suis fait une raison : après tout, une agression dans le Bronx, c'est aussi rare qu'une coupe afro à Harlem.

Alors oui, c'est sans doute pour ça que personne n'en a parlé. Si j'avais tué un boss en plein cœur de Manhattan, j'aurais eu droit à mon article. Plusieurs. Peut-être même à des unes. Ça viendra, car j'ai eu une vision : un jour, tous les papelards feront leurs gros titres avec moi. En attendant, ils me méprisent. Les journalistes sont comme ça, ils ne s'intéressent qu'à ce qui fait vendre. Or, ma victime ne devait pas être suffisamment attrayante pour eux. Ils auraient pu au moins parler de ses parents, de leur douleur. J'ai entendu le cri de son père et ça aurait largement mérité un article.

De mon côté, même sans leurs fichus journaux, j'ai fini par comprendre que Donna était morte. En fait, mes doutes n'étaient que la laborieuse

digestion de mon acte. Au début, je ne l'assumais pas. Trop dur. Il était là, dans ma tête en permanence, à me harceler pour que je le reconnaisse. Un meurtre devenu fils, renié par ma conscience.

Puis, le temps s'est immiscé entre nous, me facilitant les choses. Au fil des jours, sans doute lassé de me rappeler à l'ordre, mon crime s'est éloigné de moi. C'est là, lorsqu' il m'a laissé respirer, que je l'ai enfin reconnu.

Alors, quelque chose s'est produit. Plus Donna appartenait au passé, plus j'entrais dans la légende. Depuis un mois, tous les matins, je redécouvre cette sensation. Un ouragan vertical dont la force ascendante vaut tous les shoots d'héroïne du monde : la fierté.

Chaque jour qui passe contribue à amplifier mon ego. Et lorsque je suis au boulot, il n'en est que plus affirmé. Savoir qu'on a tué, c'est bon. Le savoir alors que les autres l'ignorent, c'est encore mieux.

Et ici, au centre postal du Bronx, aucun employé ne sait ce que j'ai fait. Personne, des bureaux à la salle de tri. J'y bosse avec trois femmes à la quarantaine fanée. L'une se croit encore baisable, l'autre rôle en permanence, la troisième est parfumée au whisky. Elle, quand elle me parle, je frôle la cirrhose. Ensemble, ces trois-là sont de supers amies mais dès que l'une s'absente, les deux autres lui taillent un costard. Quand je repars, je suis sûr qu'elles font pareil avec moi. Me critiquent. Disent que je suis gros.

Pour elles, je ne suis rien. Juste un gars auquel elles refilent leurs parts de boulot pour s'octroyer des pauses ; un exploité qui ne se plaindra jamais de l'être car il dépend trop de ce job. Un jour, tout ça changera. Et elles seront à mes pieds. Toutes, elles me supplieront de les épargner.

Alors, qu'elles continuent de me prendre pour un con. Qu'elles en profitent, car ça ne durera pas. Moi, je suis le maître qui joue à l'esclave. Je récupère les sacs de courrier, les vide sur la table, classe les enveloppes. Activités routinières, propices à l'évasion. Mon corps est ici, mon esprit est ailleurs.

Parfois, je me détourne du courrier pour croiser les yeux de l'une de mes « collègues ». Alors, elle me sourit et je fais pareil en la tuant du regard. Ensuite, d'un battement de cils, je fais tourner le barillet – clac ! – et abats la deuxième, puis la dernière...

Plus tard,

35 Pine Street.

... mais je n'en peux plus, comme toutes les nuits. La tête entre les mains, recroquevillé dans un coin de l'appart'. Je me hais. Me déteste pour ce que

j'ai fait. J'ai tué. J'ai tué quelqu'un. J'ai commis ce qu'il y a de pire au monde. Ce soir encore, je repense à Donna et – de toutes mes forces – écrase mes tempes pour tout annuler.

Revenir en arrière.

Retourner sur Buhre Avenue.

En cette nuit de juillet, à 1 heure 09 minutes.

Soudain, une voix grave. Un homme, à la fenêtre de la baraque : « Donna, allez ! Il est tard ! » La brune lui répond – « J'arrive ! » – et son père disparaît. Je serre le volant, alternant entre le flingue et le rétroviseur extérieur. Mes cibles s'y animent, se font une bise. La brune ouvre sa portière et, cette fois-ci, sort de la voiture. Elle marche jusqu'à sa maison, où ses parents l'accueillent. La porte se referme sur leur bonheur, après quoi l'autre fille remet le contact. Sa voiture s'éloigne et disparaît, au plus profond de mon déni.

Marche arrière.

Retourner chez moi.

Ici, en cette nuit de septembre, à je ne sais plus quelle heure. Et pleurer en repensant à la mort de Donna.

« Encore », dit Sam.

CHAPITRE 19

23 octobre 1976

Samedi festif à New York et ce, malgré la défaite cuisante des Yankees avant-hier. 22-8 face aux Reds de Cincinnati, ce qui fait de cette déculottée un affront pour tous les New-Yorkais. Mais bon, comme on dit, la vie continue. D'autant que l'équipe parle de signer Reggie Jackson, qui a fait des merveilles à Oakland.

Alors, on garde l'espoir et on s'amuse. Aux quatre coins de la ville, dans les toilettes des discothèques, la jeunesse se refait une beauté et réajuste ses cols éventés avant de retourner sous les sunlights pour rivaliser de chic. Du Sud au Nord, des clubs feutrés de Manhattan aux bars modestes du Queens, fief des classes moyennes.

Après avoir usé le dancefloor, Rosemary Keenan et Carl Denaro – âgés respectivement de dix-huit et vingt ans – préfèrent regagner leur Volkswagen. La danse, c'est bien. L'amour, c'est mieux.

Alors, ils sillonnent les rues en quête d'un lieu discret. Elle étudie au Queens College et est la fille d'un détective du N.Y.P.D., il est disquaire et rêve d'U.S. Air Force. Depuis leur rencontre, ils ne se quittent plus. Amour intense, synonyme de promesses et de projets familiaux.

Ce soir, c'est Rosemary qui conduit. Assis à sa droite, Carl recoiffe ses cheveux mi-longs d'une main méthodique, puis caresse tendrement le cou de sa bien-aimée.

Rosemary ne lui adresse aucun regard, mais c'est bien malgré elle : vigilante, elle se concentre sur le trajet. Avec tous ces soûlards qui traversent sans regarder, une seconde d'inattention et c'est le « carton » assuré.

Le trajet se poursuit à travers les lumières de Queens, les éloignant des rues tapageuses. Sur les trottoirs, d'autres couples avec d'autres projets. Certains se disputent ; signes extérieurs d'alcoolémie.

Un virage, et leur véhicule contourne Flushing Meadow Park. La

formidable anomalie de Queens, qui donne l'impression aux riverains d'appartenir à une caste bien plus élevée. Certes, la nuit camoufle sa verdure mais, d'ici quelques heures, la zone redeviendra un paradis majuscule. On en oublierait presque que le lieu a été le dépotoir des fours à charbon. Rosemary et Carl ont connu sa réhabilitation lors de l'exposition mondiale d'il y a quatorze ans. Et maintenant, le parc s'apprête à connaître une troisième vie puisqu'il accueillera bientôt l'U.S. Open.

Une cigarette et une dizaine de blocs plus loin, les immeubles font place aux maisons coquettes de Forest Hills Gardens. Lieu résidentiel, où Carl et Rosemary habiteront peut-être un jour. À moins que le premier, avec sa future retraite d'aviateur, ne leur permette de quitter l'État. Ils verront, ils ont toute la vie devant eux.

Ils échangent un regard, surveille les environs – personne, rien qu'une voiture garée à une cinquantaine de mètres – puis s'arrêtent ici, sous cet arbre. Rosemary coupe le contact et Carl s'approche pour l'embrasser. Il est 2 heures et 32 minutes, lorsqu'un tonnerre dynamite le temps en une seconde décisive.

Une vitre explose...

L'impact bouscule Carl et Rosemary, hurlants, qui s'entrechoquent violemment. Leurs têtes, puis leurs corps.

... et les éclats s'élèvent...

La voiture penche à droite, puis à gauche. Flipper infernal, où ses passagers se désarticulent et rebondissent sur leurs sièges.

... puis virevoltent...

Ils s'enfoncent dans le cuir, qui les enveloppe pour mieux les catapulter. Carl heurte le pare-brise, Rosemary claque contre le tableau de bord.

... avant de retomber à leurs pieds.

Sonné, le couple bascule en arrière. La voiture se stabilise, la terreur se musèle en stupeur. Carl bat des cils à trois reprises et, d'une main tremblante, palpe l'arrière de son crâne. Contact. Humidité. Chaleur. Hagard, il examine ses doigts et les devine ensanglantés, lorsqu'un bris de verre tombe de la portière. Rosemary tourne la tête vers l'extérieur, découvrant leur assaillant au revolver pointé.

Dans un réflexe de survie, elle remet le contact. La Volkswagen s'éloigne sous les tirs. Tempête de verre, de plastique et de cuir. Voûtée, Rosemary crie en esquivant les tirs.

À sa droite, Carl gémit en touchant sa plaie. Sang. Du sang partout. Cramponnée au volant, Rosemary passe du pare-brise constellé d'effusions – « Chéri ! » – à son amoureux – « Chéri ! Parle-moi ! » Carl ne réagit pas, les yeux mi-clos.

La voiture fonce à travers la nuit, manquant d'écraser des piétons. Rosemary poursuit en direction du premier bar, devant lequel elle freiiiiiiiiine de toutes ses forces. À l'entrée, la foule frémit avant de se regrouper autour du véhicule. Certains reculent d'effroi, d'autres tentent de calmer Rosemary et se ruent sur les cabines téléphoniques pour alerter les secours. Étranger à toute cette agitation, Carl clôt ses paupières, bercé par les sirènes d'une ambulance.

Soigné à temps, il survivra. Soulagé que la balle n'ait pas atteint son cerveau, à jamais traumatisé à l'instar de Rosemary. Il passera les trois semaines suivantes au Flushing Hospital et en ressortira avec une plaque d'acier dans le crâne. Un miraculé, dont les séquelles l'obligeront à tirer un trait sur sa carrière au sein de l'U.S. Air Force.

Quelques jours après l'agression, les officiers du 109th Precinct reçoivent le rapport de la balistique. Les balles sont de calibre .44, mais leur déformation rend impossible l'identification de l'arme.

Furieux, le père de Rosemary somme ses confrères du N.Y.P.D. d'exiger un nouveau test, en vain. Ici, dans ce même laboratoire où, trois mois plus tôt, a été examinée la balle ayant coûté la vie à Donna Lauria.

Cette terrible affaire, le bureau du 109 en a entendu parler. Un assaut aussi brutal que celui auquel Carl et Rosemary ont été confrontés. Les similitudes entre les deux enquêtes n'échappent pas aux policiers : attaques nocturnes, cibles juvéniles et tirs à bout portant.

Toutefois, Donna a été tuée dans le Bronx alors que cette autre agression s'est déroulée à Queens. Une différence de lieu, dont les policiers s'accommodent. Sollicités par d'autres enquêtes en cours, ils

ne font aucun lien entre les deux affaires.

CHAPITRE 20

27 NOVEMBRE 1976

« J'ÉTAIS PROFONDÉMENT CONVAINCU QUE QUELQUE CHOSE DE SATANIQUE ÉTAIT ENTRÉ DANS MON ESPRIT. »

... foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré. J'ai foiré, mais c'était pas de ma faute. Avec la nuit, je ne pouvais pas savoir que c'était un mec. Je l'ai compris quand il s'est mis à crier. Avec ses cheveux, il ressemblait à une fille, c'est pour ça que je me suis trompé. Et en plus, il était assis côté passager.

C'était pas de ma faute, mais j'ai quand même foiré. Comme le soir où, avec Michael, on est allé au Candlelight Inn sur Central Avenue. Une bonne soirée, avant que le gérant nous vire. Parce que, soit disant, Michael était bourré et qu'il embêtait la serveuse. Alors, je suis revenu plus tard avec mon flingue. Le boss était encore à l'intérieur avec sa serveuse, à faire ses comptes ou je ne sais quoi. Eh ben, j'ai tiré dans l'une des vitres mais là aussi, j'ai foiré. J'ai entendu crier la fémmon, mais c'est lui que je voulais buter. J'ai foiré, parce que je suis nul.

Comme avec Sam. Pourtant, j'avais tout prévu mais non, le cocktail molotov n'a pas explosé. Je l'ai vu l'autre jour, au fond du jardin. Il n'a gardé que des coupures et s'est retransformé en chien. Mais moi, je sais. On sait tous les deux qui il est réellement. Et un jour, je le tuerai. Pas ce soir. Ce soir, c'est lui qui décide. Dressé sur la banquette arrière, il montre les crocs. Il est la gueule, je suis le corps. Des heures qu'on roule à travers la ville, des nuits entières.

La semaine dernière, à cause du froid, j'ai attrapé la crève. Complètement K.O. J'ai eu de la fièvre et des crises d'éternuements, jusqu'à trente fois d'affilée. Épuisant. Et quand Sam me laissait dormir, je délirais. Maman était là, avec mon goûter dans une main et un berger allemand dans l'autre. Au tour du matelas, il y avait des vieux à poil et rachitiques.

Puis, ils ont reculé pour le laisser passer. Il s'est approché, me

confrontant à son visage effroyablement cloqué. Ses yeux jaunes, striés de rouge, m'ont fixé longtemps. Moi, j'étais incapable de bouger. Alors, il est monté sur le matelas et s'est mis au-dessus de moi. Ses lèvres se sont tordues en sourire, perçant leurs verrues. Le pus a coulé, brûlant mon front, et ses yeux ont harponné les miens. Deux flèches – « Fais-le ! » – ombilicales – « Refais-le ! » – quand je me suis réveillé.

En sueur, comme maintenant. C'est le stress. La peur de rater, encore. Des heures, que je sonde ma ville à la recherche de proies. J'en ai vu devant des clubs, mais il y avait trop de monde autour. Du coup, j'ai zoné dans le Bronx, du côté des parcs. Tout à l'heure, j'ai failli me faire une pute à Wave Hill. Je m'apprêtais à sortir, quand une bagnole est arrivée. La pute a causé avec le mec et ils sont partis ensemble.

Après le Bronx, Queens. Un coin que je connais de plus en plus, et pour cause : certaines nuits, je refais le taxi. Fatigant après mes journées de boulot mais, au moins, je ne suis pas chez moi. Et je passe et repasse sous les autoroutes. Belt Parkway et ses serpents géants, emmêlés. Des monstres rugissants auxquels s'ajoutent les métros. Sons et lumières ; show insupportable pour tous ceux qui habitent ici.

Minuit passé, et me revoilà à Forest Hills. Mon dernier échec. Ralentir, baisser la vitre malgré le froid et sentir. Une brise agite ma mèche, chatouillant mon front. Les yeux fermés, je hume ce qui reste de ma défaite, du vent aux craquements des branches. Ils ont tout vu, eux. Ils savent que ce n'était pas ma faute. J'aimerais qu'ils expliquent à Sam pour qu'il me laisse dormir. Une nuit, juste une.

Mais ses yeux rougissent dans le rétroviseur et j'accélère, passe des maisons aux immeubles. Le vent s'estompe, remplacé par les klaxons et les beats échappés des bars. Les arbres, eux, ont fait place aux gens. Beaucoup. Beaucoup trop exposé, alors je m'engage sur Hillside. Plus calme. Plus friqué aussi, à en voir les jardins et l'église. Middleclass, mon cul. On évalue leurs revenus par rapport à la fortune des riches alors, forcément, ils paraissent modestes. Mais qu'on compare leur vie à celle des plus pauvres et...

STOP.

Immobilisé sur la 262^e. À une trentaine de mètres, deux silhouettes à proximité de buissons. Le vent, encore lui, me chuchote leurs voix. Des fémmons, assises sur les marches d'une baraque, devant la porte. Je crois que l'une est brune.

Haletant, Sam bave sur la banquette. De l'acide qui crame le cuir – pchiiit ! – en petits cratères fumants. Je coupe le contact et, sans les quitter

des yeux, sors le flingue de la boîte à gants. Je le coince entre mon ventre et mon treillis, ouvre dé-li-ca-te-ment la portière. Le froid glace l'habitable, hérissant mes poils. Des aiguilles ; l'envie.

Je sors, referme la portière. Aucun bruit. Rien que des sirènes de flics au loin, le froissement de papiers au sol. J'ajuste le col de ma veste militaire, puis repars en guerre.

Un pas, et les papiers s'écartent sur mon passage.

Un deuxième, et l'hiver se métamorphose en été.

Un troisième, et la fièvre m'envahit.

Un dernier, et je m'arrête à dix mètres de mes cibles.

Immobile, près de ce réverbère. Sa luminosité suffit à me renseigner sur elles. L'une est bien brune, comme j'aime. L'autre est blonde et crèvera aussi.

Elles tournent la tête vers moi et se remettent à parler, indifférentes à ma présence. Alors, je me mets à avancer. Regard fixe, cœur battant. Un dernier pas, et je m'arrête devant elles.

« Bonsoir. »

Ça, c'est pour attirer leur attention. J'aurais pu tirer de suite, mais je veux être sûr qu'elles verront ce que je leur réserve. Ça marche, car elles se tournent vers moi.

« Bonsoir. »

C'est la blonde qui a parlé. Elle sourit, ça me surprend. Peut-être qu'elle n'est pas comme les autres. Trop tard. J'avale ma salive et continue :

« Dites, vous pourriez me dire comment aller à... »

Là, je sors mon flingue. Horrifiées, elles se relèvent brusquement et se tournent vers la porte. Mon premier tir était prévu pour la brune, c'est la blonde qui prend. Là, en bas du dos, alors qu'elle sortait un trousseau de son sac. Il y a d'abord un craquement, puis sa chute.

La brune crie, de l'hystérie à la douleur. Deuxième balle, dans son cou. Le sang jaillit, noirci par l'obscurité, puis s'étale au sol. Non, c'est elles.

Elles se sont jetées derrière les buissons. Fou de rage, je vide mon flingue sur les feuillages à travers lesquels elles paniquent.

Un son, quelque part. En hauteur. Des volets, qui s'ouvrent et révèlent un visage. Je m'enfuis en courant, passant de la lumière à l'ombre. Mon échappée a le son du ratage total, les hurlements de mes victimes. Et si elles hurlent, c'est qu'elles ont survécu. Alors, j'ai peur de ce que Sam me fera. J'ai encore foiré. Une fois de plus, une fois de trop.

CHAPITRE 21

DÉCEMBRE 1976

La brune s'appelait Donna DeMasi, elle avait seize ans et était scolarisée au Martin Von Buren High School. La balle qui a traversé son cou a failli atteindre ses cervicales et le destin de Donna s'est joué à deux millimètres. Opérée au Jewish Hospital de Long Island, elle n'en sort qu'aujourd'hui et devra garder sa minerve encore quelques jours. Son traumatisme, lui, restera bien plus longtemps.

Son amie, Joanne Lomino, a eu beaucoup moins de chance. Diplômée du même lycée, elle recherchait un emploi de secrétaire et multipliait les lettres de motivations à travers New York. Obtenir ce poste était son obsession, afin de gagner son indépendance financière vis-à-vis de ses parents et se trouver un appartement. Seule, avant qu'un amoureux ne l'y rejoigne et qu'il lui fasse le plus beau des bébés.

Depuis la nuit du 27 novembre, son objectif a changé et s'est transformé en obsession :

Marcher.

Elle ne pourra plus jamais le faire, puisque la balle logée en bas de son dos lui a sectionné la moelle épinière. Paraplégique, Joanne passera le reste de sa vie dans un fauteuil roulant. Elle a depuis quitté l'hôpital de Long Island pour le Rusk Institute de Manhattan ou, durant plusieurs mois, elle suivra une thérapie pour en finir avec sa dépression. Ainsi, à l'âge de dix-huit ans, Joanne apprend la fatalité.

Queens, lui, découvre l'anxiété. L'agression de Carl et Rosemary, le 23 octobre dernier, avait ébranlé les habitants mais le fait que le couple ait survécu avait fini par rassurer tout le monde. Avec cette nouvelle attaque et le sort injuste de Joanne, quelque chose s'est déclenché. Une puanteur invisible qui, la nuit, traverse les rues et

investit les foyers pour y diffuser son venin d'angoisse.

Jusqu'alors, les résidents et commerçants de Queens redoutaient d'être agressés par des clochards ou junkies, mais n'avaient jamais pensé à l'éventualité d'un tueur. D'ordinaire, les crimes nocturnes ont lieu dans des coins « mal famés » comme le Bronx, Spanish Harlem ou Central Park. Certes, les petites rues de Queens ne sont pas toujours accueillantes, mais on y ressent plus de précarité que de violence. Sa tradition d'entraide entre immigrés vient sans doute de là.

Pendant que certains s'inquiètent, d'autres s'interrogent comme au bureau du 105th Precinct. Les balles récupérées ont depuis été examinées : calibre .44. Or, une fois de plus, elles sont trop déformées pour permettre aux officiers d'identifier l'arme utilisée. De plus, l'enquête de voisinage n'a rien donné. Aucun suspect, ni mobile. Pour les policiers, difficile donc de relier cette agression à celle de Carl et Rosemary.

Mike Lauria, père de la première victime, a été informé de ces deux attaques par les journaux. Persuadé que l'agresseur est celui qui a tué sa fille, il contacte le 105th Precinct. Les détectives l'écoutent avec attention mais ne peuvent partager sa conviction et ce, pour une raison simple :



Le portrait-robot de l'agresseur, réalisé à partir des témoignages de Donna DeMasi et de Joanne Lomino. Un homme brun, la trentaine, plutôt mince. Profil confirmé par l'un des voisins de Joanne. Cette nuit-là, alerté par les tirs, ce riverain s'est précipité armé de son fusil et a aperçu l'homme en fuite...



... dont la description diffère sensiblement de celle donnée par Jody Valenti, il y a quatre mois. Deux visages, deux zones – Bronx et Queens – et d’innombrables questions pour le Corps policier.

Ce sur quoi tout le monde s’accorde, c’est qu’une adolescente est morte et qu’une autre est paralysée.

Ce qui est certain également, c’est que des chiens ont été retrouvés morts sur l’aqueduc au Sud du parc Untermyer. Vidés de leur sang, écorchés, les oreilles excisées.

Ce sont des visiteurs qui ont fait cette macabre découverte, la veille de Noël. Le même soir où, dans les environs, un berger allemand a été tué par balles. Tout près du parc, à Yonkers.

CHAPITRE 22

30 JANVIER 1977

« LES DÉMONS N'ARRÊTAIENT PAS DE ME HARCELER. J'ÉTAIS INCAPABLE DE DORMIR, JE N'AVAIS PAS LA FORCE DE ME BATTRE. JE POUVAIS À PEINE CONDUIRE. »

Sam m'a épargné. Finalement, il est plus compréhensif que je ne le pensais. Je lui ai dit que la nuit, c'était pas pratique pour la visibilité et que c'était pour ça que j'avais raté mon coup. « C'est la deuxième fois », il a dit. Il était furieux, je l'ai vu à ses babines frémissantes, mais il m'a finalement laissé une dernière chance.

Mais j'ai peur de recommencer. Et de rater, encore. Et qu'il me dévore. C'est pourquoi, depuis deux mois, je tarde à partir du boulot. Je range des trucs, je passe le balai. J'ai peur de retourner chez moi. Dès que j'ouvre la porte, il recommence. Celui de Craig et les autres, dans le quartier. C'est pour ça que j'en ai buté un, hier. L'autre jour. Le mois dernier. Je ne sais plus ; besoin de dormir. Mais j'y arrive pas.

Alors, dès que je peux, je sors de chez moi. Je pourrais aller me changer les idées chez Michael, mais j'ai pas envie. Il me fait peur avec ses délires et ses potes.

Des gens bizarres, qui me mettent mal à l'aise. Je n'aurais jamais cru penser ça mais je suis mieux tout seul, dans ma bagnole.

Et je roule, longtemps je roule. Des quartiers les plus pauvres aux plus riches. Une fois, j'ai croisé Reggie Jackson dans sa Rolls. Il frimait avec son costard, avec des filles et tout. Encore plus arrogant depuis qu'il a signé chez nous. Trois millions de dollars sur cinq ans ; c'est pas la crise pour tout le monde. Mais je lui pardonne, vu son talent. Di Maggio avait la classe, Mantle était fêlé, Jackson est extraordinaire. Et on a besoin de lui, car la saison a mal commencé. J'ai confiance.

Quand j'en ai marre de rouler, je m'arrête à une station-service pour acheter un jerrican et je repars, pour foutre le feu quelque part. Le dernier

a failli cramer tout l'immeuble ; je me suis cassé à temps. Avec l'hiver, j'en déclenche de plus en plus. Ça me réchauffe et m'apaise. Parfois, chez moi, je relis la liste et je suis fier de moi. J'ai commencé un deuxième carnet.

Et puis, après, je repars et divague à travers ma ville. À la recherche d'un lieu sombre pour dormir un peu. Les cinémas, c'est idéal pour ça. J'y vais en avance, ça me laisse un peu de temps pour roupiller avant le début des films. Ce soir, je suis avec Travis. Travis Bickle, le gars de Taxi Driver. C'est la quatrième fois que je le vois. Le réal, ça se sent qu'il est d'ici. Son film, c'est plus qu'un film, c'est comme si le mur était troué et que la salle donnait directement sur la rue. Le néant de Travis, le nôtre.

Comme moi, il est seul. Comme moi, il a du mal avec les fémmons. Comme moi, il n'arrive pas à dormir et il est crevé. C'est pour ça que je ne fais plus le taxi. À chaque clignement, je devais lutter pour rouvrir mes paupières. Une fois, j'ai failli écraser un groupe de jeunes. Je dis des « jeunes », car je ne suis pas comme eux. Je ne l'ai jamais été. À l'école, déjà, je me sentais vieux dans ma tête.

Bref les jeunes m'ont insulté, ont tapé sur le capot. J'ai eu envie d'accélérer pour les tuer. Comme quand Travis est au ciné et, qu'avec son doigt, il vise l'écran. Comme maintenant. Maintenant, il me tire dessus. Car je lui ressemble et il n'aime pas ça. Il est comme moi, il n'aime plus rien et déteste tout. C'est ce qu'il dit,...

« Il y a toute une faune qui sort la nuit. Putes, chattes en chaleur, enculés, folles, pédés, dealers, camés. Le vice et le fric. Un jour viendra où une bonne pluie lavera les rues de toute cette racaille »

... et clac ! Ma nuque s'engourdit, en proie à une sensation étrange. C'est le froid qui infiltre ma plaie car ma peau se déchire, je l'entends. Le couperet est tombé, enfin. Ma tête s'incline, puis tombe à mes pieds pour rouler au sol. Non, en fait, elle se relève et je bats des cils. Le son n'était que celui des strapontins. Tant pis.

Je regarde ma montre – minuit et quelques, trop épuisé pour voir exactement – puis étire mes bras. Les spectateurs sortent de la salle, certains sourient. Pas moi. J'adore Taxi Driver, mais je déteste sa fin. Plus je la vois, plus j'ai la haine. Travis devrait mourir. Il a tué, il est allé trop loin. C'est trop tard, et j'en sais quelque chose.

Une employée apparaît, chétive. Enfoncé dans le siège, je la regarde passer entre les rangs avec un balai et un sac poubelle. Il est déjà plein ; elle a fait d'autres salles avant. Les gens sont crades. Sous prétexte qu'ils ont payé, ils se croient tout permis. Je me demande depuis quand c'est comme ça. À partir de quel moment l'humanité a préféré la dégénérescence

au progrès. Ce jour précis, où la société a choisi de devenir une usine de croûtons grossiers et assistés.

Je ne juge pas, je constate. Je serais mal placé pour juger, car je sais ce que j'ai fait. J'ai tué. Et celles que j'ai ratées sont comme mortes ; le News l'a dit. La blonde est paralysée à cause de moi et...

— Monsieur ! Il va falloir quitter la salle, maintenant !

— Heu... oui, désolé.

Je me relève, masse mon visage encore endormi. Deux rangs devant, la fémmon se baisse pour ramasser un reste de hot-dog. Moi, je fixe son cul et m'en approche, quand un son attire mon attention sur la cabine, là-haut. Le projectionniste, aux premières loges de ce que je m'apprêtais à faire et que je ne fais pas. Je me résous à partir, comme un con.

Tête baissée, je passe de la salle au hall. Atmosphère surchauffée. Odeurs de beurre de cacahuète et de pop-corn. Je pousse la porte, happé par le froid extérieur. Putain d'hiver. New York ne fait jamais les choses à moitié. Ici, on est milliardaire ou mendiant, on sue ou on gèle. Ville extrême, à l'image du pays

Dans les autres, on critique les présidents. Ici, on les bute. J'espère qu'il n'arrivera rien à Carter, il a une bonne tête... même si c'est tout ce qu'il a.

Je boutonne ma veste, puis foule le trottoir. Ce matin, il était blanchi de neige. C'était beau. Maintenant, il est couvert d'une boue mêlée de merde. Ma ville est incurable. Au premier signe de grâce, elle fait une rechute et se repervertit. Elle ne peut pas s'en empêcher. Verglas. Danger. Angoisse. Laissez-moi tranquille. Pourquoi il y a toujours un truc contre moi ? Quand c'est pas Sam, c'est le temps et quand c'est pas ça, c'est les gens. Leurs yeux, qui pèsent sur mes épaules comme des vautours.

Je presse le pas, bousculé par les uns et interpellé par les autres. Pour une dope ou une pipe à cinq dollars. Un bon prix, mais quand je vois la gueule de la pute, je me dis que c'est encore trop cher. Je traverse, manquant d'être percuté par un van, et atteins ma bagnole. Je vérifie à l'arrière ; Sam n'y est pas. Répît.

Je me réfugie à l'intérieur. Frissonner de froid, me mêler au trafic, reprendre mon rôle dans la centrifugeuse. Flocons. Lumières. Klaxons. Orgie de bleu, de rouge et de pubs. Coca Cola and Co., partout. Et ça me pique les yeux. Et ça tourne. Tournent les boules à facettes, de Gloria Gaynor et de Donna Summer of Sam, aide-moi Sam, j'en peux plus. Et Cerrone, ce nabot frenchy qui se prend pour un batteur. J'en peux plus de tout ça. Je veux du silence et du noir, pour dormir enfin. Un coin peinard, loin de chez moi. Forest Hills, peut-être.

Pour une fois, ça roule bien sur Continental. Peu de monde dehors ; ça

se comprend. Avec un froid pareil, il n'y a que les cons comme moi pour sortir. Et les livreurs, qui déchargent leurs cageots devant les restos. Je les dépasse et m'arrête au feu, au croisement d'Austin Street. Attente. Regard à droite. Bâillement. Regard à gauche, et je l'aperçois :



Christine Freund, vingt-six ans. Bien sûr, je ne la connais pas. Je n'apprendrai son nom et son âge que demain, dans le Times. Et sa mort aussi.

CHAPITRE 23

14 FÉVRIER 1977

Jusqu'ici, la soirée avait été parfaite. L'un de ces petits moments qui font les grandes histoires d'amour.

Christine et son fiancé – John Diel, trente ans – s'étaient enfin décidés à braver le froid pour aller voir ce *Rocky* dont la presse parle depuis des mois. Ils ont passé un agréable moment, s'accordant toutefois sur le fait que ce n'était pas un chef d'œuvre. Mais bon, les combats étaient bien filmés et ce boxeur était attachant. Ce qu'ils ont préféré, c'est la romance avec « ADRIAAAAN ! »

Dès que les lumières se sont rallumées, John a imité le cri de Rocky jusque dans la rue, ce qui a fait rire Christine. Après un tendre câlin, ils sont allés dîner quelque part. Très vite, ils ont opté pour le Wine Gallery, l'un des restaurants les plus réputés de Queens. On y mange très bien pour un prix abordable. À bord de leur Pontiac Firebird, ils ont roulé une dizaine de minutes jusqu'à Austin Street.

Un repas savoureux, deux Irish Coffees plus tard et les amoureux sont ressortis vers minuit trente. Le ventre plein, trop peut-être. L'appel du dance-floor a été plus fort que leur digestion ; un samedi soir sans discothèque n'est pas un vrai samedi soir.

Main dans la main, ils ont donc regagné leur voiture. John a laissé tourner le moteur deux minutes, le temps que l'habitacle se réchauffe un peu. Alors que les vitres commençaient à s'embuer, ils ont écouté ABBA – « *You are the dancing queen ! Young and sweet ! Only seventeen ! Tin-tin ! Tin-tin ! Tin-tin !* » – et se sont embrassés.

Puis, il y a eu ça. Ce son, dantesque. Deux coups. Ensuite, les acouphènes. Stridents, perçant jusqu'au cortex. Et le froid est venu, gelant l'intérieur de la voiture.

Parcouru de frissons, John a frotté son oreille bourdonnante, avant de découvrir les bris de verre et le pare-brise éclaté. Hagard, il s'est adressé à Christine. Lui a demandé ce qu'il s'était passé. En l'absence

de réponse, il s'est alors tourné vers elle. Depuis, il la pleure.

Tous les jours, toutes les nuits, il revoit ses yeux écarquillés. Touchée à la tête, Christine est décédée quelques heures après au St John Hospital malgré les efforts des chirurgiens. Contrairement aux précédentes agressions, aucun portrait-robot du tueur n'a pu être établi. Un lourd inconvénient auquel s'ajoute l'absence de témoins.

Fort heureusement, l'examen des balles – en meilleur état, cette fois – permet d'identifier l'arme comme étant un Charter Arms Bulldog. Or, le vice de fabrication qui l'avait auparavant trahi se retourne contre les policiers : puisque tous les revolvers Bulldog génèrent la même usure sur les balles, impossible de certifier que la même arme a tué Donna Lauria et Christine Freund. Même s'ils en sont tous persuadés.

Face aux journalistes, le sergent Richard Conlon du N.Y.P.D. s'exprime entre nuance et précaution : les forces de police sont convaincues de cette connexion entre les crimes, sans toutefois exclure qu'il puisse y avoir plusieurs suspects. Les mots « assassinats » et « tueur » circulent, pas encore l'expression de « Tueur au calibre .44 ». Pas plus que le profil des victimes, pour éviter la panique de toutes les brunes de la ville.

Deux pointures du bureau des homicides, le capitaine Joe Borelli et le sergent Joseph Coffey entrent en scène. Le premier est tenace, le deuxième l'est davantage puisqu'il est le caillou dans la chaussure de la Mafia new-yorkaise. Tandis qu'ils ouvrent l'enquête, les postes de police du Bronx et de Queens échangent leurs portraits-robots, comparent les enquêtes de voisinage.

De son côté, Mike Lauria se tient régulièrement informé auprès de ses amis policiers. Il commence à patrouiller les nuits, espérant apercevoir l'assassin de sa fille. L'anxiété commence à peser, des postes de police aux foyers du Bronx et de Queens. D'ici peu, elle s'étendra à toute la ville.

CHAPITRE 24

8 MARS 1977

« JE DEVAIS TUER LES FEMMES POUR ME VENGER. LEUR RAPPELER TOUTES LES SOUFFRANCES QU'ELLES M'AVAIENT CAUSÉES. »

La machine est lancée. Les rouages s'imbriquent l'un après l'autre, jour après jour. Je l'ai lu dans la presse. Heureusement qu'elle existe, comme ça, j'apprends les prénoms de mes victimes et je les vois sourire. Leurs sourires d'hypocrites, avec lesquels elles m'auraient sûrement manipulé si je les avais rencontrées à l'école.

Oui, le News et les autres parlent de plus en plus de moi. Sam est content. Il est très fier de moi. Il a dit qu'il a eu raison de me faire confiance, qu'il a toujours su que j'accomplirai de grandes choses. Ça m'a bouleversé, j'en ai eu les larmes aux yeux. Avant lui, la seule personne à croire autant en moi, c'était maman.

Je me demande ce qu'elle penserait de tout ça. À mon avis, elle ne serait pas d'accord. Ses principes en seraient totalement chamboulés. Ses valeurs, qu'elle m'a fait biberonner jusqu'à sa mort. Quand j'étais gosse, elle me disait que nous, les juifs, on a tellement été haïs qu'on était contraints à l'intégrité. Respecter les gens, la loi et la vie. Viser en permanence la perfection, pour qu'on nous laisse tranquilles.

Mais je ne me suis jamais senti juif. Ni leur enfant, je le sais aujourd'hui. J'avais beau habiter sous leur toit, j'étais un « sans-abri-sans-racines ». Quant à la loi... je me serais senti citoyen si la société m'avait accepté, ne serait-ce qu'un jour. On m'a rejeté à l'école, on m'a refusé mon Vietnam, on m'a fermé les portes de la F.D.N.Y. et mes deux pères m'ont renié. Dès mon premier souffle, on n'a jamais voulu de moi. Et encore, je parle pas d'elles. Leurs chattes qui s'ouvrent tout le temps aux autres, sauf à moi.

À présent, tout ça, c'est fini.

L'Histoire est en marche, la mienne. Ce que j'ai fait et referai marquera ma ville au fer rouge. Elle vivra au rythme de la mort que je sèmerai dans les rues. Des millions de fémmons terrorisées.

Je n'œuvre pas pour maintenant, mais pour le futur. Dans dix ans, vingt ans et plus, on parlera encore de moi. Je survivrai à l'an 2000 et quand les voitures voleront, les gens regarderont d'en haut les rues du siècle passé en parlant de moi. La nouvelle génération apprendra mon nom grâce aux livres et aux computers, et le transmettra à ses descendants qui perpétueront ma légende pour l'éternité.

Car la machine est lancée et, cette nuit, je passe au cran supérieur. C'est ce que les journalistes attendent. Ils jouent les outrés, mais je sais qu'ils trépignent d'impatience. Rien n'a changé, les jeux du cirque continuent. Et le pouce, celui qui décide de la vie ou de la mort, c'est le mien. Un pouce géant planant au-dessus des buildings, redouté par des millions d'yeux.

Ce soir, à 19 heures 26 minutes, après un mois de pause, j'oriente mon pouce vers le bas. Ici, près du Forest Hills Stadium, à quelques blocs du lieu où est morte Christine. Comme on dit, on ne change pas une équipe qui gagne et ce coin porte chance. Carl et Rosemary, c'était pas une erreur mais une répétition, un apéritif. Une bonne bière avant de passer à table. Et ce soir, Sam a faim.

Alors, je scrute le métro. Ses lumières percent la nuit, découpant la brume en lasers. C'est beau, mais je préfère ce qui descend l'escalier. Des étudiantes, je le vois aux bouquins dans leurs bras. De retour de Columbia. Une usine à salopes et salauds, les futurs maîtres du monde. Je les hais pour ce qu'ils ne sont pas encore.

Trois fémmons marchent en ma direction. Trop de monde. Trop de voitures. Trop risqué, mais elles s'éloignent de la foule. Elles s'arrêtent un peu plus loin, se saluent. Deux disparaissent derrière des tours, la dernière continue sur Dartmouth. Brune, les cheveux trop longs à mon goût. Tant pis. Vêtue d'un pull, ses livres serrés contre sa poitrine. Sur son épaule pend un sac, dont l'ombre fait d'elle une bossue.

Ça y est, elle traverse. Elle et moi sommes désormais dans la même rue où, à une trentaine de mètres, je la découvre tête baissée. Impossible de voir ses yeux, cachés par ses cheveux. Elle marche, concentrée sur ses pas. Pense sûrement à sa journée de cours. Ses copines, qu'elle vient de quitter. Son dîner, une soupe bien chaude pour se réchauffer. Mais Sam a faim, lui aussi. Sam, de plus en plus affamé.

J'ajuste mon bonnet, puis avance d'un pas conquérant. Trente mètres.

Aucun passant. Vingt-cinq mètres. Aucune voiture. Vingt mètres. Mon cœur accélère. Quinze mètres. Mon sexe durcit. Dix mètres. Je serre l'arme dans ma poche. Cinq mètres. La fille me sourit...

... avant de se décaler pour me laisser passer. Je sors le flingue. Son sourire s'efface et ses yeux paniquent. Je cible son front, elle protège son visage avec ses bouquins. Réflexe de survie inutile. Si Sam appuyait sur « Stop », elle réaliserait que c'est ridicule. Des livres n'ont jamais fait office de bouclier.

La preuve, ma balle traverse la première couverture. Et je l'entends, je ressens la percée. Une à une, les pages succombent et s'écartent en vagins résignés.

À leur agonie succède un autre bruit, sourd. L'autre couverture, après quoi ma balle poursuit sa trajectoire fulgurante. Une comète dont la queue brûle ce cratère de papier, toujours plus profond. Il s'en échappe un fumet envoûtant, quand sonne mon triomphe.

Le premier livre chute, entraînant le deuxième. Le visage de la fille se dévoile, mâchoire transpercée et front ensanglanté. Elle bascule en arrière, claqué au sol en carcasse de viande. À mes pieds, soumise. Et moi, je la fixe.

(J'ai réussi, Sam)

(C'est bien, maintenant, faut y aller)

(Attends, je la regarde)

(Non ! Allez, tire-toi !)

Sam a raison. Il a toujours raison. Alors, je remets le flingue dans ma poche et m'enfuis. Courir. Courir à en exploser mes poumons. Transcender mes jambes en turbines. Déjà essoufflé, je fuse à travers la nuit, manquant de bousculer quelqu'un. Un homme, la main sur le torse en signe de « Vous m'avez fait peur. »

Moi, je suis déjà loin, porté par l'angoisse. Il a vu ma tronche. Non. Si. Non. Si. Non, car on était trop éloigné des réverbères. Si, car il était à un mètre de moi. Cris, derrière. Si loin et pourtant si proches, ils fouettent mon dos.

Clac ! Mon pull se déchire.

Clac ! Ma peau saigne.

Clac ! Ma chair se scinde.

Clac ! Mon dos se creuse et le cri ressort par mon torse pour s'enrouler

autour de ma gorge. Il me tire en arrière. Je redouble d'efforts et me libère, avant de m'engouffrer dans une rue. Hurlements, encore. Sirène de police. Le gars va parler aux flics. Il est en train de leur parler. Il vient de le faire, ils sont déjà à mes trousses.

MerdeMerdeMerdeMerdeeeeeeeeeet j'atteins ma bagnole. Je jette l'arme sur le siège passager, démarre et fonce je ne sais où. Crissements des pneus et grésillement, quelque part. Radio. Non, talkie-walkie. Une voix syncopée : « 44... re... on... duc... ! » Je n'entends plus, trop loin, mais j'ai compris l'essentiel. Mon calibre ; ils parlent de moi. Moi qu'on lynchera sur la place publique, la cour de récré.

(Sam, aide-moi ! Aide-moi, bordel !)

Mais Sam n'est pas là. Il m'a abandonné. Maman. Les larmes aux yeux, je prends la direction de Whitestone. D'abord, le pont. Ensuite, le parc, puis Pelham. Je connais le trajet, je l'ai fait des centaines de fois. C'est mon coin à moi, là où il y a tous mes feux-mais-en-fait-non-ce-sera-trop-long-pour-Yonkers-alors je continue sur Grand Central. Voitures, partout. Zigzaguer, serrer les dents et freiner net, pour éviter ce putain de van qui vient de surgir. Une seconde d'arrêt, durant laquelle je me ressaisis. Ne plus foncer. Rouler tranquille, incognito.

Le camion me libère l'accès et je repars, moins vite. Frôler les carrosseries, les piétons, mes démons qui s'agrippent à moi pour me retenir sur place, je me débats et, arrivé au square, prends la 21^e. Hell Gate m'apparaît enfin...

... et je m'y jette, comme des dizaines d'autres. Personne ne sait qui je suis, ni ce que j'ai fait. Au loin, la berge illuminée célèbre ma victoire, mais il est trop tôt pour ça. Je suis encore loin de chez moi. Je ne suis même pas dans le Bronx, je suis à peine à la moitié du pont. Et en plus, je dois ralentir. Vitesse limitée à quarante ; cœur à cent-vingt BPM.

À chaque palpitation, le pont tremble. Se tord. S'ouvre en gueule gigantesque. Hell Gate se referme sur moi avec ses crocs d'acier, entre lesquels je fonce. Ma bagnole geint de mille étincelles, alors transformées en feuillages. Des arbres, à perte de vue. Je tourne la tête, regarde derrière moi. Au loin, Queens enrage de toutes ses lumières. Ça y est, je suis passé.

« Oh ! T'avances ou tu comptes les étoiles ? »

Je repars, sous les klaxons du gueulard. Il me dépasse en me traitant de

tous les noms. Moi, j'ai le sourire aux lèvres. J'ai réussi. Tout seul, comme un grand. Sam sera très fier de moi.

Allez, un petit coup d'autoroute et je serai en sécurité d'ici un quart d'heure. J'accélère, ravivant mon visage de cet air salvateur. Intense, mon soulagement fait de ces quelques minutes des siècles d'extase. Un tour de volant, et South Bronx s'ouvre à moi. Je vois sa saleté, mais la puanteur qu'il suggère n'arrive pas jusqu'à moi. Une à une, les rues m'accueillent avec leurs passants, leurs clodos...

... et leurs flics. Stress ; mille BPM. Des flics, là. Un binôme devant trois voitures immobilisées. L'un contrôle un permis de conduire, l'autre me fait signe de m'arrêter. Suant de peur, je m'exécute. Pris en étau, entre ceux de devant et une Buick, qui s'arrête à son tour. Le flic lui fait signe de quitter la file. Pourquoi ? Pourquoi lui et pas moi ?

Tandis que la Buick me dépasse, je fixe haineusement son conducteur et comprends. C'est un noir, alors que ceux devant moi sont blancs. Le « 44 ! » du talkie revient me gifler. C'était bien un code pour mon calibre, mais aussi un appel au 44th Precinct :

« ... 44 ! Recherchons conducteur en fuite !

Homme blanc, en route vers South Bronx... »

Le bâtiment est juste là, à l'angle. Je me suis fait avoir ; comme un con. Et mon flingue est à côté de moi, bien en vue sur le siège. Je profite de l'inattention des flics pour MAIS NON car ils se tournent en ma direction.

Je rétracte ma main, le gars là-bas récupère son permis et repart. Je ne suis plus qu'à deux bagnoles de la fin. Non, je suis déjà sur la chaise électrique où une décharge me terrasse. Un flic nous fait signe d'avancer : Deuxième décharge, plus forte. L'autre lui parle en regardant ma bagnole. Troisième décharge, insoutenable. Le premier acquiesce et ils s'écartent finalement, avant de nous inviter à passer.

Je ne comprends pas, mais j'avance,

Je ne comprends rien, mais fais tomber le flingue du siège.

Je ne comprends rien du tout, mais je dépasse les flics.

Je repars vers chez moi et comprends enfin une chose :

Sam ne m'avait pas abandonné, il veillait sur moi.

Et je l'aime¹⁵.

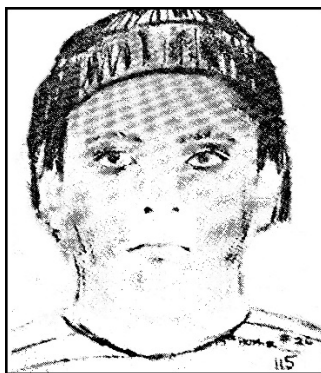
CHAPITRE 25

10 MARS 1977

Ils auraient pu l'avoir

Ils étaient à quelques mètres de lui. Cet assassin, qu'un quinquagénaire affirme avoir croisé sur Dartmouth Street, ce soir-là. Suspicious, les officiers du 105th Precinct de Queens ne cachent pas leur incrédulité : quand la presse est de la partie, les témoignages hasardeux pullulent.

Le témoin réitère ses propos, précisant qu'il a même failli être percuté par « *cet individu qui courait très vite comme s'il était en fuite.* » Un jeune, entre seize et dix-huit ans, environ un mètre soixante-dix, rasé de près, vêtu d'un pull et d'un bonnet.



Cette description coïncide avec celle donnée par une dizaine de riverains, alertés par la détonation. De leurs fenêtres, ils ont tous vu « l'adolescent » courir en direction du stade. Hélas, une fois de plus, cette description rend les enquêteurs perplexes.

En effet, à ce stade de l'enquête, il convient de revenir sur les trois portraits-robots du tueur.

Un assassin aux cheveux bruns ou châains, bouclés ou raides, au regard perçant ou aux yeux en amande, au front dégagé ou entravé d'une mèche, corpulent ou mince, la trentaine ou encore adolescent. Le seul élément commun aux profils reste la taille, aux alentours d'un mètre soixante-dix.

Le service balistique redonne cependant espoir au capitaine Borelli et au sergent Coffey. Même calibre, même revolver. Hélas, une fois de plus, les deux hommes n'avancent que dans une impasse, n'étant toujours pas en mesure de prouver que la même arme a été utilisée.

D'un commun accord et après s'être entretenus avec leurs supérieurs, Borelli et Coffey font de leur intuition une certitude. Pour eux, il s'agit de la même arme et par conséquent, du même assassin. Quant aux différences entre les portraits-robots, ils en relèvent les rares similitudes. Oui, ils croient au tueur unique et s'ils s'interdisent de le penser au pluriel, ils n'en redoutent pas moins son prochain crime.

Car le « Tueur au calibre .44 » continuera. Nul besoin d'être devin pour le comprendre. Hormis la première attaque, toutes les autres se sont déroulées à Queens. Pour y revenir à quatre reprises, l'homme jouit d'un sentiment d'impunité totale. Et pour neutraliser un tel criminel, il faut plus qu'un « simple » policier. Il faut un flic jusqu'au-boutiste : Timothy Dowd.

Dowd est une légende vivante du N.Y.P.D. Il y est entré en 1940 et a vite gravi les échelons jusqu'à devenir inspecteur adjoint, avant de diriger un poste de police. En 1973, les autorités décident de renforcer leur efficacité en réponse au taux grandissant d'homicides enregistrés depuis la fin des années soixante. On fait appel à des superviseurs, chargés d'évaluer les effectifs de la police new-yorkaise.

Au regard de ses états de service, Dowd est jugé performant mais pas assez, à l'instar de quatorze autres officiers. Remplacé par Mike Codd, il est rétrogradé et redevient inspecteur. Il entre en conflit avec les instances du N.Y.P.D., ce qui n'arrange pas sa situation, et les harcèle en exigeant un réexamen de son cas.

Exaspérés, ses supérieurs lui imposent l'affaire des « Dragons volants », une société secrète qui ensanglante les rues de Chinatown et soupçonnée d'avoir tué le chef d'un groupe rival. Cette enquête est en fait une sanction, un « placard », puisqu'il est réputé impossible pour un occidental d'infiltrer une organisation chinoise. Dowd donne tort à ses supérieurs puisque – en quelques mois à peine – il parvient à identifier le chef du gang et l'arrête pour assassinat.

Fort de ce succès, il se voit félicité mais reste néanmoins inspecteur. Il se fait une raison, le plus important pour lui étant que

ses compétences et par conséquent son honneur ait été réhabilité. Le commissaire divisionnaire Mike Codd, celui-là même qui l'a remplacé en 1973, lui propose l'enquête sur le « Tueur au calibre .44 ». Nullement rancunier, Dowd accepte, en homme de challenge.

Il entre en contact avec Joe Borelli qui devient son adjoint sur l'affaire, puis le sergent Coffey. Les deux hommes lui font part de leurs doutes quant à l'existence de plusieurs tueurs. À la lecture des dossiers, Dowd se range à leur argument. Désormais, ils sont trois à chercher le même individu et réétudient les environnements de chaque victime, en particulier la dernière.

Cette fois encore, l'enquête menée dans son entourage ne révèle aucun suspect potentiel. Énième frustration pour les policiers, alourdie d'une profonde tristesse face à tant d'injustice : Virginia Voskerichian, dix-neuf ans, d'origine arménienne.

En 1968, sa famille et elle étaient venues chercher ici ce fameux rêve dont tout le monde parle. Contrairement à la plupart des immigrants, ils y avaient accédé. Enfin, plutôt une réalité modeste néanmoins satisfaisante. Ses parents, soucieux de réussir leur intégration, ont vite trouvé un emploi d'horlogers chez Longines.

Virginia, elle, était étudiante en deuxième année de langues. Elle en parlait cinq – ce qui faisait la fierté de ses proches – et serait à coup sûr devenue traductrice. En parallèle des cours, elle travaillait dans un duty-free au JFK Airport. Une jeune fille belle, rigoureuse, curieuse, débordante d'humour, passionnée de musique et de mode. De cette richesse, il ne reste que ça :



Une plaque, où le prénom de son père l'a rejoint dix ans après sa mort. Dix années de calvaire, qu'il n'a sans doute pas eu la force d'endurer une décennie supplémentaire. La famille avait eu vent de la mort de Christine Freud survenue dans leur quartier, mais ne s'était pas

inquiétée pour autant. Des tirs nocturnes, ils avaient l'habitude d'en entendre. Depuis, et jusqu'à ce jour, le frère de Virginia regrette de ne pas être venu la chercher à la sortie du métro, ce soir-là¹⁶.

Alors, malgré la douceur du printemps et le retour du soleil, la ville continue de trembler en ce 10 mars 1977. L'anxiété du mois dernier a mué en peur, des rues aux foyers. Tout le monde frémit, même le géant solidement ancré au 1, Police Plaza. Treize étages d'officiers, l'élite du N.Y.P.D. jusqu'ici imperturbable et aujourd'hui nerveuse. Très nerveuse, en ce début d'après-midi.

Sous les yeux des journalistes, Mike Codd donne en effet une conférence de presse. Il n'aime pas se plier à cet exercice, mais n'a guère le choix. D'une voix faussement sereine, il officialise ce que les habitants chuchotaient entre eux sans oser y croire : leur ville est désormais le terrain de chasse d'un assassin.

À la question « *Recherchez-vous un ou plusieurs individus ?* », Codd prend la responsabilité de répondre « *Un* ». Le maire, Dowd et lui se sont accordés avant la conférence. Codd parle, les stylos écrivent : le tueur est un homme blanc, âgé entre vingt et trente ans, d'environ un mètre soixante-dix, de corpulence moyenne et aux cheveux bruns.

Harcelé de questions, Codd avale sa salive. Sa gorge, cimentée de stress. Il sait pourquoi. Il y pense depuis le début. Il redoute ce moment depuis que la conférence de presse a été décidée. Et il va devoir le dire, maintenant. Face aux caméras, cadré en gros plan. Il déglutit à nouveau et s'élance, décrivant le profil des victimes. Dans la seconde qui suit, des milliers de jeunes New-Yorkaises brunes aux cheveux mi-longs passent de la vie au sursis.

Dès le lendemain, la bombe est dans tous les kiosques, sur toutes les unes, dans toutes les conversations. Boston a eu son étrangleur, Cleveland a eu son boucher, Santa Cruz a eu son ogre, New York a son « Tueur au calibre .44 ».

La traque commence.

CHAPITRE 26

17 AVRIL 1977

« APRÈS LES ATTAQUES, JE ME DISAIS QUE JE POURRAIS PLEURER POUR CERTAINS DES MORTS. MAIS IMPOSSIBLE. C'EST TRÈS ÉTONNANT, VOUS SAVEZ. »

... Holocauste. Arrête. Vietnam. Arrête. Hiroshima. Arrête, pitié. J'en peux plus que ça crie ça explose ça remonte ça s'étire ça grossit en monstre de feu qui pond d'autres qui crient qui explosent qui remontent qui s'étirent qui grossissent en monstres de feu dans ma tête, moi « petit garçon¹⁷ ».

Arrête. Arrête Sam. Tais-toi. Pourquoi tu continues ? J'ai fait tout ce que tu voulais. Pourquoi tu m'as sauvé si c'est pour me faire mal encore ? Pourquoi tu m'as menti ? Tu me disais que tu serais toujours là pour t'occuper de moi. Que tu viendrais me voir jouer au baseball. Qu'on irait ensemble au World Trade Center. Tout en haut des tours qui explosent bien fait pour ta gueule t'avais qu'à pas me confisquer mon permis toute façon je continue de conduire et j'vous emmerde les Sox on finira par vous baiser ouais et pareil Joe Borelli sale flic j'en peux plus de voir ta gueule à la télé ouais vas-y monte montent les flammes montent. Et je descends ma main. Et elles s'élèvent davantage. Et le brasier côtoie le plafond.

Et je sais que c'est pour encore.

Encore, elles mourront.

Mais je veux plus, j'en peux plus alors tais-toi, je t'en supplie, laisse-moi pleurer s'il te plaît j'en ai besoin, besoin de me laisser aller laisse-moi aller au cimetière pour la voir, je veux les voir et dire pardon à tout le monde, aux gens de Queens je vous aime je suis pas un méchant c'est pas moi la lettre à Sam il saura pas que c'est moi le molotov la lettre pour qu'il aboie plus il saura pas que c'est moi...

« Je vous ai demandé de faire taire votre chien qui aboie toute la journée et pourtant, il continue. Je vous

ai déjà dit que c'est en train de détruire ma famille.

Nous n'avons pas la paix, pas de repos. Maintenant, je sais quel genre de personne vous êtes et quel genre de famille vous êtes. Vous êtes cruel et sans gêne. Vous n'avez aucun amour pour les autres êtres humains.

Vous êtes égoïste, M. Carr. Ma vie est détruite, aujourd'hui.

Je n'ai plus rien à perdre. Je n'ai plus rien à perdre... »

... puisque j'ai pas signé avec mon nom pas « Falco » pas ton fils maman et pourquoi – aie ! – j'ai mal à la main. Essoufflé, agenouillé sur mon matelas. Devant moi, une lettre. Son encre bleue est violacée, à cause des gouttes de sang. Je ne comprends pas, alors j'ai peur. Le mal revient à la charge, grignotant ma paume. J'y découvre des éclats de plastique. Stylo brisé.

Du bout des doigts, j'extirpe un premier morceau. Accrochée, ma peau s'étire. « Une petite nature », c'est ce que j'ai toujours été. Je sais pas comment font les autres, ils ont jamais mal. Enfin, c'est ce qu'ils disent. Que, soit disant, ils ne sentent rien. Mais on sent forcément un truc. Ce n'est pas insupportable, mais on le sent.

Ils mentent parce qu'un homme, ça ne doit jamais pleurer. Jamais souffrir. Toujours être fort et musclé. Ils le disent à la télé et sur les murs, partout. Les hommes sont idiots, alors ils les croient et font semblant. Moi, je suis sincère. Et quand j'ai mal, même si c'est pas beaucoup, je le reconnais. Comme mes crimes, j'assume tout. C'est le pacte qu'on a fait avec Sam. Il ordonne, j'encaisse.

Dans ce monde, il y a beaucoup de chose que je déteste : les fémmons, les parents, l'école, l'armée, la Corée, les chiens et ceux qui font comme s'ils étaient des chiens, le Candlelight Inn, les drogues, les hot-dogs trop mous qui se détachent quand on croque dedans, les religions et le disco mais ce que je déteste le plus, c'est le mensonge.

Aboiements.

Moi, je ne mens jamais. Et ma vérité, c'est Sam. Il sait tout mieux que moi, c'est pour ça qu'il m'interdit de pleurer.

Aboiements-t'as-pas-intérêt-à – chialer !

Il dit que si je pleure, je deviendrai faible. Comme avant. Comme dans la cour. Et je ne veux plus.

Aboiements-t'as-pas-intérêt-ou-je-te-saigne-t'as-compris

Oui, oui ! Et regarde, je ne pleure pas. C'était la fatigue, c'est tout. C'est parce que ça m'empêche de dormir. Non, pas toi. C'est les autres, dehors. Le Bronx, le bruit, les klaxons, les moteurs, les turbines, les machines qui impriment pour demain :

« LE BOURREAU AU CALIBRE .44 TUE UNE FILLE ET SON FIANCÉ.

18 »



CHAPITRE 27

19 AVRIL 1977

Émoi en Amérique. On a d'abord cru à une rumeur, mais c'était bien la vérité.

Le mois dernier, dans une villa de Jack Nicholson, Roman Polanski a drogué, puis violé une adolescente de treize ans. Celle-ci était venue se faire photographier, elle est repartie avec un « bonus » qui la mortifiera toute sa vie. Le procès vient de débiter. D'un côté, un accusé qui plaide non-coupable. De l'autre, un juge qui veut se payer la tête de l'un des plus célèbres réalisateurs.

L'évocation de cette affaire sera à coup sûr mal perçue par certains, qui y verront un hors-sujet sensationnaliste. Inutile qu'ils se fatiguent, car le but ici n'est en aucun cas de lyncher Polanski, ni de le blanchir d'ailleurs. Revenir sur cette histoire apparaît essentiel car elle ne s'est pas déroulée dans n'importe quel pays. Par exemple, si elle avait eu lieu au Japon où la majorité sexuelle est fixée à treize ans, Polanski n'aurait pas été conspué. Ça peut choquer mais, là-bas, c'est la loi.

Or, cette histoire a jailli aux États-Unis où tout est toujours amplifié, le bon comme le mauvais. La nation a été indignée – à juste titre – comme aucune autre n'aurait pu l'être. Viscéralement puritaine, l'Amérique avait déjà un problème avec sa sexualité, alors le viol... bref, que les choses soient claires : un viol est un crime odieux et pour les États-Unis, c'est un « crime odieux XXL ».

Même si cette affaire n'est pas reliée à celle de Berkowitz, il apparaît évident qu'elle a contribué à aggraver le contexte dans lequel celui-ci a sévi. Les New-Yorkais étaient sous pression à cause des meurtres, de la crise, de la chaleur, des attentats des F.A.L.N. et l'ont été encore plus avec ce procès retentissant.

En ce mois d'avril 1977, la nation vibre donc au rythme du scandale, de Washington à Los Angeles où s'est déroulé le drame. À New York, on suit également l'histoire. Crispation aggravée par le

« Tueur au calibre .44 » et ses deux nouvelles victimes, un couple :

Alexander Esau, vingt ans,
et Valentina Suriani, dix-huit ans.

Il travaillait pour une entreprise de dépannage, Valentina était actrice. De figurations sous-payées en réalisateurs pervers, ses illusions s'étaient vite envolées. C'est pour ça qu'elle voulait devenir top model en parallèle du cinéma, pour multiplier ses chances.

Le samedi 16, Alexander et elle sont allés au cinéma. Ils ont enchaîné avec une soirée chez des amis, puis sont repartis peu avant 3 heures du matin. Leur Mercury Montego n'était pas loin, garée du côté de l'Hutchinson Parkway. Alors, ils ne se sont pas pressés. Le pas ralenti par l'alcool, ils se sont baladés à travers North Bronx. La nuit était chaude mais supportable ; pas encore la canicule annoncée par les médias.

De retour dans leur voiture, Valentina s'est assise sur les genoux de son homme. Adossée contre la vitre, elle a étendu ses jambes et s'est blottie contre lui. Leur baiser a été le dernier, anéanti par quatre balles. Deux chacun.

Touchée à la tête, Valentina est morte sur le coup. Alexander, lui, a été blessé au sommet du crâne. Il a survécu, le temps de voir que la femme de sa vie était décédée. L'image a sans doute hanté son cerveau, de l'ambulance au Jacobi Hospital où son décès a été constaté deux heures plus tard, à l'aube.

La nouvelle s'est répandue en une traînée de poudre, des radios aux chaînes de télé. New York s'était endormie dans la peur, elle s'est réveillée dans la terreur. La fièvre est montée d'un cran, déclenchant l'été tant redouté. Précocement, et déjà infernal.

Depuis deux jours, la ville se liquéfie dans ses larmes. Mais ce n'est pas uniquement en raison d'Alexander et Valentina. Il y a autre chose. Quelque chose qui glace les rues pourtant bouillantes. Quelque chose de terriblement nouveau dans l'enquête : cette enveloppe trouvée sur le lieu du crime, contenant une lettre.

I AM DEEPLY HURT BY YOUR CALLING
ME A WEMON HATER. I AM NOT.
BUT I AM A MONSTER.
I AM THE SON OF SAM. I AM A LITTLE
BRAT.
WHEN FATHER SAM GETS DRUNK
HE GETS MEAN. HE BERTS HIS
FAMILY. SOMETIMES HE TIES ME
UP TO THE BACK OF THE HOUSE.
OTHER TIMES HE LOCKS ME
IN THE CLOSET. SAM LOVES TO
DRINK BLOOD.
GO OUT AND KILL! COMMANDS
FATHER SAM.
BEHIND OUR HOUSE SOME
RE BENEATH THE MOON. SOME
AND SLAUGHTERED. THEIR
BLOOD DRAINED - JUST BONES
NOW.
PAPA SAM KEEPS ME LOCKED
IN THE ATTIC TOO. I CAN'T
GET OUT. BUT I LOOK OUT THE
ATTIC WINDOW AND WATCH
THE WORLD GO BY. AND WATCH
I FEEL LIKE AN OUTSIDER.
I'M ON A DIFFERENT WAVE
LENGTH THEN EVERYBODY.

ELSE - PROGRAMMED TOO
KILL.
HOWEVER TO STOP ME YOU
MUST KILL ME. ATTENTION
ALL POLICE! SHOOT ME FIRST.
SHOOT TO KILL OR ELSE
I'LL BE OUT OF MY WAY OR
YOU WILL DIE!
PAPA SAM IS OLD NOW.
HE NEEDS SOME GOOD TO
PRESERVE HIS YOUTH.
HE HAS HAD TOO MANY
HEART ATTACKS. TOO MANY
HEART ATTACKS. "UGH, ME
HOOT IT URTS. "SONNY BOY."

I MISS MY PRETTY
PRINCESS MOST OF ALL.
SHE'S RESTING IN
OUR LADIES HOUSE.
BUT I'LL SEE HER SOON.
"I AM THE "MONSTER" -
"DEELZE DUB" THE
CRUBS - "BEHEMOUTH"

I LOVE TO HUNT. PROWLING
THE STREETS LOOKING FOR
FAIR GAME. TASTY MEAT THE
WEMON OF QUEENS ARE THE
PRETTIEST OF ALL. I MUST
BE THE WATER THEY DRINK.
I LIVE FOR THE HUNT - MY LIFE.
BLOOD FOR PAPA.

MR. BORELLI, SIR.
I DON'T WANT TO KILL ANYMORE
NO SIR, NO MORE. BUT I
MUST, "HONOUR THY FATHER."
I WANT TO MAKE LOVE TO THE
WORLD. I LOVE PEOPLE.
I DON'T BELONG ON EARTH.
RETURN ME TO YAHOO'S.

TO THE PEOPLE OF QUEENS,
I LOVE YOU. AND I
WANT TO WISH ALL OF
YOU A HAPPY EASTER.
MAY GOD BLESS YOU
IN THIS LIFE AND IN
THE NEXT AND FOR NOW

I SAY GOODBYE AND
GOODNIGHT.

POLICE -
HAUNT YOU LET ME
WORDS; YOU WITH THESE

I'LL BE BACK!
I'LL BE BACK!

TO BE INTERRUPTED
AS - BANG, BANG, BANG,
BANG, BANG - UGH!!

YOURS IN
MURDER
MR. MONSTER

Traduction totale :

« Je suis profondément blessé que vous m'appeliez un détesteur de *fémmons*. Je n'en suis pas un. Mais je suis un monstre. Je suis le « Fils de Sam ». Je suis un sale gosse. Quand Père Sam se saoule il devient mauvais. Il bat notre famille. Parfois, il me ligote derrière la maison. D'autres fois, il m'enferme dans le garage. Sam aime boire du sang. « Sors et tue » ordonne Père Sam. Derrière notre maison un peu de repos. Pour la plupart jeunes – violés et massacrés – leur sang vidé – juste des os maintenant. Papa Sam me tient informé dans le grenier, aussi. Je ne peux pas sortir, mais je regarde par la fenêtre du grenier et vois le monde passer. Je me sens comme un étranger. Je suis sur une longueur d'ondes différente alors que tout le monde – programmé *trop* tuer. Cependant, pour m'arrêter, vous devez me tuer. Attention à toute la police : tirez sur moi en premier – tirer pour tuer ou autre. Restez hors de mon chemin ou vous mourrez. Papa Sam est vieux, maintenant. Il a besoin d'un peu de sang pour préserver sa jeunesse. Il a eu trop de crises cardiaques. « Ugh ? ça *fé* mal, fiston ». Ma jolie princesse me manque plus que tout. Elle se repose dans notre maison de dames. Mais je la verai bientôt. Je suis le « monstre » – « Belzébut » – le joufflu géantbouche. J'aime chasser. Rôder dans les

rues à la recherche d'un jeu juste – viande savoureuse. Les *fémmons* de Queens sont les *plu* jolies de toutes. Je dois être l'eau qu'elles boivent. Je vis pour la chasse – ma vie. Sang pour papa. M. Borelli, monsieur, je ne veux plus tuer, non monsieur, je ne veux plus mais je dois, « honore ton père ». Je veux faire l'amour au monde. J'aime les gens. Je n'appartiens plus à la Terre. Ramène-moi aux brutes. Aux gens de Queens, je vous aime. Et je veux vous souhaiter à tous de joyeuses pâques. Que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans la prochaine et pour l'instant je dis au revoir et bonne nuit. Police – permettez-moi de vous hanter avec ces mots : je reviendrai ! Je reviendrai ! Pour être *interrprété* comme – bang, bang, bang, *banque*, bang – ugh !! Bien à vous dans le meurtre M. monstre ».

Une lettre incohérente et pleine de fautes, adressée au capitaine Borelli. Tout ce que lui et Dowd comprennent, c'est que le tueur est fou et s'adresse à la ville. L'État. Le pays entier. Très vite, Dowd et le maire s'accordent : l'existence de ce courrier ne doit en aucun cas être révélée aux médias ou ce sera la panique générale.

La lettre et l'enveloppe sont transmises au service de dactyloscopie. À la déception de tous, les seules empreintes relevées sont celles des huit officiers l'ayant manipulée sur le lieu de crime. Les enquêteurs ne se laissent pas abattre. Puisqu'on ne peut faire « parler » le support, on analyse son contenu.

1 : orthographe.

Après examen, il s'avère que les fautes traduisent l'empressement de l'auteur et non un illettrisme, puisqu'il manie la syntaxe et la conjugaison malgré sa rédaction hasardeuse. Cependant, l'orthographe du mot « femmes » demeure troublante.

Deux alternatives s'offrent alors aux experts. Soit le tueur était si exalté qu'il a inconsciemment inversé les lettres O et E, soit il l'a fait consciemment pour qualifier les femmes de « démons » dans un langage qui lui est propre. Dowd opte pour la deuxième hypothèse. Plus plausible. Plus alarmante, aussi.

2 : narcissisme.

L'auteur a débuté sa lettre par « *Je suis profondément blessé* », ce qui

semble être l'objet principal de sa démarche. Il n'écrit pas, il se justifie. Et plus il le fait, plus il s'affirme comme en témoignent ses menaces envers le N.Y.P.D.

L'utilisation massive de la première personne traduit l'ampleur de son ego, confirmé par les lettres capitales et la longueur du courrier. L'auteur avait visiblement beaucoup de choses à dire et a fait durer son plaisir, quitte à se répéter. Désormais, il se proclame « *Fils de Sam* » et « *Monsieur Monstre* », et la seule autorité qu'il semble craindre est précisément ce fameux « *Sam* ».

3 : hypothèses.

Dowd et les siens s'inquiètent de certaines phrases, en particulier « *Derrière notre maison un peu de repos. Pour la plupart jeunes – violés et massacrés – leur sang vidé – juste des os maintenant.* » Non seulement l'auteur assume ses crimes, mais il semble en révéler d'autres, plus anciens.

De plus, « *Il a besoin d'un peu de sang pour préserver sa jeunesse. Il a eu trop de crises cardiaques* » renvoie les enquêteurs à Donna Lauria et Jody Valenti, qui travaillaient toutes deux dans le milieu médical. Ils songent à un tueur qui aurait été transfusé, dont l'hospitalisation aurait été conflictuelle. Assez pour développer une haine envers le Corps médical, même si les autres victimes n'en faisaient pas partie.

Par ailleurs, certains voient dans cette lettre l'expression d'un patriotisme ainsi que des références à l'U.S. Army. « Je suis le fils de Sam » peut être interprété comme « *Je suis le fils de l'Oncle Sam* » et « *Sam aime boire du sang* » peut signifier « Le pays aime faire la guerre », ce que son Histoire a malheureusement prouvé jusqu'ici. Quant à « *Papa Sam est vieux maintenant* », cela peut évoquer le bicentenaire célébré l'année précédente. De même que « *Il a eu trop de crises cardiaques* » peut renvoyer à la crise économique que traverse le pays.

Dowd et les siens pensent alors à un assassin qui aurait servi dans l'armée et/ou dont le père serait un militaire.

4 : conclusions.

La lettre est ensuite étudiée par une trentaine de psychiatres. Ils sont unanimes. Le tueur est atteint de schizophrénie paranoïde : une

psychose marquée par un délire de persécution, une incapacité à communiquer et un fort sentiment d'exclusion. Le tueur ne s'en cache pas, de « *Je me sens comme un étranger* » à « *Je suis sur une longueur d'ondes différente.* »

Selon les psychiatres, il y a peu de chances que ce Sam existe. Cette éventualité arrange Dowd, peu motivé à l'idée de répertorier tous les « Sam » enregistrés dans les fichiers. Codd et lui partagent leur perte. Aucun argot caractéristique d'un quartier ou d'une ville n'a été détecté, ce qui fait de son auteur un individu lambda. Un « *Monsieur Monstre* » caché derrière le masque d'un « Monsieur tout le monde ».

C'est pourquoi, en ce 19 avril, un détachement spécial est annoncé lors d'une nouvelle conférence de presse. Nom de code : Oméga. Soixante-quinze détectives et deux cents agents sous l'autorité de Dowd. Parmi eux, Joe Borelli, Joseph Coffey et Redmond Keenan, le père de Rosemary qui a échappé au tueur en octobre dernier.

Au-delà des transfusés et fils de militaires, la cellule Oméga a pour mission de lister tous les hommes blancs possédant un revolver Bulldog et une Ford jaune, soit des milliers de New-Yorkais. Pour faciliter leurs recherches, des lits sont prévus sur place. Et beaucoup de café. Un standard téléphonique est également mis en place.

Le chapitre pourrait s'arrêter là, mais il reste une hypothèse à formuler. Une piste que la cellule Oméga ne pouvait exploiter à l'époque. En 1974, le *New York Times* avait pourtant préparé le terrain en révélant les activités secrètes de la C.I.A. à l'encontre du peuple américain.

Mais non, en 1977, les enquêteurs n'étaient pas en mesure de relier cet article au courrier du « Fils de Sam ». Aujourd'hui, une éventualité se dessine entre un extrait de la lettre – « *Pour la plupart jeunes – violés et massacrés* » – et MK Ultra, un programme sur lequel circule autant de vérités que de mensonges. Merci Internet.

MK Ultra a connu plusieurs noms mais, à des fins de clarté, il ne sera évoqué qu'à travers celui-ci. Ses origines remontent à 1953, lorsque le pays redoutait une invasion soviétique. Durant la Guerre Froide, la puissance militaire de l'U.R.S.S. était à son paroxysme et les États-Unis s'embourbaient dans la paranoïa. Or, le monde n'était toujours pas remis de la guerre et même si une nouvelle a bien failli éclater, le gouvernement américain rechignait à guerroyer de nouveau.

Il a donc décidé d'agir sur un autre terrain, scientifique. Le but : contrôler les cerveaux des Soviétiques pour mieux briser leur armée, d'où MK – Mind Kontrol¹⁹. Sous la direction de la C.I.A., le D^r Sidney

Gottlieb et son équipe (avec l'aide bienvenue d'anciens nazis) ont testé des psychotropes sur des soldats et des patients à leur insu. Ci-dessous, une liste de substances utilisées et des objectifs visés :

REF ID: A6475
100-200-1000
100-200-1000

35-0 A

DRAFT

5 May 1955

A portion of the Research and Development Program of TSS/Chemical Division is devoted to the discovery of the following materials and methods:

1. Substances which will promote illogical thinking and ineptness to the point where the recipient would be discredited in public.
2. Substances which increase the efficiency of suggestion and perception.
3. Materials which will prevent or counteract the intoxicating effect of alcohol.
4. Materials which will prevent the intoxicating effect of alcohol.
5. Materials which will produce the signs and symptoms of recognized diseases in a reversible way so that they may be used for malinger, etc.
6. Materials which will render the induction of hypnosis easier or otherwise enhance its usefulness.
7. Substances which will enhance the ability of individuals to withstand privation, torture and coercion during interrogation and so-called "brain washing".
8. Materials and physical methods which will produce amnesia for events preceding and during their use.
9. Physical methods of producing shock and confusion over extended periods of time and capable of surreptitious use.
10. Substances which produce physical disability such as paralysis of the legs, auto amelia, etc.

Ces expériences inspireront des œuvres comme *The Manchurian Candidate* et *L'échelle de Jacob*. Elles ont continué sur des milliers de civils Américains et Canadiens, grâce notamment aux festivals de musique comme celui de Monterey. La jeunesse s'y était rendue pour applaudir Hendrix, elle a été le pantin de la C.I.A.

Les résultats n'ont pas dû être concluants puisque on a jugé bon d'administrer ces drogues à des enfants, avant de les torturer pour évaluer leur résistance. Quand des plaintes ont apparues, la C.I.A. a détruit la plupart des rapports MK Ultra. Les tests ont néanmoins perduré – grâce notamment au LSD fourni par Ronald Hadley Stark – réorientés vers des soldats basés à l'étranger.

Il n'en fallait pas plus pour que des complotistes se lâchent : des livres en blogs, on peut lire que Berkowitz a servi de cobaye, ce qui l'aurait conduit à tuer. Oui, il a consommé du LSD durant son service militaire. Oui, la Corée était l'une des plaques tournantes de la drogue. Mais quoi qu'ils en disent, il est aujourd'hui impossible d'affirmer que des tests ont été menés en Corée du Sud entre décembre 1971 et janvier 1973 ; période durant laquelle Berkowitz s'y trouvait.

En 1987, celui-ci se retrouvera au cœur d'un scandale mêlant pédophilie et expériences pseudo-scientifiques dans la base militaire de Presidio²⁰. Ci-dessous, le rapport de police après audition des enfants ayant identifié Aquino sous le surnom « Mikey » :

CURRENT REPORT FORM				SAN FRANCISCO POLICE DEPARTMENT			
1. DATE OF REPORT		2. TIME OF REPORT		3. DATE OF CALL		4. TIME OF CALL	
8/7/69		1002		8/7/69		1002	
5. NAME OF SUBJECT				6. NAME OF WITNESS			
MOLEST				ST. LOUIS MOBILE 324			
7. ADDRESS OF SUBJECT				8. ADDRESS OF WITNESS			
FBI 101/167-0780				FBI 101/167-0780			
9. ADDRESS OF SUBJECT				10. ADDRESS OF WITNESS			
2312 LEAVENWORTH ST.				2475 GREENWICH ST.			
11. NAME OF SUBJECT				12. NAME OF WITNESS			
ALBERT C. PARNEROFF 324				ALBERT C. PARNEROFF 324			
13. NAME OF SUBJECT				14. NAME OF WITNESS			
ALMOND KINSEY M.				ALMOND KINSEY M.			
15. NAME OF SUBJECT				16. NAME OF WITNESS			
1431-D BATTERY CAMPBELL AVE.				1431-D BATTERY CAMPBELL AVE.			
17. NAME OF SUBJECT				18. NAME OF WITNESS			
ADAM THOMPSON LARRY P.				ADAM THOMPSON LARRY P.			
19. NAME OF SUBJECT				20. NAME OF WITNESS			
1431-D BATTERY CAMPBELL AVE.				1431-D BATTERY CAMPBELL AVE.			
21. NAME OF SUBJECT				22. NAME OF WITNESS			
STEPHANOS OF (C)				STEPHANOS OF (C)			
23. NAME OF SUBJECT				24. NAME OF WITNESS			
ROBERT ALBERT A.				ROBERT ALBERT A.			
25. NAME OF SUBJECT				26. NAME OF WITNESS			
2312 LEAVENWORTH ST.				2312 LEAVENWORTH ST.			

Dans ce rapport, Gunderson a décrypté le fonctionnement d'une secte implantée depuis les années soixante, qui livrait des enfants à

des agents du Renseignement corrompus. Sans doute en échange d'une protection, ce qui expliquerait l'impunité des satanistes... dont certains extrémistes ont migré vers l'État de New York à partir de 1974.

Dix ans avant la création du National Center for Missing & Exploited Children, en réponse à l'augmentation du nombre d'enfants disparus au cours des années soixante-dix et à ce jour jamais retrouvés. Des centaines d'enfants.

*« Pour la plupart jeunes – violés et massacrés –
leur sang vidé – juste des os maintenant » ?*

CHAPITRE 28

30 MAI 1977

« J'AI ÉTÉ IMPLIQUÉ DANS L'OCCULTE ET JE ME SUIS BRÛLÉ. JE SUIS DEVENU UN TUEUR CRUEL ET J'AI DÉTRUIT MA VIE EN DÉTRUISANT CELLE DES AUTRES. »

Oui, ça brûle, mais c'est bon. Bon, et tellement magnifique. J'ai beau le connaître, savoir comment il fonctionne, je suis sous le charme comme la première fois. De tout ce qui existe ici-bas, il n'y a que lui qui me fasse cet effet. Il est le plus fort, toujours. Même le fait de tuer ne me procure pas autant de plaisir. J'adore ça, oh oui, mais ma jouissance est aussi intense qu'éphémère.

Le feu, lui, ne s'arrête jamais. Vu sa puissance, il pourrait jouer la carte de l'orgueil, mais non. Humble, il n'oublie pas d'où il vient. À l'origine, il n'est qu'une étincelle de rien du tout. Puis, il se greffe et s'abandonne, généreux. Alors, il se multiplie, distribuant sa superbe à tout ce qui l'entoure.

C'est là que la magie opère. Ce qui n'était qu'ordures et vieux journaux renaît. Ce que le pays laisse derrière lui, les restes chiés par ce fichu capitalisme qui dévore sans se nourrir, tout ça est réhabilité dans une nouvelle vie.

Une vie meilleure, qui monte au ciel comme la plus belle des églises. Cathédrale de flammes, érigée au nom de Sam. J'en suis à plus de mille. Maintenant, j'en allume deux par nuit.

DATE	BOX	Location	WOF
4/2/77	6699	82 Ave. + 217 ST.	Q 18-
4/2/77	6452	61 Ave. + 262 ST.	Q 9
4/2/77		MARATHON PKWY. + Thebes Ave	Q 19-
4/16/77	4373 (TA)	Adee + Edson	Bx * +2
5/24/77	4361 (TAS)	E. GUN HILL RD. + MACE	Bx 19-
5/26/77	3595	Webster bet. GUN HILL + E. 233	Bx 18-
5/26/77	* 2245 (EAS)	RIVER + E. 151 ST.	Bx 19-

J'ai hâte de rentrer pour noter celui-ci. Ce qui n'est pas écrit n'existe pas. Et je veux que la date et le lieu soient éternels. Je veux pouvoir les relire quand je voudrais, où je voudrais. En attendant, je regarde. Contempler ce feu qui n'en finit pas ; la liberté à l'état pur.

J'aimerais que les gens le voient, qu'ils sentent comme moi sa chaleur sur leur visage, mais ils ne comprendraient pas. Diraient que c'est dangereux pour les habitants de l'immeuble. Moi, c'est pour eux que je fais ça, pour nettoyer leurs vies. Ils ne méritent pas ce que je m'éreinte à faire toutes les nuits. Ils s'en foutent. Si leur quartier est dégueulasse, c'est qu'ils l'ont voulu ainsi. Et qu'on ne vienne pas me dire que c'est à cause de la misère. Les gens sont sales, des cinémas à leurs propres rues.

Je devrais les laisser à leur crasse, mais je ne peux m'empêcher de la gommer. Un jour, New York me dira « merci ». Et elle me sucera. Et j'inonderai ses égouts de tout mon sperme. En attendant, je regarde le feu repeindre le local. Mastiquer les poubelles. Tordre les journaux ; Daily News. C'est avec lui que j'ai déclenché l'incendie. J'avais la haine, je l'ai encore. Ces enculés n'ont pas publié ma lettre, ils l'ont à peine évoquée. Comme ce gros con de Jimmy Breslin, le « journaliste star ».

J'aime bien ses chroniques, mais c'est vraiment un gros con. Tout ce qu'il a retenu de ma lettre, c'est mes fautes d'orthographe. Il se moque de moi, tout le monde. Mais ça va changer. Bientôt, ils rigoleront moins et... houla ! Il commence à faire chaud, ici.

À contrecœur, je me détourne du feu et pousse la porte. Dehors, un autre brasier, celui du Bronx. La canicule encercle ma gorge de son écharpe bouillante. Laissez-moi respirer. S'il vous plaît, monsieur. Mais il n'y a personne sur Adee Avenue. Enfin, si. Un clodo là-bas, à l'entrée du parc, en train de pioncer. Ou mort.

D'une main, je déboutonne ma chemise jusqu'au sternum. De l'autre, j'essuie mon front. J'en garde une sueur épaisse, comme un sirop, qui brûle ma paume. Un son, dans mon dos. Le crépitement des flammes à travers la porte, sous laquelle filtre une fumée noire. C'est le moment d'y aller,

renouer avec le cafard. Toujours triste quand il faut partir. Dire au revoir, adieu. J'ai toujours détesté ça. Maman.

J'avance, du trottoir à l'asphalte. Au loin, résonne de la musique. Pas du disco, pour une fois. Une trompette, je crois. Le Bronx et ses curiosités. C'est pour ça que j'aime ce coin. Et ma Ford où j'étouffe, enfermé dans le four ; Holocauste. Arrête, papa, arrête je te dis d'arrêter alors arrête et moi, je démarre le moteur. Direction Englewood, de l'autre côté de l'Hudson. Poster ma lettre pour Breslin. Et cette fois-ci, le News sera obligé de la publier. J'aurais pu la poster du boulot, mais je ne suis pas fou. Quoi qu'ils en pensent, je ne suis pas fou. Et pendant qu'ils me chercheront dans le New Jersey, je continuerai de sévir ici.

Quelle bande de cons. La tête qu'ils feront quand ils la liront, ma lettre. La première m'avait pris deux jours. Là, je me suis encore plus appliqué. Pesé chaque mot, négocié chaque virgule. Breslin a parlé de mes fautes ; cette fois, il n'y en aura pas. Et je me suis efforcé de rester poli envers lui parce que, dans le fond, je l'aime bien.

Ma lettre, je la connais par cœur pour l'avoir lue, relue et récitée devant Sam. Il l'a bien aimée. Il m'a fait reprendre les passages où je parle de lui mais, dans l'ensemble, il a trouvé ça bon. Mon poème, adressé à ma ville :

HELLO FROM THE GUTTERS OF N.Y.C.
WHICH ARE FILLED WITH DOG MANURE,
VOMIT, STALE WINE, URINE, AND BLOOD.
HELLO FROM THE SEWERS OF N.Y.C. WHICH
SWALLOW UP THESE DELICACIES WHEN
THEY ARE WASHED AWAY BY THE SWEEPER
TRUCKS. HELLO FROM THE CRACKS IN THE
SIDEWALKS OF N.Y.C. AND FROM THE
ANTS THAT DWELL IN THESE CRACKS
AND FEED ON THE DRIED BLOOD OF THE
DEAD THAT HAS SERPED INTO THESE CRACKS.

« Bonjour des caniveaux de New York qui sont remplis de fumier de chiens, de vomi, de vinasse, d'urine et de sang.

Bonjour des égouts de New York, qui engloutissent ces délices quand ils sont emportés par les camions nettoyeurs.

Bonjour des fissures dans les trottoirs de New York et des

fourmis qui habitent dans ces fissures et se nourrissent du sang séché de la mort infiltrée dans ces fissures.

JB, juste une ligne pour que vous sachiez que j'apprécie votre intérêt pour ces tueries au .44. Je tiens aussi à vous dire que je lis votre chronique quotidienne et je trouve ça très instructif. Dites-moi, Jim, qu'aurez-vous pour le 29 juillet ?

Vous pouvez m'oublier si vous voulez, parce que je ne m'inquiète pas pour la publicité. Cependant, vous ne devez pas oublier Donna Lauria et vous ne pouvez pas laisser les gens l'oublier aussi. C'était une fille très très douce, mais Sam est un jeune garçon assoiffé et il ne me laissera pas m'arrêter jusqu'à ce qu'il obtienne tout son sang.

M. Breslin, monsieur, ne pensez pas que si vous n'avez pas entendu parler de moi pendant un moment c'est que je m'étais endormi. Je ne dors pas. Au contraire, je suis toujours là. Comme un esprit errant dans la nuit. Assoiffé, affamé, je m'arrête rarement pour me reposer, soucieux de faire plaisir à Sam. J'adore mon travail. Je ne peux pas m'arrêter de tuer. Maintenant, le vide a été comblé.

Peut-être nous rencontrerons-nous un jour face à face ou peut-être serais-je emporté par les .38 fumants des flics. Quoi qu'il en soit, si j'ai la chance de vous rencontrer, je vous dirai tout sur Sam, si vous voulez, et je vous présenterai à lui. Son nom est « Sam le terrible » et...

CHAPITRE 29

1^{ER} JUIN 1977

NOT KNOWING WHAT THE FUTURE
HOLDS I SHALL SAY FAREWELL AND
I WILL SEE YOU AT THE NEXT JOB.
OR, SHOULD I SAY YOU WILL SEE
MY HANDIWORK AT THE NEXT JOB?
REMEMBER MS. LAURIA. THANK YOU.

IN THEIR BLOOD
AND
FROM THE GUTTER

"SAM'S CREATION".44

HERE ARE SOME NAMES TO HELP YOU ALONG.
FORWARD THEM TO THE INSPECTOR FOR
USE BY N.C.I.C. :

"THE DUKE OF DEATH"
"THE WICKED KING WICKED"
"THE TWENTY TWO DISCIPLES OF HELL"
"JOHN 'WHEATIES' - RAPIST AND SUFF-
OCATER OF YOUNG GIRLS.

PS: J.B. PLEASE INFORM ALL THE
DETECTIVES WORKING THE
SLAYINGS & REMAIN

J.B. PLEASE INFORM ALL THE
DETECTIVES WORKING THE
CASE THAT I WISH THEM THE
BEST OF LUCK "KEEP EM
DIGGING DRIVE ON THINK
POSITIVE GET OFF YOUR
BUTTS, KNOCK ON COFFINS, ET

UPON MY CAPTURE I PROMISE T
BUY ALL THE GUYS WORKING
ON THE CASE A NEW PAIR OF
SHOES IF I CAN GET UP THE
MONEY.

SON OF SAM
~~TO~~
~~ST~~

« ... ne sachant pas ce que l'avenir réserve, je vais dire adieu et je vous verrai lors de mon prochain boulot. Ou devrais-je dire, vous verrez mon œuvre au prochain boulot ? Souvenez-vous de M^{me} Lauria. Je vous remercie. Dans leur sang et du caniveau la « création de Sam » .44. Voici quelques noms pour vous aider. Les transmettre à l'inspecteur pour une utilisation par le N.C.I.C. : « Le duc de la mort » « Le méchant roi en osier » « Les vingt-deux disciples de l'enfer » « John – Wheaties – violeur et étouffeur de jeunes filles. » PS : veuillez informer tous les détectives qui travaillent sur le meurtre de rester sur le coup. PS : JB, s'il vous plaît, informez tous les détectives de l'affaire que je leur souhaite la meilleure chance. « Continuez de creuser, restez positifs, descendez vos fesses, frapper contre les cercueils, etc. » Pour ma capture, je promets d'offrir à tous les gars qui enquêtent une nouvelle paire de chaussures si j'ai l'argent. Fils de Sam. »

Sale ambiance au siège du *Daily News*. Pire, bien pire qu'à la dernière réunion où les ventes grandissantes du *Post* ont été confirmées. La faute à cet Australien, qui l'a racheté pour en faire un torchon racoleur.

Le *News* a toujours fait face aux imprévus sauf aujourd'hui, où c'est la gueule de bois à tous les étages. Un malaise sans précédent, depuis que Jimmy Breslin a reçu une lettre du tueur. Toujours enfermé dans son bureau, en présence d'un psychiatre et de policiers. Cloîtré, rivé sur son courrier. La lettre, mais aussi l'enveloppe sur laquelle est écrit « Sang et famille – ténèbres et mort – dépravation absolue – .44. » D'ordinaire jovial, le chroniqueur semble avoir perdu son sourire pour

l'éternité.

La lettre passe de ses yeux écarquillés à des mains gantées de latex. On relit, on réexamine et on décortique une fois de plus, avec un arrière-goût de « déjà lu ».

1 : orthographe.

Cette fois-ci, aucune faute et l'écriture est moins grossière, plus stylisée comme celle des DC Comics. Le tueur s'est appliqué. Il s'adapte, comme il l'a prouvé lors de sa dernière attaque en délaissant Queens pour le Bronx où la police était moins présente. Il évolue, c'est une certitude.

Dans la lettre précédente, il s'était désigné comme le « *Fils de Sam* », mais avait signé « *Monsieur Monstre* ». Désormais, il assume pleinement son identité. Et Breslin, il ne l'a pas choisi par hasard. À travers lui, c'est l'un des quotidiens les plus lus de la ville qu'il a visé. Une antenne reliée aux trois quarts de la population.

2 : narcissisme.

Sa démarche confirme donc son égocentrisme. Or, le contenu de la lettre révèle que le tueur est cette fois mesuré dans le fond comme dans la forme. Plus poli – « *Bonjour* » – et plus humble – « *Vous pouvez m'oublier si vous voulez* », il entrevoit même l'éventualité de succomber sous les balles de la police.

Il n'est plus menaçant, il flatte – « *Je lis votre chronique quotidienne et je trouve ça très instructif* » – et va jusqu'à prodiguer des conseils au N.Y.P.D. Il se propose également d'aider la base de données du National Crime Information Center.

Le narcissisme du tueur n'en est que plus sournois puisque, sous ce simulacre de courtoisie, se cachent de nombreux « *Je* » et « *Moi* ». De plus, il s'est créé un logo, une signature étrange qui en dit long sur son esprit encombré :

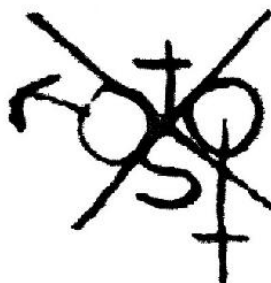
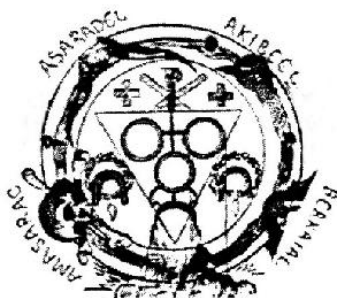


Les symboles du sexe masculin (erroné ; une aubaine pour le psy) et féminin (réussi) sont à la fois unis et niés par une grande croix. Deux autres y figurent, l'une ressemblant à un crucifix alors que l'autre apparaît comme un signe sataniste.

Dans le bureau, un policier dit que la croix inversée renvoie avant tout à Saint-Pierre. L'apôtre aurait jugé indigne d'être crucifié comme Jésus et aurait exigé de l'être à l'envers. On lui précise alors qu'il s'agit d'une légende du III^e siècle, infondée.

La police mise donc sur un symbole sataniste. Après tout, le tueur a déjà évoqué Belzébuth et associe les femmes aux démons. Par ailleurs, l'initiale de ce « Sam » figure entre deux crucifix au croisement de Dieu et Satan... où se situait l'Église du Processus. Une organisation qui, entre deux notions chrétiennes et satanistes, lorgnait du côté de la culture celte en célébrant le Samain. Une fête annonçant le passage à une nouvelle ère, celle du Temps Sombre. Samain. « Sam » ? Dowd et les siens pourraient y voir un lien, s'ils avaient entendu parler de l'œuvre des DeGrimston.

De même qu'aucun enquêteur ne connaît la Goétie – art de l'invocation des démons – et encore moins le cercle goétique d'Eliphas Levi, pionnier de l'ésotérisme. Ce cercle présente quelques similitudes avec le logo du « Fils de Sam » :



Ces ressemblances peuvent paraître poussives, mais les connaissances de Berkowitz sur l'occultisme sont bien réelles : d'ici un an, il fera allusion à l'œuvre d'Eliphas Levi. Ce qui nous conduit à chercher du côté de la Goétie. Précisément dans le grimoire *Lemegeton Clavicula Salomonis*, pour vérifier si l'on y trouve des éléments faisant écho au « Fils de Sam ». Et qu'apprend-on ?

Que cet ouvrage a été traduit en anglais en 1904 par Aleister Crowley et un certain *Samuel Mathers*. Que Mathers a été l'un des fondateurs de l'Aube Dorée dont était membre *Samuel Untermyer*, l'ancien propriétaire du parc.

Que dans le chapitre *Goetia*, figure une liste de démons à invoquer et que l'un d'eux se nomme *Samigina*.

Qu'il a deux identités, celle d'un âne et d'un homme puissant : soumission et force, les deux facettes principales de la personnalité de Berkowitz.

Que ce démon a un autre nom, *Gamygyn* : deux noms pour un même être, tout comme Berkowitz est né « Richard » avant de grandir en « David ».

Enfin, que ce démon est le quatrième à être cité dans le grimoire, et que le « Fils de Sam » tue avec un revolver de calibre .44.

Si la cellule Oméga avait su tout ça, peut-être aurait-elle enquêté sur les groupes satanistes implantés à New York. Comme celui de Michael Aquino, dont l'ombre planait sur la ville dès 1971 depuis l'ex-Grotte Lilith de l'Église de Satan.

La première lettre du « Fils de Sam » nous avait amené à nous intéresser au fondateur du Temple de Set, et c'est encore le cas ici. En 1977, Aquino alterne entre la base de Fort Bragg en Caroline du Nord et l'université de Santa Barbara mais trouve toujours le temps de revenir à New York pour son Temple de Set.

Dans l'ouvrage qu'il y a consacré (Draft II Edition), il en explique la pensée à travers notamment des références à Crowley, l'Égypte Ancienne ou encore *Star Wars* (sacré Michael !). Il détaille aussi les rouages de son organisation, bâtie sur le modèle de l'O.T.O. Page 109, on apprend ainsi qu'elle compte vingt-deux Ordres,...

"THE TWENTY TWO DISCIPLES OF HELL"

... que le quatrième s'intitule
« Ordre de Belzébuth » (page 685)...

"I AM THE "MONSTER"
"BEELZE BUB"

?

... et qu'il fait suite à la canicule de Sirius, étoile principale de la constellation du « Grand Chien »

Nous pourrions continuer longtemps, l'ouvrage *The Temple of Set* présentant d'autres similitudes avec des éléments contenus dans les lettres du « Fils de Sam ». Or, il est toujours facile de faire « parler » un texte et le but ici n'est pas d'incriminer Aquino. Les extraits de son ouvrage sont uniquement destinés à mettre en évidence ce qu'on ne peut que qualifier de coïncidences à défaut de preuves.

Alors, même si en 1977, les enquêteurs songent à une influence sataniste, ils ne s'y connaissent pas assez en matière d'ésotérisme et finissent par abandonner cette piste. Pas assez informés et trop enchaînés à la réalité, celle des crimes du « Fils de Sam ». Cramponnée au réel, la cellule Oméga s'interroge alors sur ce logo...

3 : hypothèses.

... et songe au « Tueur du Zodiaque », qui a ensanglanté la Californie il y a une dizaine d'années. Celui-ci n'a jamais été neutralisé et a cessé de tuer. Dans le pays, beaucoup le croient mort mais des corrélations peuvent être établies entre les deux tueurs. Comme le « Fils de Sam », le « Tueur du Zodiaque » a ciblé essentiellement des couples, créé son propre logo, écrit à la presse, contacté un journaliste célèbre et s'est présenté lors d'un appel téléphonique sous le prénom de « Sam ».

Pour en revenir à la lettre, deux phrases en particulier attirent l'attention des policiers. La première les glace : « Dites-moi, Jim, qu'aurez-vous pour le 29 juillet ? », date à laquelle Donna Lauria a été tuée l'année dernière. Le tueur sévira donc à nouveau le 29 juillet, s'il ne l'a pas fait avant.

La seconde phrase les intrigue : « C'était une fille très très douce. » Est-ce à dire que son assassin la connaissait ? Le psychiatre envisage

cette possibilité. Les policiers n'y croient pas, puisque le tueur a écrit « *M^{me} Lauria* ». S'il était un ami ou un voisin, il aurait su qu'elle n'était pas mariée et n'aurait pas commis cette erreur. À moins, bien sûr, de vouloir brouiller les pistes.

C'est réussi, d'autant que ce « *Duc de la mort* » et ces « *Vingt-deux disciples de l'enfer* » n'arrangent rien. Pas plus que ce « *John – Wheaties – violeur et étouffeur de jeunes filles* », qui fait écho au « *Pour la plupart jeunes – violés et massacrés* » de la première lettre. Quant au « *Méchant roi en osier* », il renvoie à ce film sorti il y a quatre ans. *The Wicker Man*, encore à l'affiche dans quelques cinémas de la ville, où Christopher Lee a troqué sa tenue de Dracula pour jouer au gourou sur une île. Ceux qui l'ont vu ne cachent pas leur inquiétude puisque la folie est au cœur du film.

Une autre hypothèse fait son apparition, indépendamment de la lettre. Elle est formulée par l'un des enquêteurs, fan d'Hendrix. Celui-ci certifie à ses confrères que lors du solo de *Purple Haze*, on entend l'incantation « *Help me, help me, help me ! Son of Sam ! Son of Sam !* » Tous sont perplexes, à commencer par Dowd. L'officier insiste, émet l'éventualité que le morceau puisse les renseigner sur le tueur²¹.

Dowd n'y croit pas, mais l'écoute néanmoins à plusieurs reprises. Son avis est sans appel : cette chanson est une fausse piste et Hendrix, c'est vraiment terrible.

4 : conclusions.

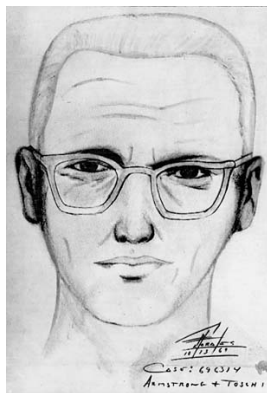
Le « *Fils de Sam* » est plus que jamais inquiétant et Jimmy Breslin a peur mais ça, on le savait déjà. Alors que l'on discute d'une possible protection devant son domicile, la lettre est déjà partie pour le service de dactyloscopie.

Le lendemain, les résultats déçoivent les rares policiers qui attendaient encore du nouveau. Une fois de plus, aucune empreinte de l'auteur. Dowd fait part de ses réserves à ses effectifs. La différence d'écriture entre les deux lettres le conduit à douter qu'il s'agisse du même auteur.

Des dizaines de photocopies plus tard, la lettre est distribuée au siège de DC Comics – avec ordre de ne rien divulguer – dans l'espoir qu'un membre de la rédaction identifie l'écriture d'un collaborateur. Nouvel échec, suivi d'un autre puisque les employés des cinémas projetant *The Wicker Man* n'ont reconnu personne face aux portraits-robots du « *Fils de Sam* »...



... que l'on compare avec celui du « Tueur du Zodiaque »...



... en vain. Il en va de même pour les comparaisons entre logos et écritures :

I SAY GOODBYE AND
GOODNIGHT.
POLICE- LET ME
HAUNT YOU WITH THESE
WORDS;
I'LL BE BACK!
I'LL BE BACK!
TO BE INTERPRETED
AS- BANG, BANG, BANG,
BANG, BANG - UGH!!

YOURS IN
MURDER
MR. MONSTER

PS: J.B. PLEASE INFORM ALL THE
DETECTIVES WORKING THE
CASE THAT I WISH THEM THE
BEST OF LUCK, "KEEP EM
DIGGING, DRIVE ON, THINK
POSITIVE, GET OFF YOUR
BUTTS, KNOCK ON COFFINS, ETC.

UPON MY CAPTURE I PROMISE TO
BUY ALL THE GUYS WORKING
ON THE CASE A NEW PAIR OF
SHOES IF I CAN GET UP THE
MONEY.

SON OF SAM
~~XXX~~

This is the Zodiac speaking

I have become very upset with the people of San Fran Bay Area. They have not complied with my wishes for them to wear some nice ~~phi~~ button. I promised to punish them if they did not comply, by anilating a full School Buss. But now school is out for the summer, so I punished them in an another way. I shot a man sitting in a parked car with a .38.



SFPD-O

Toutes ces comparaisons infructueuses ne seront jamais rendues publiques, afin de ne pas inquiéter davantage la population. Inutile d'aggraver l'échec du N.Y.P.D. avec celui des autorités californiennes. D'autant que les investigations et déplacements des enquêteurs coûtent quatre-vingt-dix mille dollars par jour aux contribuables.

Après tant d'impasses, la cellule Oméga continue de chercher dans l'entourage de Donna Lauria comme dans les registres des hôpitaux et ceux des stands de tir. Toujours plus de suspects, sans compter ceux dénoncés au standard qui enregistre chaque jour des centaines d'appels. New York voit son tueur un peu partout, du voisin « étrangement discret » au noir « qui a dragué ma fille dans le métro » en passant par ce punk « et sa musique de fou ».

De son côté, la direction du *Daily News* revendique sa paternité envers la lettre et réclame l'autorisation de la publier. Officiellement, pour informer la population. Officieusement, pour doper ses ventes.

Au terme d'un débat houleux, la requête est acceptée avec toutefois l'interdiction de diffuser l'allusion au N.C.I.C., celle-ci étant perçue par les policiers comme une humiliation. Le *Daily News* n'y voit aucun inconvénient, puisqu'il a suffisamment de quoi passionner ses milliers de lecteurs.

Très vite, la décision est prise de ne pas publier la lettre dans son intégralité. Pas encore. D'abord, quelques extraits. Un par jour, pour bien faire « monter la sauce ». Deux jours après la réception de la lettre, le journal fait donc sa une avec « AFFAIRE DU TUEUR AU CALIBRE .44, NOUVEAU MESSAGE : JE NE PEUX PAS M'ARRÊTER DE TUER. »

Le lendemain, c'est au tour de « *TUEUR AU .44 : JE NE DORS PAS* » de terroriser la foule qui, au fond, ne demande que ça²².

Sauf peut-être pour des milliers de jeunes filles brunes, qui se rendent en masse chez leurs coiffeurs pour se faire teindre en blondes.

III

SUMMER OF SAM

CHAPITRE 30

5 JUIN 1977

« JE MARCHAIS SUR LE CHEMIN DE LA DESTRUCTION SANS EN ÊTRE CONSCIENT. PEUT-ÊTRE QU'IL EN ÉTAIT AINSI CAR, AU POINT OÙ J'EN ÉTAIS, JE NE ME SOUCIAIS PLUS DE RIEN. »

Ouais, je m'en fous. Je sais que je vais droit dans le mur, mais je m'en fous. Le seul truc qui m'importe, c'est que le News continue de faire ses unes avec moi. Ça, c'est vraiment super. Dès que je me réveille – car oui, j'arrive un peu à dormir ces derniers temps – j'enfile mon jean et me précipite au kiosque du coin. Pressé comme un gamin, le jour de Noël.

Mon cadeau à moi, c'est New York. Arrivé au kiosque, je fais la queue. De plus en plus de monde, chaque jour. Là, j'attends en plein soleil. Ça cogne dur, mais c'est pas grave car j'en profite pour écouter. Je me régale de tous ces gens, qui parlent de moi sans savoir que je suis parmi eux. Près, tout près. Sam, son armée et moi, unis dans un même corps pour mieux infiltrer la foule.

Plus elle angoisse, plus je bande. Il suffirait que je dise une phrase – « Le tueur, c'est moi » – pour déclencher le chaos. Souvent, j'en rêve. Ma ville à feu et à sang.

Et mon plaisir culmine lorsque je découvre enfin le journal. Là, je me sens comme sur une estrade, un Oscar étincelant entre les mains. « Je remercie Sam, sans qui jamais je n'aurais pu etc. », et les gens m'applaudissent. Le sourire aux lèvres, mais blêmes. Ce contraste me plaît. J'y vois la névrose de mon pays depuis toujours divisé entre son envie de paillettes et son besoin de peur.

Aujourd'hui, à ma grande déception, aucun extrait de la lettre dans le News. En guise de consolation, une phrase de Breslin. Il m'exhorte d'arrêter, me dit que c'est la seule issue possible. Ce con n'a rien compris. Personne. Je ne peux pas m'arrêter, c'est trop tard. Et c'est pas de ma faute. C'est celle des fémmons. Si j'arrête, il y en aura de plus en plus. Une épidémie. Elle a déjà commencé. On se couche et, quand on se réveille, il y

en a le double de la veille.

Je ne suis pas le seul à en être conscient. En ce moment, chez les Anglais, il y en a un qui l'a compris, lui aussi. Ils en ont parlé sur CBS, on l'appelle « L'Éventreur ». C'est pas mal comme nom, mais le mien est meilleur.

Et c'est pas fini.

Sam veut du sang.

Toujours plus de sang.

Toutes les nuits, il veut que je tue.

J'essaie de lui expliquer que c'est impossible, qu'il y a trop de patrouilles de flics, qu'il faut laisser un peu de temps entre chaque proie, mais Sam ne veut rien entendre. Alors, il insiste. « Honore ton père ». Il me fait du chantage, me rappelle qu'il me protège et que la moindre des choses, c'est de faire ce qu'il exige.

C'est pour ça que la semaine dernière, j'ai craqué. J'ai essayé de le tuer, dans le jardin. Le cocktail molotov n'avait pas marché, alors je suis passé au flingue. Et j'ai encore foiré. En fin, je ne sais pas si c'est moi qui ai raté ou si c'est lui qui est trop fort. Ça doit être ça. Sam survit toujours, mais il ne m'en veut jamais. La preuve, il est ici avec moi, dans ce bar climatisé...

« Ooooh ! Who' ll love Aladdin Sane ?

Battle cries and champagne, just in time for sunriiise ! »

... où le transistor apporte un semblant de vie. Merci Bowie. Ça me change des Yankees avec la guéguerre Jackson-Martin, et des discours de Carter. Il ne se passe pas un jour sans qu'il essaie de nous rassurer, celui-là. Et vas-y que la crise est passagère, qu'elle sera bientôt derrière nous, qu'il faut réduire la consommation d'électricité. Même le maire s'y met. Non, la crise n'est pas temporaire. Elle est là, pour toujours. Je suis bien placé pour le savoir puisque la crise, c'est moi...

« Ooooh ! Who' ll love Aladdin Sane ?

Millions weep a fountain, just in case of sunriiise ! »

... et je n'en ai pas fini avec la ville. Elle l'a cherché, elle m'a trouvé. Aucune pitié pour elle et ses habitants. Quand je les regarde, j'ai envie de vomir. Ces clients, autour de moi. Tous avachis, ils suent tellement qu'ils

fondent plus vite que leurs glaces. D'ici peu, ils seront réduits à l'état de flaques.

Alors, faites vite. Lèche. Mangez. Dévorez-vous, les gens, avant qu'il ne soit trop tard. Mais vous ne le ferez pas, car vous savez que vous êtes votre propre toxine. Autant demander à un scorpion de se piquer lui-même. Faites comme vous voulez, je m'en fous. Moi, je profite de mon jour de repos. Pause bien méritée avec un banana split, un Coca glacé et un Marvel. Trop fort, Wolverine. Je paierais cher pour avoir ses griffes. C'est ça, qu'il me faudrait. Quoique, ça peut être dangereux si on se gratte les couilles.

Une nouvelle gorgée, et je regarde à travers la vitre. Dehors, le zoo du Bronx. Et là-bas, ce banc où j'attendais Iris, avant. Le même banc. La même rue. La même ville. Rien n'a changé, sauf moi.

Et c'est pas fini.

Sam veut du sang.

Toujours plus de sang.

Alors, je passe de la canette à ma glace. Du bout des doigts, j'extirpe l'un des biscuits et le croque. Lentement. Les morceaux s'effritent, puis se désolidarisent en grumeaux. Délire buccal, de mes molaires à ma langue. Ils y rebondissent et succombent sous mes dents ; j'écoute ma salive les consumer.

Très lentement, je mastique en tuant du regard ces fausses blondes qui passent dans la rue. Victimes potentielles, par dizaines. Je ne croque plus le gâteau, je le suce. Et je comprends que mon véritable pouvoir, ce n'est pas de tuer mais de savoir que je peux le faire à tout moment.

Une silhouette apparaît devant moi. Un serveur ; il étouffe dans sa tenue. Je le vois aux auréoles sous ses bras. Il me sourit :

— Tout va comme vous voulez, monsieur ?

— Oui, merci. C'est très bon.

CHAPITRE 31

10 JUIN 1977

Il monte, il monte le mercure. Un rouleau compresseur qui, après avoir détruit les œufs du gentil Easter Bunny²³, s'abat à présent sur les habitants. Jusqu'à hier, marcher dans la rue était éprouvant mais était encore possible à condition de ne pas être trop exposé au soleil.

À partir d'aujourd'hui, sortir de chez soi est une décision à méditer sauf – bien sûr – pour ceux qui n'ont pas le choix. Des milliers d'individus, qui partent travailler au volant de leurs voitures et polluent l'atmosphère, la rendant encore plus irrespirable. C'est ce que doit penser Jack Cassara, en voyant ce nuage violacé au-dessus de New Rochelle.

Il ajuste sa casquette, puis se décide à sortir pour ramasser son *Daily News*. À la une, encore ce « Fils de Sam ». Après avoir dosé le suspense, le journal s'est enfin décidé à publier la fameuse lettre. Jack la lira, évidemment, même s'il n'aime pas ces méthodes de voyous. Sur ce coup-là, le *News* touchera le jackpot, lui qui a déjà vendu plus d'un million d'exemplaires il y a cinq jours.

Ébloui par le soleil, Jack traverse son jardin pour aller ouvrir sa boîte aux lettres. À l'intérieur, une lettre manuscrite et la photo d'un berger allemand :

« Cher Jack,

Je suis désolé pour la chute que vous avez faite du toit de votre maison. J'espère que ce ne sera pas long jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux et en bonne santé. Faites attention la prochaine fois. Puisque vous serez hospitalisé pendant une longue période, faites-moi savoir si Nann a besoin de quoique ce soit. Sincèrement, Sam et Frances »

Les mots sont délicats, traduisent une compassion évidente. Une

attention bienvenue en ce pays où, des politiciens aux patrons, on prône l'égoïsme et la course au profit. Face à ce courrier, n'importe quel individu serait touché à moins d'avoir un cœur de pierre, ce qui n'est pas le cas de Jack.

Sa seule réaction est la stupeur, et pour cause : ce courrier ne s'adresse pas à lui, puisqu' il n'a pas chuté de son toit. Mais ce n'est pas tout. Il y a également cette photo et ces deux prénoms en bas du courrier. Sam Carr et son épouse, qui vivent à un quart d'heure d'ici. Jack les croise parfois au supermarché ; l'occasion pour eux d'échanger quelques ragots.

Après avoir montré la lettre à son épouse, il téléphone aux Carr. D'abord pour les remercier pour le courrier – Jack et sa légendaire politesse – et ensuite, leur dire qu'ils l'ont sans doute confondu avec un autre. La perplexité change de camp : intrigué, Sam Carr certifie à Jack qu'ils ne lui ont pas écrit. Le couple veut en savoir plus, lire cette lettre dont l'auteur a usurpé leur identité.

Un rendez-vous est fixé chez la famille Carr à Yonkers, au 316 Warburton Avenue. Ils examinent le courrier et la photo avec consternation, après quoi Sam se met à parler. Il évoque des lettres reçues récemment, où l'auteur se plaignait des aboiements de leur chien.

Harvey, un labrador noir, plus porté sur la gourmandise que sur l'agressivité. Ce gentil Harvey sur lequel, il y a quelques mois, quelqu'un a lancé un cocktail molotov. L'attaque a échoué, mais l'agresseur est revenu il y a peu pour tirer sur le pauvre animal. Il a heureusement survécu, n'en gardant qu'une cicatrice. Et sans aucun doute, une haine envers cet assaillant dont personne n'a pas vu le visage.

Enfin, Sam termine en parlant de ce chien abattu dans le quartier, il y a deux ans. Les Cassara sont mal à l'aise. Nann échange un regard avec son mari, puis évoque le jeune homme auquel ils ont loué une chambre l'année dernière. Celui-ci se plaignait des aboiements et a vite déménagé alors qu'il avait signé pour deux ans, sans même récupérer sa caution.

Son nom est lâché – « Berkowitz » – précédant un silence alourdi d'anxiété. Nann Cassara est la seule à envisager que lui et le « Fils de Sam » sont le même homme. Face aux doutes de son mari et au couple Carr, elle insiste : ce fou dont tout le monde parle est peut-être leur ancien locataire. Les autres sont perplexes.

Tout le monde se salue, se promettent d'alerter les autorités. Alors que Jack montre la lettre à la police de New Rochelle, Sam se rend au commissariat de Yonkers. Il le connaît bien car sa fille – Wheat, sœur

de John et Michael – y travaille comme standardiste.

Sur place, il raconte tout aux officiers Thomas Chamberlain et Peter Intervallo. Ceux-ci le prennent au sérieux puisqu'un habitant de Yonkers – Craig Glassman, un shérif adjoint propriétaire d'un berger allemand – s'est plaint il y a peu d'avoir reçu des lettres anonymes particulièrement haineuses, comme celle-ci :

Craig Glassman,
You have been chosen. You have been chosen
to die.
Craig I curse your mother's grave. I curse
your mother's grave. I am pissing on her
Craig. something on her head
Your mouth is filled with cum your
hand is now.
You, Craig Glassman, are truly Satan's
child, and now, he wants you by his side.
Care you him in death little ones.
Master Glassman, you are a man with
power (the power of darkness). You are heavily
ordered to unleash your terror upon the
people. "Destroy all good and ruin people's
lives. Begin immediately!"
Mighty Craig, when is your weapon.
If you don't obey these commands, the
commands of your father then you will
be punished. I swear, Glassman, your life will
be paid Hell.
Let with faith you, let's will make you
Remember Craig that your mother the hatred
the hatred which wants to have your
as make her happy – but save your child.
Remember if you don't do as we say you
will surely die a premature death.
Your brother & sister
Craig darling
Craig Glassman the wickedest motherfucker
on earth.
and Glassman, and Glassman,
non, terrible, and hateful Craig Glassman,
Die Craig Die

« Craig Glassman, tu as été choisi. Tu as été choisi pour mourir. Je maudis la tombe de ta mère. Je maudis la tombe de ta mère. Je pisse sur son Craig. Urine sur sa tête. Ta bouche est remplie de sperme. Ton sang est acide. Toi, Craig Glassman, es vraiment l'enfant de Satan et maintenant, il te veut à ses côtés. Viens te joindre à lui dans les petits de la mort. Maître Glassman, tu es un homme de pouvoir (le pouvoir des ténèbres). Tu es sommé de répandre la terreur sur le peuple. « Détruisez tout le bien et anéantissez la vie des gens. Commencez immédiatement ! » Puissant Craig, où est ton arme. Si tu n'obéis pas à *thes*, les commandos de ton père, alors tu seras puni. Je te jure, Glassman, ta vie sera un pur enfer. Nous te tuerons. Nous allons te tuer. Rappelle-toi, Craig, que ta mère la dépravée la pute lesbienne veut t'aimer alors rends-la heureuse – tue des enfants. N'oublie pas que si tu ne fais pas comme nous le disons, tu mourras d'une mort prématurée. Tes frères et sœurs, Craig chéri. Craig Glassman, le plus cruel et le plus taré sur Terre. Glassman cruel, Glassman cruel, moyen, terrible, cruel haineux Craig Glassman. Meurs Craig meurs. »

Le binôme repense également à cette autre lettre ou était écrit « *C'est vrai, je suis le tueur mais Craig, les tueries sont faites à ta demande.* » En apprenant cela, Sam Carr se range à l'argument de Nann Cassara. Désormais, il est lui aussi persuadé que ce Berkowitz est l'auteur des lettres et – surtout – qu'il est le tueur.

Les policiers s'en remettent à l'ordinateur et entrent le nom de cet « *homme qui n'aime pas les chiens* ». Contre toute attente, l'individu se révèle enregistré dans le fichier. Suspension de permis de conduire, pour avoir roulé sans assurance. Tout y est, sa photo, l'immatriculation de sa Ford Galaxy, son adresse : 35 Pine Street, appartement 7E, Yonkers.

En découvrant qu'il habite à quelques centaines de mètres de chez lui, Sam blêmit, puis se ressaisit. Après tout, puisque l'homme est connu des autorités, il n'y a qu'à lui envoyer une patrouille. Histoire de lui poser quelques questions. Hélas, Sam déchantait vite. Les officiers partagent sa suspicion envers ce Berkowitz, mais rien ne les autorise à lui rendre visite. Aucune preuve, des lettres au cocktail molotov. L'homme est certes enregistré dans le fichier, mais ce n'est que pour un délit mineur et des suspects comme lui, la police en voit des centaines tous les jours.

Sam insiste, évoque le chien abattu dans son quartier. En vain. Les officiers ne réagissent pas. Ils le savent, on ne dérange pas un juge pour solliciter un mandat dans un conflit entre voisins. De plus, la police a bien autre chose à faire puisqu'elle est trop occupée à rechercher le « Fils de Sam ».

CHAPITRE 32

26 JUIN 1977 INTÉRIEUR FORD

« AU FIL DES MOIS, J'EN SUIS ARRIVÉ À ACCEPTER DES CHOSES QU'AUPARAVANT, JE CONSIDÉRAIS COMME MAUVAISES. »

Bientôt 3 heures du mat', et je la sens encore. Elle ne s'arrête jamais. Encore plus présente depuis que ma lettre a été publiée dans son intégralité. Au boulot, les autres en ont parlé. Ils semblaient déçus. À trop jouer la carte du suspense, le News a cassé son effet. Bon, ça ne l'a pas empêché d'exploser ses tirages. Il paraît que, ce jour-là, les imprimeries ont tourné non-stop²⁴.

Oh, comme je la sens. La nuit, la peur est décuplée. C'est à cause de la chaleur. Si j'étais à la place de Carter, je décréterai un nouveau mot pour qualifier cet été 77. À ce niveau-là, c'est plus une saison, c'est une dictature. Une junte, dont les agents invisibles sont postés à tous les coins de rues. Et si tu t'en éloignes, t'en trouves d'autres sur ton chemin. Espions camouflés dans la nuit, armés de lance-flammes. Et ils brûlent la foule, croisant leurs jets de feu en s'esclaffant.

C'est pour ça que je sens cette peur. Je vous aime, les gens, mais vous êtes comme des égouts. Quand il fait trop chaud, vous refoulez de l'intérieur et votre sueur libère vos pensées les plus secrètes. Tout ce que vous n'assumez pas, la canicule me le fournit grâce à vos émanations. Je les traverse en bagnole, faisant le plein à chaque bloc.

Mon carburant, c'est vous.

Et plus je roule, plus Manhattan me dévoile son intimité. Là, à la terrasse de ce bar, ces deux filles sont si angoissées qu'elles envisagent de fuir temporairement la ville même si elles n'osent pas se l'avouer. Ici, ce couple

rigole mais ce n'est que pour tenter de m'oublier. Pareil pour tous ces gens, à l'angle. Serrés entre eux, pour se rassurer. Agglutinés comme des cons à l'entrée de...

Ah ! C'est donc ça, le Studio 54. Encore un temple du disco, comme s'il n'y en avait pas assez. C'est quoi, le projet ? Nous coloniser ? Pour qu'on s'encule tous en chantant « Daddy Cool », c'est ça ?

Qu'ils crèvent. Qu'ils crèvent tous avec leur musique de débiles. L'autre jour, à la radio, j'ai entendu parler de « look disco ». Je ne suis pas surpris. Quand on aime la merde, faut la cuillère qui va avec. Le rock, lui, n'a jamais eu et n'aura jamais besoin de look. Même ses meilleurs partisans, en bottes et blousons, ne l'ont jamais compris. Le rock, c'est pas une tenue, c'est une attitude. Jésus était en slip, mais sa parole était le « Whole Lotta Love » de l'époque. C'est pour ça qu'on l'a crucifié.

Tiens, je suis déjà sur Le pont. Dommage, je me serais bien farci l'une de ces connasses. Enfin, je sais pas. Manhattan grouille de flics. Logique, avec tout le fric qu'il y a là-bas. Dans le Bronx, c'est plus tranquille pour moi. Les flics m'y cherchent, mais je sens que ça les emmerde de patrouiller dans ce coin. Il y a deux jours, il paraît que le groupe Oméga a reçu un appel, comme quoi des gens m'avaient trouvé à Charlotte Street. Quand l'équipe est arrivée sur place, elle est tombée dans une embuscade et s'est fait caillasser.

Virage, et Northern Boulevard s'offre à moi. Beaucoup moins de monde, depuis un mois. Queens a enfin compris la leçon. Autres passants, autres conditions sociales, même peur. Un délice sans cesse renouvelé.

Au loin, un nouveau pont. Arc-en-ciel sans couleurs, et bruyant. Ah, en fait, de la flotte jaillissant d'une borne à incendie. Des gamins s'en font une douche, sous laquelle ils chahutent. Cette image, je l'ai vue cent fois depuis le début du mois. Si ça continue, elle deviendra un cliché qui fera le tour de la planète. Tant mieux : ça montrera au monde qu'ici, quand on en a marre de subir son quartier, on se l'approprie. C'est compliqué, les gens. Je les déteste et les comprends à la fois.

Je dépasse les gosses, qui me sourient. Je leur réponds, mais l'eau nous sépare. Elle arrose ma Ford, la gratifiant de sa fraîcheur. Les gouttes pleuvent sur le parebrise et serpentent en fissures cristallines, entre lesquelles je vois...

... cette énième discothèque, baptisée « Eléphas ». Eliphas Levi. Cette boîte avec son nom à la con. Ses néons agressifs. Ses jeunes qui parlent si fort que je les entends alors que je suis à une centaine de mètres. Et des fémmons, beaucoup. Raideur, de mes mains serrant le volant à mon pied écrasant la pédale de frein. J'avais prévu d'attendre jusqu'au mois prochain, mais c'est trop long. Et mon dernier « carton » remonte à deux mois ; j'en peux plus.

Je dépasse la boîte, à mon grand regret. Trop exposé. Je continue à travers Bayside et les laisse à leur lieu de débauche. Dans le rétro, Sam me fait les gros yeux. Je sais, mais c'est pas ma faute. Je peux pas, il y a trop de... je m'arrête net, à l'angle de la 114^e. Car je viens de dépasser une Cadillac, avec un couple à l'intérieur. Et le mec, je l'ai vu, il avait son bras derrière le cou de la fille.

Sam et moi, on les observe au son du moteur ronronnant. Regard à droite, personne. Regard à gauche, personne. J'hésite. L'Eléphas est encore en vue et, alertés par les tirs, les gens accourront. Ça va être serré. Très serré.

Mais Sam veille sur moi, alors je coupe le moteur. Boîte à gants. Flingue. Portière. À peine l'ai-je ouverte que l'été m'insuffle toute sa force. Elle transite en mes veines, régénérant la bête. Elle déploie son pelage épineux qui me sort par le dos. Ma peau se déchire et tombe au profit de ma cuirasse. Et tout ça, sans bruit. Rien que ma respiration, pénible. Le poids de l'armure ou la chaleur. Je n'ai pas fait un pas que je suis déjà essoufflé.

J'avance, l'arme à la main et le regard fixe, je les entends, ils sont en train de discuter. Ils ne me voient pas. Moi non plus, à cause des émanations du goudron. La rue en est floutée. Fresque vivace, parfumée de ce réglisse chimique que je savoure à chaque pas.

Là-bas, les autres regagnent la boîte. Pas tous. À l'entrée, il ne reste que quelques dragueurs et proies consentantes. D'un battement de cils, je passe de leurs silhouettes à la Cadillac devant laquelle je m'arrête. Microseconde numéro un, je regarde le couple parler. Microseconde numéro deux, je sors mon flingue. Il miroite sous l'influence de la lune, attirant l'attention du gars...

... vers mon canon. Première balle. Une torpille qui pulvérise la vitre, puis son poignet, et le cou de la fille. Je ne la vois pas, mais j'entends son cri. Et mon deuxième tir, qui lui saigne la tête. Je crois. Le sang, lui, en est certain puisqu'il a giclé sur le tableau de bord. Il crépète ; cuisson instantanée. La fille se tord de douleur, éclaboussant le gars.

Lui, je ne vois plus son visage. Il bouge trop. Son poignet coulant se balance au son de ma troisième balle. Pour son épaule, celle de la fille. Il y a comme un cliquetis, une dislocation aussi raffinée que le mot lui-même. « Dislocation », j'adore ce mot. Cette union divine de lettres dont les sons se marient à merveille pour signifier mon œuvre. Le plus vibrant des souvenirs, qui m'accompagne jusqu'au démarrage de la bagnole...

CHAPITRE 33

26 JUIN 1977

INTÉRIEUR CADILLAC

... quand Judy Placido cesse de crier. Confrontée au rétroviseur, elle découvre son visage ensanglanté. Au même moment, Salvatore Lupo ouvre sa portière et se jette sur le trottoir. Le choc accroît le mal en son poignet, qu'il presse de toutes ses forces. Le sang crache, Salvatore s'enfuit, Judy reste médusée dans la voiture.

Le jeune homme qu'elle venait de rencontrer à l'Eléphas poursuit sa course, zigzaguant entre les immeubles. Témoins aux fenêtres et dans la rue. Des clients de la discothèque accourent en direction de Salvatore. On crie quelque part, mais ce n'est pas Judy. C'est une autre femme, qui vient de la voir dans la Cadillac.

Épuisé, Salvatore s'écroule dans la rue. Des bras l'allongent, le rassurent. Ses larmes se transmettent à la foule, tétanisée. Le groupe devient attroupement, auquel se greffent toujours plus de riverains. Certains se pressent pour secourir Judy, d'autres remontent chez eux pour appeler les secours. Et surtout la cellule Oméga, qui envoie sur le champ plusieurs patrouilles de police.

De larmes en colère, de voisins en piétons, la terreur contamine Bayside pour s'étendre à Queens, puis toute la ville. Ceux qui dormaient bondissent de leurs lits et sortent, armés d'une batte de baseball ou d'un pistolet. On surveille, on suspecte, on traque les voitures jaunes et tant pis s'il s'agit de taxis. Dans le Bronx, un chauffeur est malmené par des habitants et ne doit son salut qu'à des commerçants qui s'interposent. Ça y est : New York devient folle.

Réveillé par un appel de son supérieur, Dowd enfle son costume et – en moins d'une minute – est au volant de sa voiture. Le sergent Coffey, lui, n'a pas reçu de coup de fil. Cette nouvelle attaque, il l'a apprise dans sa voiture. Et il enrage. Il martèle son volant puisque, il y a un quart d'heure, il était aux abords de l'Eléphas. Lorsqu'il revient

sur les lieux, ses confrères sont en train d'examiner l'intérieur de la Cadillac. Coffey s'inquiète en voyant une ambulance disparaître dans la nuit. Un agent le rassure, l'informe que les deux victimes ont survécu, qu'elles sont en route vers l'hôpital le plus proche. Quelque peu soulagé, il ordonne l'expulsion des badauds et rejoint les siens autour du véhicule.

À l'arrivée de Dowd, les talkies-walkies s'activent. Une cacophonie où deux appels se distinguent. Des résidents auraient aperçu un fuyard au volant d'une Chevy Nova, en provenance de Bayside. Témoignages contradictoires : le fugitif serait brun et trapu, blond et mince. Qu'à cela ne tienne, Coffey et un détective montent à bord d'une voiture banalisée et s'en vont patrouiller dans les environs. Mike Lauria aussi, lui qui passe ses nuits à rouler à travers la ville depuis des mois. Des deux côtés de l'East River, des dizaines de personnes parcourent les rues, s'improvisant « Justiciers dans la ville ».

Quand le soleil se lève, la ville est totalement défigurée. Les rues de Queens et du Bronx portent les stigmates d'une paranoïa qui, tout le monde le sait, ne cessera qu'à l'arrestation du « Fils de Sam »... si le N.Y.P.D. parvient un jour à le neutraliser. Et ça, de plus en plus de gens en doutent.

Alors, les policiers sont pris à partie. Traités d'incapables, ils sont accusés de ne pas se soucier des classes moyennes et des plus pauvres. « S'il tuait à Manhattan, vous l'auriez arrêté depuis longtemps ! », voilà le genre de phrases que l'on entend ça et là. En cette période de crise, la population n'en peut plus de voir autant d'argent utilisé pour une absence de résultats.

Les officiers comprennent cette impatience, et pour cause : ils sont les premiers à souffrir de la situation. Pour eux, cette nouvelle journée est un nouveau calvaire. Le café coule à flots, le whisky aussi. Dans les vestiaires, la frustration des enquêteurs se transforme en déprime et conflits où renaissent les fantômes de l'affaire Serpico²⁵. Atmosphère puante, aggravée par le *New York Post*, le *Daily News* et les autres.

Dès lors, la presse se surpasse dans l'ignoble, allant jusqu'à publier des unes comme « APRÈS LE BRONX ET QUEENS, OÙ LE TUEUR FRAPPERA-T-IL ? » avec une carte de la ville et de possibles lieux d'attaque.

La puanteur devient pestilence, des journalistes aux « parrains » locaux. Ceux du Bronx et de Queens se réunissent et – pour la première fois – s'accordent au-delà de la concurrence et du racisme : ce « Fils de Sam » n'est pas bon pour le business. À cause de lui, les jeunes se font rares dans les rues et le deal ne rapporte plus autant qu'avant. Puisque le N.Y.P.D. ne fait pas son travail, c'est la

population qui attrapera le tueur. Une version pattes d'eph' de *M le Maudit* et non, ça n'a rien de drôle.

À l'issue de l'entrevue, les mafias de quartier envoient leurs « lieutenants de poubelles » dans les rues pour surveiller. Espionner. Questionner. Cogner quand ils l'estiment nécessaire. Utiliser leur propre sœur comme appât. De nombreux innocents seront ainsi passés à tabac, pour avoir fait l'erreur de traverser le quartier ou de demander une cigarette à une femme.

Dans toute cette folie, on en oublierait presque que les deux dernières victimes ont survécu. Hospitalisé peu après l'agression, Salvatore a été soigné pour des fractures au poignet et une blessure à la cuisse.

Judy a eu quant à elle une chance incroyable, puisque la balle n'a fait qu'érafler sa tête. Oui, elle a failli rejoindre Valentina Suriani, tuée le 17 avril dernier. Valentina, dont Judy partageait le même lycée et à laquelle elle avait rendu un dernier hommage lors de ses obsèques.

Avant d'être une miraculée, Judy était une étudiante saluée pour son excellence. En présence de quelques amies, elle s'était rendue à l'Eléphas pour y fêter son succès aux derniers examens. Parmi la foule, un jeune homme s'est distingué par son élégant costume et son aisance dans la danse : Salvatore, venu briller ici, loin de sa station-service. Deux sourires, deux verres, et ils ont décidé de poursuivre leur nuit à l'écart de la foule.

La tendresse de Salvatore n'a pas attendu la Cadillac pour s'exprimer. Il a passé son bras derrière la tête de Judy, après quoi ils ont pris place dans la voiture. Ils ne s'y sont pas embrassés, sans doute aussi timides l'un que l'autre, et ont discuté. Très vite, la conversation a tourné autour du tueur. « *Il est vraiment effrayant. On dirait qu'il surgit de nulle part, on ne sait jamais où il va frapper* », c'est exactement ce que Salvatore était en train de dire, avant qu'un éclair ne brise leur complicité naissante.

Interrogés par les enquêteurs, Judy et lui ont été dans l'incapacité de décrire leur agresseur. Dowd n'a pas caché sa déception, d'autant que ses hommes n'ont retrouvé aucun des deux suspects aperçus par les témoins. Au cours d'une énième réunion, Coffey suggère de poster des confrères dans des voitures blindées avec des mannequins dans l'espoir d'attirer le tueur. Idée validée.

Dès lors, de faux couples se multiplient dans des véhicules. On voit même des agents assis à côté de poupées gonflables, ce qui amuse des passants. Uniquement des hommes, car les femmes – elles – apportent leur soutien aux policiers. Certaines leur offrent même un soda glacé pour les aider à supporter la chaleur.

Sous la pression des journalistes et des familles des victimes, cinquante officiers supplémentaires sont affectés à la cellule Oméga. Un piètre renfort, face aux centaines d'armuriers et propriétaires de Chevy Nova jaunes qu'il faut interroger. Mais les caisses de la ville sont vides et le N.Y.P.D. ne peut focaliser tous ses effectifs sur le « Fils de Sam ». Cela reviendrait à délaissier des zones à risques comme le Bronx et par conséquent, à favoriser la criminalité.

Ainsi, en cette dernière semaine de juin, la température accroit plus que jamais les tensions. La population critique le maire, qui met la pression aux policiers, qui fustigent les médias, qui dopent leurs tirages avec le « Fils de Sam », qui terrorise davantage la population qui etc. Un serpent qui se mord la queue, tout droit sorti de cette « Grande pomme » au pourrissement accéléré par la canicule.

New York, démentielle.

Et tandis que juin devient juillet, les sept millions d'habitants ont tous la même phrase en tête : « *Dites-moi, Jim, qu'aurez-vous pour le 29 juillet ?* »

Oui, les dernières victimes ont survécu et ce n'est pas la première fois que l'assassin rate ses cibles, mais il a déjà prouvé qu'il pouvait tuer et son prochain assaut ensanglantera de nouveau la ville. Tout le monde en est convaincu, le 29 sera le jour du chaos. Il se produira avant.

CHAPITRE 34

13 JUILLET 1977

« OUI, LES DÉMONS SONT RÉELS. JE LES AI VUS, J'AI SENTI LEUR PRÉSENCE ET JE LES AI ENTENDUS. »

C'est arrivé à 21 heures 34. Je le sais, l'heure est restée bloquée sur le réveil. J'étais en train d'écouter le match des Mets. Ils se prenaient une raclée par Chicago, lorsque ça a coupé. Brutalement. Plus de radio, plus de lumière, plus rien. J'ai regardé par la fenêtre et c'est là que j'ai compris : aucun éclairage, dehors. La nuit était si noire que je voyais à peine les réverbères.

J'ai entrevu des gens dans la rue avec des lampes torches, et j'ai décidé de descendre moi aussi. L'obscurité était telle que j'ai failli me casser la gueule. En passant devant la porte de Craig, j'ai entendu Sam. Il aboyait mais, pour une fois, ce n'est pas à moi qu'il s'adressait. Il devait parler tout seul, inquiet.

En sortant de l'immeuble, j'ai eu l'impression de basculer dans La Quatrième Dimension. La canicule était là, mais pas comme les autres nuits. Pine Street était un four, sans la ventilation. Le ronronnement des climatiseurs et des générateurs avait cessé au profit d'un silence surnaturel.

Dans la rue, des gens éberlués, comme moi. Un punk m'a bousculé pour me demander ce qui s'était passé ; une vieille lui a répondu. Elle a dit que la foudre avait frappé la station Buchanan et que ça avait disjoncté. Quelque part, un gars a dit que ce n'était pas la foudre, mais un sabotage. Que la mairie avait planifié la coupure pour faire des économies sur notre dos à tous. Un autre a dit que c'était un coup des martiens.

C'est là que ça a dégénéré. Le punk s'est moqué, et ils ont commencé à se bastonner. Plusieurs personnes ont essayé de les séparer, des gamins se sont mis à pleurer. Moi, je suis parti à pied, en direction du Sud. J'ai longé l'Hudson, dans l'espoir d'en savoir plus. Obscurité totale, même du côté de Manhattan. Pire que le blackout de 1965. Les seules lumières venaient du New Jersey, au loin. C'était beau. Inquiétant, mais beau.

Je me suis éloigné de la berge pour prendre la 161^e. Chuchotements croisés, voitures immobilisées au milieu des rues. J'ai vu des gens déambuler avec des bougies. On aurait dit une procession funéraire.

Puis, j'en ai vu sortir avec des chaises, s'installer avec des bières. C'était surréaliste, on se serait cru revenu au temps des pionniers devant les cheminées. L'un d'eux a dit que le JFK Airport était fermé, que des milliers de gens avaient été évacués du métro.

Je les ai regardés papoter, étonnamment sereins. New York, je t'aime. Mais New York, je te déteste aussi. Car tu n'as pas pu t'en empêcher. Ça a commencé sur Morris Avenue. Du verre brisé, des cris. Et je les ai vus. Les démons, le vrai visage de ma ville. Plus je m'enfonçais dans South Bronx, plus l'enfer s'intensifiait. Des boutiques saccagées un peu partout.

D'ordinaire, un gars comme moi n'aurait pas fait dix pas sans se faire agresser. Là, les gens étaient trop occupés à piller les vitrines. Téléviseurs, meubles, machines à laver... j'ai vu ce que certains appellent la « société de consommation », je l'ai vue se disputer un manteau et se battre à mort pour un fauteuil. La misère rend con. J'avais beau le savoir, ça m'a surpris.

Ça devenait de plus en plus chaud, alors je me suis éloigné pour regagner la berge. Ça devait faire une bonne heure que je marchais, mais je n'étais pas fatigué. La curiosité, sans doute. J'ai traversé le pont, évitant deux ou trois bastons, et je me suis retrouvé à Harlem. C'était pire. Plus de démons, plus de furie.

Noirs et blancs, frères dans l'aberration. Et à part ça, c'est moi le fou. Le « schizo » auquel Breslin fait la leçon. Je doute qu'il ait osé sortir de chez lui mais s'il l'a fait, il a dû comprendre bien des choses sur ses lecteurs. Un défilé de canapés, de caddies débordants, et de n'importe quoi.

Au fil des pas, ça devenait difficile de marcher à cause des débris et des démons. Aux abords de Central Park, j'en ai vu exploser des vitrines avec des bancs. D'autres accrochaient des cordes à l'arrière de bagnoles, puis à des grilles pour les arracher. Effervescence de fracas, grincements et sirènes de police. Je me suis cassé quand les flics ont chargé.

Je commençais vraiment à avoir mal aux pieds, mais je voulais voir comment ça se passait à Greenwich. Impossible d'y accéder, trop de pillards. Des tirs ont résonné quelque part. Quand je me suis retourné, j'ai été happé par un raz-de-marée de cris. Gosses en larmes, parents enragés, commerçants armés de battes de baseball.

La foule m'a entraîné jusqu'à E Houston Street, où je me suis frayé un passage pour me réfugier sous un porche. À côté de moi, un vieux était assis avec une Winchester dans la main et un transistor dans l'autre. La voix du journaliste disait que le Brooks Brothers de Madison Avenue était dévasté, après quoi le maire a parlé.

Apparemment, son appel au calme n'a pas été entendu puisque les émeutes ont continué. Elles ont même empiré surtout à Brooklyn. Je le sais, puisque j'y suis en ce moment même. Là, assis sur ce banc, aux premières loges du show :



Des flammes, partout. Des flammes à en faire rougir mon rêve le plus ambitieux. Trois heures qu'elles dévorent le béton. Trois heures que les pompiers s'acharnent en vain. Bien fait pour eux. S'ils m'avaient accepté, je les aurais aidés.

Les démons, eux, ont déserté les rues. Beaucoup ont été arrêtés, à ce que j'ai entendu. Les autres doivent être en train de faire de la place chez eux, pour caser leurs nouvelles télévisions dans un coin. Ils continueront à être affamés mais, au moins, ils le seront devant Les Feux de l'Amour.

Alors que l'aube se lève, j'assiste à la naissance de ce jour historique. Ce jour où ma ville se consume de mille fureurs dans le plus incandescent des étés. Mon été.

CHAPITRE 35

29 JUILLET 1977

C'était donc la foudre. Le soir du 13, elle a frappé à Buchanan, dans le comté de Westchester, interrompant le flux de l'une des centrales de l'Indian Energy Center Point. Les opérateurs ont aussitôt alerté Consolidated Edison – en charge de la diffusion d'énergie – afin qu'il réduise la tension au plus vite. Une procédure d'urgence, entravée par la perte de plusieurs circuits majeurs.

L'équipe a tenté de réduire la tension manuellement, trop tard : la surcharge avait déjà déclenché une interconnexion de deux mille trois cents volts avec le New Jersey, plongeant la ville dans l'obscurité totale. La coupure a duré plus de vingt-quatre heures et a parasité l'activité économique et sociale comme jamais. Les raisons techniques sont sans doute plus complexes mais, plus de deux semaines après, l'heure est au bilan.

3 776 ARRESTATIONS.

1 6 16 MAGASINS PILLÉS.

1 037 INCENDIES.

600 POLICIERS BLESSÉS.

50 PONTIAC VOLÉES CHEZ

UN CONCESSIONNAIRE.

31 QUARTIERS SACCAGÉS.

Au final, les dégâts s'élèvent à plus de trois cents millions de dollars. Le coup de grâce pour New York, qui était déjà ruinée. Si la ville s'en est remise, elle est profondément mortifiée. Le blackout a révélé les divisions au sein de la population et par extension, celles de tout le pays. Les feux que l'ont croyaient éteints après les émeutes des Sixties

et le Vietnam se sont rappelés à la mémoire du monde, pour montrer que les Américains n'avaient toujours pas digéré leur Histoire.

Alors, tandis que certains déblaient et reconstruisent, d'autres règlent leurs comptes. Dans la ligne de mire générale, l'entreprise Consolidated Edison, accusée d'incompétence. De son côté, la direction remet en cause le financement au rabais de ses infrastructures.

Dans cette tourmente, les grands vainqueurs sont une fois encore les médias dont le plus frondeur est aussi le plus ordurier, à savoir le *New York Post*. En effet, le surlendemain, celui-ci s'est fendu d'un titre choc qui fait encore beaucoup parler :

« 24 HEURES DE TERREUR²⁶ »

Il lui fallait bien ça pour détrôner le *Daily News*, son principal concurrent. Certes, il y a eu de la terreur mais il n'était peut-être pas nécessaire de le dire en ces termes.

C'est en tous cas l'avis de Pete Hamill, du *News*, qui a écrit au sujet du *Post* : « Quelque chose d'écœurant est arrivé à ce journal, qui se répand à travers la vie psychique de la ville comme une tache. » Le maire a été moins subtil, qualifiant le dirigeant du *Post* de « *carpette australienne venue ici pour faire de la fiction sous couvert d'information*²⁷. »

Osborn Elliott, son adjoint, en a remis une couche en accusant le *Post* de vouloir aggraver la situation. La guerre est donc déclarée, des journalistes aux assureurs qui rechignent à rembourser les milliers de commerçants sinistrés.

Pourtant, malgré les griefs, New York a trouvé le moyen de respirer quelque peu aujourd'hui. Et non, ce n'est pas en raison des médecins qui, durant cette nuit sans électricité, sont parvenus tant bien que mal à opérer leurs patients et à sauver des nourrissons. Si New York est soulagée en ce 29 juillet, c'est parce qu'il est bientôt minuit et que le « Fils de Sam » n'a toujours pas tué comme il l'avait annoncé.

Tout le monde écoute, concentré sur les transistors et les radios du N.Y.P.D. La peur au ventre, la ville retient son souffle.

Plus qu'un quart d'heure.

Plus que quelques minutes.

Plus que quelques secondes.

5... 4... 3... 2... 1... et non, aucun tir du côté de Queens ou du Bronx.

New York expire enfin,
et toutes ses pensées vont vers Donna Lauria.

CHAPITRE 36

31 JUILLET 1977

« JE PENSE QUE ÇA NE ME FAISAIT PLUS GRAND-CHOSE. JE M'ÉTAIS CONVAINCU QUE C'ÉTAIT BON DE LE FAIRE ET QUE LE PUBLIC VOULAIT QUE JE LE FASSE. »

Assis sur le plancher, adossé contre le mur. Haletant, je subis cette énième nuit de chaleur. L'eau, le ventilateur, tout ça est devenu inutile. Tout à l'heure, j'ai pris une douche glacée. Dix minutes de soulagement qui n'ont servi à rien puisque à peine sorti, je me suis remis à suer comme un bœuf.

Depuis, je suis là, par terre, à attendre que ça passe. Et que Sam s'arrête, qu'il me laisse dormir. Mais il ne veut pas. Ce qu'il veut, c'est fêter l'anniversaire de Donna. Il y a deux jours, j'ai réussi à négocier et il m'a laissé dormir mais ce soir, il veut du sang. Sang pour papa.

Au même moment, Ricki Moskowitz – quinze ans – arpente Brooklyn avec sa grande sœur Stacy, de cinq ans son aînée. Stacy est une blonde au charme évident et pourtant, peu d'hommes osent l'aborder. Impressionnés, sans doute.



Sa sœur et elle pénètrent dans l'un des restaurants d'Ocean Avenue. Elles n'y trouvent que quelques clients, ce qui les étonne. D'habitude, il y a beaucoup plus de monde et il faut attendre près de vingt minutes

avant qu'une table se libère. « *C'est à cause du tueur* », leur dit le serveur, « *Depuis deux mois, les gens ont peur de sortir.* »

Stacy et sa sœur échangent un regard craintif, ayant elles aussi hésité avant de venir ici. Le serveur les installe à une table où, menus en mains, elles parlent de tout sauf des plats proposés. Stacy se plaint de la chaleur sur son lieu de travail, le Minella Shoe Shop, et sa sœur reparle du blackout. Alors qu'elles s'apprêtent à commander, un jeune homme attablé dans un coin se lève et vient leur parler. Il s'appelle Robert Violante, âgé de vingt ans comme Stacy.

Des heures, que je cours. À mes troussees, Sam. Et je cours dans ma tête. Il me traque. Et je cours. Il me rattrape. Et je trébuche, m'embourbe dans mon cerveau et son torrent de larmes. Maman.

Au-dessus de moi, Sam. Il m'observe, les babines retroussées en rictus malsain. Je lutte pour extirper ma main et la lui tends. Il la mord – aie ! – et m'arrache au marécage pour me bazarder devant la porte. Elle s'ouvre, mais je ne veux pas sortir. Pas tuer. Plus jamais. Alors, je la referme mentalement. D'un grognement, Sam la rouvre. Je la referme, il revient à la charge et notre duel s'éternise. Jouissif pour lui, éreintant pour moi.

Dans le restaurant, Robert s'est depuis assis à la table de Stacy et sa sœur. Elles avaient prévu de passer la soirée entre filles, mais ce jeune homme est courtois et a beaucoup d'humour.

Il les questionne sur leurs vies respectives, leur raconte la sienne et ses difficultés à « se faire une place dans la société. » Diplômé du New Utrecht High School de Brooklyn, il n'a trouvé qu'un emploi dans un magasin de vêtements et vit encore chez ses parents.

Stacy est sensible à sa situation. Sa sœur n'en révèle rien, mais le soupçonne d'être le « Fils de Sam ». Puis, au cours du dîner, elle oublie sa méfiance. De toute façon, Robert ne ressemble en rien aux portraits-robots du tueur.

À la fin du repas, il invite Stacy au cinéma. Celle-ci, gênée, se tourne vers sa sœur qui lui fait comprendre dans un sourire qu'elle n'y voit aucun inconvénient. Tous trois sortent du restaurant, Robert accompagne Stacy vers sa voiture.

Dans un dernier effort, je referme une nouvelle fois la porte. Excédé, Sam la fait exploser à distance. Les débris pleuvent sur moi, coupant mon visage. La chaleur cautérise mes éraflures, grignote ma peau, déchiquette mes zygomatiques. Frotter pour les enlever. Frotter, et pleurer en voyant qu'il n'y a plus de porte. Plus que Sam, à suivre dans l'escalier. Puis, le

hall. Puis, la rue. Puis, ma bagnole.

À peine ai-je claqué la portière que Sam met le contact. Ce soir, c'est lui qui conduit. Moi, je suis à l'arrière. Affalé sur la banquette, ballotté d'une rue à une avenue. À travers les vitres, Yonkers se fait une raison. Moi aussi, résigné.

Vers 1 heure 30, Robert et Stacy ressortent du cinéma. Contents, quoiqu'un peu déçus par *New York, New York*. Le film est pourtant bien réalisé et le couple De Niro-Minnelli fonctionne, mais ils ont trouvé qu'il y avait quelques longueurs. Ils s'en sont accommodés puisque, dans le noir, leurs mains se sont frôlées à plusieurs reprises.

D'un commun accord, ils décident de poursuivre la nuit dans un endroit isolé. Robert les conduit à travers Brooklyn et se gare en face d'un terrain de sport, sous un réverbère de Shore Parkway. Le lieu est idéal, surnommé « l'allée des amoureux ». Ils s'embrassent enfin tandis qu'à une centaine de mètres de là, un autre couple fait de même dans une voiture : Tommy Zaino et Debbie Crescendo. Il y a peu, ils étaient à la place de Robert et Stacy mais ont déplacé leur voiture, jugeant le lieu trop éclairé.

Sam m'a baladé pendant plus de deux heures, du Bronx à Queens. Il n'a pas trouvé grand monde dans les rues. « La rançon de la gloire », c'est ce que je lui ai dit. Ça l'a fait sourire. On a quand même vu quelques fémmons, mais c'était risqué. Trop de lumière, trop de circulation. Il y a une heure, sur Astoria, j'en ai vu deux dans une voiture. J'aurais pu y aller, mais on était trop près du 114th Precinct.

Depuis, Sam m'a laissé le volant. Il devait en avoir marre de conduire. Maintenant, il est à côté de moi sur le siège passager, en train de fumer. Moi, je laisse passer cette voiture de flics, puis nous dirige à travers Brooklyn. Retour aux sources, là où je suis né. Mon berceau ; Rosemary's Baby.

Après un nouveau baiser, Robert propose à Stacy une promenade dans le parc. Elle hésite, évoque le « Fils de Sam ». Robert la rassure : « On est à Brooklyn, pas à Queens. » Stacy sourit.

Ils sortent de la voiture et, main dans la main, s'aventurent dans la nuit. Ils commentent la beauté du lieu, lorsqu'une odeur attire leur attention sur les WC publics. À l'entrée, se tient un homme en jean coiffé comme un hippie. « T'as vu ses cheveux ? » chuchote discrètement Robert, « On dirait des faux. »

Ils s'éloignent, passent sous un pont, s'attardent sur une balançoire. Ils y poursuivent leur conversation, glissant de la connivence à une tendre complicité.

Le désir se fait dévorant, alors le couple décide de retourner à la voiture.

En revenant sur leurs pas, ils constatent que l'homme n'est plus à l'entrée des toilettes. Ils regagnent l'habitable, sous les yeux de Tommy et sa petite amie. Les deux couples s'embrassent, à une soixantaine de mètres d'intervalle.

Toujours personne dans Brooklyn. La zone ressemble à une ville fantôme. Terrasses désertes, à droite comme à gauche. La peur, encore. Cette nuit, je ne m'en réjouis pas. J'y suis peut-être allé trop fort. « Non », me dit Sam.

Aux abords de Shore Parkway, il jette sa dope par la fenêtre. Ses coussinets me tapent sur l'épaule, la brûlant jusqu'à l'os. Il m'indique un réverbère, au loin. Et une voiture à peine éclairée. Suffisamment, pour que j'y vois ce qui s'y passe. Des bouches qui fusionnent en baisers, sans moi. Et bientôt, du sexe. Je prends le virage et ralentis, dépassant une autre voiture...

... où Tommy cesse d'enlacer « sa » Debbie. Réflexe de pudeur, à l'approche de cette voiture jaune. Il la regarde s'éloigner dans son rétroviseur, lorsqu'un autre véhicule se gare à quelques centaines de mètres, à l'angle de Bay 17th Street.

À l'intérieur, Cacilia Davis et l'un de ses amis. M^{rs} Davis est une femme élégante de quarante-neuf ans qui ne se remet pas de la mort de son mari. C'est pourquoi elle sort le soir, dans l'espoir de se changer un peu les idées. Il est 2 heures 30 et trois voitures sont désormais immobilisées aux environs du terrain...

... devant lequel je m'arrête. Sam me fait signe de redémarrer pour qu'on se gare plus loin. Il a raison. Plus il y a de distance entre les victimes et nous, mieux c'est. Et tant pis si, après, je dois courir. Je m'éloigne de mes cibles, contournant l'enceinte. Lenteur stratégique, balisée de buissons et de poubelles.

Je continue sur Bay, dépasse une borne à incendie, puis m'arrête enfin. Je cherche mes proies du regard ; je ne les vois plus. Stress. C'est à cause des arbres qui font tout pour me faire des histoires. Alors, je recule jusqu'à la borne et – ah ! – retrouve les deux au loin. Le réverbère baptise leur voiture d'une aura spectrale, qui sera mienne dans quelques minutes. Je sors et

avance, l'arme en prolongement du corps. Pas à pas, je me fonds dans la nuit...

... alors qu'une patrouille de police dépasse la voiture de Mrs Davis, puis repère la Ford Galaxy. Pour les deux agents, rien d'alarmant, si ce n'est qu'elle est garée devant une borne à incendie. Infraction, donc. Le binôme se rapproche du véhicule et sort, pour rédiger une contravention.

L'un deux la coince entre le pare-brise et un essuie-glace. De leur voiture, Cacilia Davis et son ami les observent. Les policiers repartent...

... quand je découvre qu'en fait, c'est une blonde dans la voiture. Elle ne m'a pas vu, le gars non plus. Trop occupés à se lécher la gueule comme des porcs. Le réverbère les met en lumière, les sacralise en modèles pour toute une jeunesse.

Haineux, je serre le flingue. Sensation bizarre, de la crosse à mon cœur. Amertume aussi brutale qu'injustifiée, comme si j'achetais mon propre cadeau de Noël. Ah, j'ai compris. Ce qui au début était un rituel est devenu une habitude, un cliché. C'est comme ça, je ne peux rien y changer. Et quand bien même, je commence à fatiguer. Je le sens. Papa Sam est vieux, maintenant. C'est vrai, mais il a besoin d'un peu de sang pour préserver sa jeunesse.

Alors, même si j'ai perdu « le frisson », même si tout ça pue la série B multi-rediffusée, je vais le faire une fois de plus. C'est ce que Sam veut, et les gens aussi. Dans un bar, j'ai entendu dire que les abonnements au News avaient doublé depuis la publication de ma lettre. Et je suis sûr que, en ce moment même, certains trépignent en attendant la prochaine édition. D'ici quelques heures, ils en auront pour leur argent.

J'avance, passe de la nuit à la lumière. Mon ombre noircit leur baiser. Leurs lèvres se décollent dans un « chpoc ! » qui précède ma fureur. La vitre était baissée, alors ma première balle se loge illico dans la tête de la blonde...

... lorsque la détonation fait bondir Tommy et sa petite amie dans leur voiture. Debbie, anxieuse :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Baisse-toi, chuchote-t-il, je crois que c'est le « Fils de Sam » !

... dont les cheveux rougissent. Tonnerre de cris, puis deuxième tir. La moustache du gars n'y résiste pas, partiellement arrachée. Déluge de poils et de sang, balayés par ma troisième balle. Elle lui déforme la joue jusqu'à l'arcade sourcilière, façon Popeye. Il hurle, une main sur l'œil et l'autre sur l'oreille.

Une dernière balle pour le plaisir, et je m'enfuis. Courir, encore. Cette fois, Sam est devant moi. Il me guide à travers les arbres, mais je ne vois rien. Emporté par ma vitesse, je heurte un, deux, puis cinq troncs. D'autres viennent, me propulsant devant ma bagnole.

Je me jette à l'intérieur et, sur le point de démarrer, découvre quelque chose sur le pare-brise. Une pub ; non, une contravention. Furieux, je l'arrache et démarre pour fuser à travers la nuit...

... sous les yeux de Cacilia Davis.

CHAPITRE 37

1^{ER} AOÛT 1977

« Plus jamais une telle horreur », c'est le cri de rage de New York. Car elle n'en peut plus. La ville est à terre, exsangue, vidée de ses larmes.

Touchée au cuir chevelu et à l'arrière du cerveau, Stacy n'est pas morte. À son arrivée au Coney Island Hospital, elle était encore consciente. Un miracle pour ses parents, particulièrement pieux. Et meurtris, même s'ils gardent espoir et se cramponnent à leur foi.

Face à la gravité des blessures de Stacy, les médecins l'ont depuis transférée au Kings County. Alors que le jour se lève, sa famille et ses amis continuent de prier dans l'espoir d'annuler le destin.

Stacy s'accroche à la vie, et Robert est toujours hospitalisé au Coney Island. Le temps d'apprendre qu'il avait perdu son œil gauche et que la vision de son œil droit était réduite à 20 %.

De son côté, le N.Y.P.D. se cache pour pleurer. De l'aveu même de Coffey, ses confrères de la cellule Oméga sont tous déprimés par leur impuissance. En secret, certains se laissent aller à quelques verres. D'autres se sont remis à boire. Dowd n'est pas de ceux-là – il est pourtant Irlandais – mais n'en reste pas moins accablé. Le 29 juillet, il avait été soulagé par l'absence de victimes, comme tout le monde. Ce jour sans attaque était pour lui un jour de gagné. Et plus il y en aurait, plus il espérait neutraliser le tueur avant son prochain passage à l'acte.

Lorsque Dowd a été alerté, il n'a pas cru au « Fils de Sam » puisque l'agression s'était produite à Brooklyn. En arrivant sur place, vingt minutes après le crime, il s'est rendu à l'évidence. Même mode opératoire, même profil de victimes – hormis la blondeur de Stacy – et mêmes douilles.

Totalement démoralisé, il s'est ressaisi et a ordonné plusieurs barrages de police de Brooklyn à Queens. Toute la zone a été bouclée, jusqu'aux ponts reliés à Manhattan. Puisque le tueur a étendu son terrain de chasse, la police s'est adaptée et a ratissé large. Des

centaines d'automobilistes ont été interrogés, paralysant le trafic jusqu'à l'aube.

Sur la scène de crime, Dowd, Borelli, Coffey et les autres ne se laissent pas abattre malgré le massacre qui s'impose à eux. Comble de la situation, ce nouveau crime leur « a redonné espoir puisque de toutes les attaques du « Fils de Sam », cette dernière est celle qui a fourni le plus de témoins. Et pour une fois, l'un d'eux n'était pas une victime ciblée : Tommy Zaino.

Sa petite amie n'a rien vu, s'étant cachée dans leur voiture, mais lui a assisté à toute la scène. Il l'a plus qu'observée, il a « enregistré » chaque étape et ce, grâce à l'éclairage du réverbère. Tommy est formel : le tueur était blanc, de taille moyenne, entre vingt-cinq et trente ans...



... et avait les cheveux blonds. Une description qui ne correspond en rien à celle donnée par les témoins des agressions précédentes. Dowd réinterroge Tommy Zaino, qui réitère ses propos.

Devant tant de certitude, l'inspecteur reste dubitatif. Soit il existe deux tueurs, soit il n'y en a qu'un et il s'est coiffé d'une perruque pour tromper la police.

C'est probable, puisque le « Fils de Sam » a déjà prouvé qu'il savait s'adapter. Une perruque pour brouiller les pistes, un crime annoncé sous une fausse date.

Dowd opte donc pour un tueur unique et rusé. Au sein de son équipe, peu d'enquêteurs partagent cette hypothèse jusqu'à cet appel du Coney Island Hospital. Interrogé sur place, Robert Violante a évoqué la présence d'un « *homme en jean avec des cheveux qui faisaient faux* » devant les WC peu avant l'attaque. Un individu « *aux cheveux bouclés mais bizarres* », c'est ce qu'a précisé une résidente du quartier qui l'a vu marcher sereinement dans la rue peu après les détonations.

Un couple, qui se trouvait dans le quartier, confirme la description mais déclare que l'homme a couru en direction d'une voiture de couleur claire. Blanche ou jaune, la femme et son compagnon sont incapables de trancher. Tout ce qu'ils ont vu, c'est une partie de la plaque d'immatriculation : 4 – GUR ou 4 – GVR.

Stacy continue de lutter, et les heures s'additionnent autant que les témoins. D'abord, cette fillette qui faisait du vélo près du parc et dit avoir été suivie par une voiture jaune avant le crime. Ensuite, une dizaine de riverains qui certifient avoir vu une Volkswagen garée à l'entrée du terrain.

C'est ce modèle de voiture qu'une infirmière domiciliée dans le quartier a vu s'éloigner à vive allure, en provenance de Bay 17th Street. Elle a eu le temps d'apercevoir le fuyard, de profil :

Un jeune homme aux cheveux blonds mi-longs.

Selon elle, la Volkswagen roulait si vite qu'elle a failli percuter un autre véhicule. Le conducteur de celui-ci a confirmé, puisque le « *dingue au volant de sa Volkswagen* » a klaxonné et l'a insulté avant de repartir « *comme une fusée* ». Outré, le témoin l'a pris en chasse mais a perdu sa trace quelques blocs plus loin. Avant d'être semé, l'homme était parvenu au niveau de cet automobiliste et a vu son profil :

Un jeune homme aux cheveux bruns et courts.

Stacy lutte et lutte encore, tandis que Dowd se retrouve une nouvelle fois dans l'embarras : soit le tueur avait retiré sa perruque, soit il y a bien deux « Fils de Sam ». Ou plus. En effet, en cette journée finissante, la cellule Oméga fait le bilan des portraits-robots dressés depuis la première attaque.

Plus qu'un bilan, une impasse. La journée s'achève dans le désarroi total, mais les enquêteurs continuent les investigations. À New York et dans le New Jersey, plus de mille Volkswagen de couleur claire sont identifiées. Leurs propriétaires sont interceptés, interrogés, confrontés aux témoins, réinterrogés. On les compare également aux portraits-robots, on teste leurs écritures. Aucun résultat.

La plupart des automobilistes repartent sans être suspectés, des dizaines sont pris en filatures et leurs emplois du temps sont

disséqués. Toujours sans succès. Épuisée, la cellule Oméga se replonge dans les entourages de Stacy et Robert. Leurs vies sont croisées avec celles des autres victimes, leurs voisins et collègues de travail sont auditionnés, lorsque la nouvelle tombe :

Stacy Moskowitz est morte.

Trente-huit heures, c'est le temps qu'elle aura mis à mourir. Trente-huit heures de combat mené seule, et dont personne ne pourra jamais soupçonner le calvaire.

Durant plus d'une journée, sa famille et celle de Robert ont prié ensemble à son chevet. Dieu et la Mort se sont longuement affrontés sur le ring, jusqu'à ce que le premier capitule au dernier round.

Dieu est capable de beaucoup de choses : il peut changer tout un pays et des millions de mentalités, il est omniscient au point de se retrouver simultanément sur plusieurs chaînes de télé, mais il pêche parfois par un manque d'endurance.

À l'annonce du décès, le père de Stacy s'effondre. Son épouse, elle, trouve la force de rester debout et de s'adresser aux micros des journalistes. Digne, les lèvres tremblantes, elle évoque le tueur. Sans rage, ni insultes : *« Laissez-le voir... laissez-le voir le visage de ces jeunes qui ne souriront plus... ces yeux qui ne regardent plus... laissez-le voir ça pour le reste de sa vie. »*

Robert, lui, baisse la tête. Condamné à une cécité quasi-totale, il souffre surtout de n'avoir pas eu le temps de connaître davantage Stacy. Un deuil impossible, qui continuera de ternir sa vie trente ans après les faits. Pendant qu'il pleure, des millions d'autres exigent la capture et l'exécution du « Fils de Sam » puisque c'est désormais officiel : la peine de mort est à nouveau d'actualité.

Dix ans après ses premiers moratoires, le pays a fait une rechute face au taux grandissant d'homicides et de viols. Le Texas, la Floride ou encore la Georgie peuvent à nouveau tuer, mais toujours pas l'État de New York.

Bientôt, sans doute.

CHAPITRE 38

2 AOÛT 1977

« IL Y AURA TOUJOURS DES TUEURS, PARCE QUE TOUT INDIVIDU DONT L'ESPRIT EST OCCUPÉ PAR LA MORT ET LA DESTRUCTION AURA TOUJOURS LA GARANTIE DE BÉNÉFICIER D'UNE IMPORTANTE PUBLICITÉ ET D'ATTIRER UN PUBLIC DISPOSÉ À LUI PRÊTER ATTENTION LORSQU'IL AURA RECOURS À DES ACTES ANTISOCIAUX, PAR BESOIN DE RECONNAISSANCE OU POUR TOUTE AUTRE RAISON. »

Oui, c'est exactement ça. Le peuple est prêt à apporter du crédit à n'importe qui, même s'il s'agit de ses bourreaux. Il a besoin de repères, de modèles, d'idoles. Depuis toujours, depuis la Torah.

Je connais l'histoire, j'en ai bouffé pendant toute mon enfance : Moïse gravit le Mont Sinai et, tandis que Dieu grave les Tables de la Loi, les Hébreux s'impatientent en bas. Du coup, ils pressent Aaron de leur pondre un dieu. Il leur dit alors de retirer leurs bijoux et les fait fondre afin de réaliser un veau à vénérer. Tout le monde est content, quand Moïse réapparaît. Furieux, il explose de rage et brise les Tables de la Loi. De son côté, Dieu lui ordonne de tuer tous ces hérétiques.

Sam, c'est pareil. Avec son feu sacré, il a tatoué ses six commandements sur ma chair...

« Je suis ton dieu qui t'a fait sortir de ta maison d'esclaves »

« Tu n'auras pas d'autre dieu que moi »

« Tu ne prononceras pas mon nom en vain »

« Honore-moi »

« Tu tueras »

« Tu convoiteras la femme de ton voisin »

... et maintenant, ma colère est son étendard. Pour punir cette société qui ne sait pas ce qu'elle veut. Elle me craint, mais guette la moindre nouvelle à mon sujet. Au début, j'osais à peine y croire, mais l'emballement des journaux a fini par me donner raison.

Mon pays a besoin de la mort, tous les pays. Toutes les terres ont été conquises dans le sang et c'est ce qui leur permet de perdurer. Là où il y a la mort, il y a la vie. L'ambition de la vie, que tant de gens s'acharnent à réimplanter dans le Bangladesh ou ailleurs, en défiant la misère et les catastrophes naturelles.

Moi, je suis de l'autre côté de la barrière. Mon créneau, c'est le mal. Faire du mal à ceux qui me font mal. Je suis du côté des G.I.'s, de Pinochet, des Khmers... j'ai toujours voulu être aimé et, au final, je suis détesté par des millions de gens. Et encore, si j'avais accès aux chaînes des télé européennes, je suis sûr que je trouverais encore plus de monde pour me haïr.

Ils ont raison. Je suis un salaud, une ordure. Les autres n'arrêtaient pas de le dire au boulot. Je suppose qu'ils continuent. J'en sais rien, puisque je me suis cassé. Chacun son rôle et maintenant, je sais que je vaudrais mieux que ça. Quand on a la dextérité d'Hendrix, c'est pas pour passer le balai.

Bref, tout le monde me hait. Je le sais et je sais aussi que personne ne me comprendra car, pour comprendre, il faut déjà écouter. Et là, vu tout ce que j'ai fait, je doute que les gens aient envie que je leur explique. Ils s'en foutent de mes raisons. Je pourrais les confronter à Sam, leur montrer combien il me harcèle, ça ne changerait rien à leur haine.

Ce qu'ils veulent, c'est me pendre. Bientôt, l'un de leurs torchons fera sa une avec ma tronche et ce fameux « Wanted » si cher à mon pays de cow-boys qui n'a jamais vraiment changé. D'ailleurs, je m'étonne que ce ne soit pas encore arrivé. Le News d'aujourd'hui parle de moi, évidemment, mais avec le visage de Stacy.

Je suis désolé pour ses parents, mais c'est de leur faute. Ce sont eux qui l'ont mise au monde, en travers de ma route. Pourtant, quand je les regarde, j'ai de la peine. Un peu. J'aimerais en avoir plus, mais Sam ne veut pas. Il refuse que j'éprouve la moindre culpabilité.

Alors, parfois, je lui mens. Je lui dis qu'il fait trop chaud et que j'ai besoin de me rafraîchir. Là, je m'enferme dans la salle de bains, je fais couler la douche et me mets un mouchoir dans la bouche pour étouffer mes pleurs... qui ne viennent toujours pas. Du coup, je me force. Jusqu'ici, Sam ne m'a rien dit. Il ne soupçonne rien, je crois. J'espère. Bon, dans le doute, je vais arrêter d'en parler. On ne sait jamais, des fois qu'il entende.

De toute façon, Stacy et Robert, c'est du passé pour moi. Bientôt, je m'en ferai d'autres. Plein. Pas tout de suite. Je vais attendre un peu. Frapper ma ville alors qu'elle est au sol serait trop facile et peu exaltant. Non, je vais la laisser se relever, lui donner l'impression qu'elle peut renaître et là, je la frapperai à nouveau.

(Mekanik)

Elle en sera K.O. Toutes les victoires ratées des Yankees dans une même balle. La punir avec ses propres échecs.

(Mekanik Destruktiw)

Qu'elle le veuille ou non, je suis son fils, le bâtard qu'elle a toujours rejeté. Alors, elle périra parce qu'elle a engendré.

(MEKANİK DESTRUKTİW KOMMANDÖÖÖÖÖH !!!!)

« New York, New York » ? Non, il manque un truc : New York Vs. New York. Dog eat Dog, Sam eat Sam. En attendant le festin, je suis assis sur le capot de ma bagnole. Serein, j'assiste au lever du soleil en écoutant Magma. Très fort, très haut et très noir, où les chœurs hissent le soleil :

« Elewesos ! Elewesos ! Elewesos ! Elewisundiiiiiii ! »

Et les cuivres. Guitare. Basse. Batterie écrasante de vérité, pour la conquête la plus cataclysmique. Au-delà de la vie et de l'humain, je ne suis plus : désormais, mon nom est « être ». L'Infinitif invariable et inatteignable, Verbe de l'accomplissement.

Infinitif et définitif, je m'élève et vous conjugue aux temps que je veux quand je veux. Passé, présent, futur, c'est moi qui choisis. Qui attribue accents et apostrophes ; tous ces rayons écartés en éventail pour illuminer le parc Untermyer tout autour de moi.

« Elewesos ! Elewesos ! Elewesos ! Elewisundiiiiiii ! »

En face, l'Hudson brille en lave psychédélique comme elle n'a jamais osé le faire. Elle s'assume enfin et c'est moi – moi seul – qui lui donne ce pouvoir, les mains tendues vers le ciel où résonne mon hymne. Libre, enfin.

Dix ans après la mort de maman, que de chemin parcouru... que de frontières abolies et de chaînes brisées. Adieu mamans, adieu papas, adieu tous. À chaque note, un nouveau monde s'ouvre à moi. Un monde sans contraintes, sans travail, sans lois.

Bienvenue, les gens.

CHAPITRE 39

3 AOÛT 1977

Elle a eu peur

À plusieurs reprises, Cacilia Davis a songé à se rendre dans un poste de police pour témoigner. La seule fois où elle s'est décidée à le faire, elle n'a pas osé franchir la porte. La crainte d'être exposée, de voir son nom passer de la paperasse administrative aux journaux et que le « Fils de Sam » ne vienne la tuer chez elle.

De retour à son domicile, elle a opté pour l'anonymat, plus sécurisant. Elle a alors composé le numéro de la cellule Oméga, mais a finalement raccroché. Puis, bouleversée par le décès de Stacy Moskowitz, elle n'a pu s'empêcher de raconter hier à ses amies ce qu'elle a vu « cette nuit-là ». Cet homme vêtu d'une veste en jean qui, après les détonations, a couru jusqu'à sa Ford et a retiré la contravention avant de s'enfuir à toute vitesse.

Ses amies lui ont conseillé d'alerter la police, mais M^{rs} Davis a refusé. Elle n'a pas voulu prendre le risque d'accuser quelqu'un à tort, c'est du moins ce qu'elle a dit pour dissimuler son angoisse. Après avoir longuement hésité, l'une de ses amies a pris les devants et a contacté la cellule Oméga.

Ainsi, en ce 3 août, le détective Joseph Strano se présente au domicile de M^{rs} Davis. Déstabilisée, elle se résout à tout lui raconter. L'officier prend note, s'intéresse à la veste du fugitif mais ne croit guère à cette Ford Galaxy jaune. Depuis trois jours, c'est une Volkswagen que tout le monde recherche. De plus, il fait partie des sceptiques au sein du N.Y.P.D. Pour eux, il est peu probable que le « Fils de Sam » ait pris le risque de se faire remarquer en klaxonnant et en insultant un automobiliste.

À son retour, Strano contacte tous les postes de police de Brooklyn, pour savoir si une contravention a été dressée sur Bay 17th Street le 31 juillet peu avant 2 heures 30. Le stationnement de la Ford devant la borne à incendie a naturellement été enregistré et pourtant,

l'infraction ne sera pas évoquée le 3 août mais une semaine après.

Toujours est-il que, une fois terminé, le rapport comporte peu d'éléments. Strano le transmet à ses supérieurs, qui n'y prêtent pas attention. Les témoignages tardifs, on n'aime pas ça dans la police. Ça sonne faux, ça sent le besoin de publicité et ça parasite les enquêtes. Des gens comme cette M^{rs} Davis, des « témoins capitaux qui ont tout vu tout entendu », le standard en est saturé.

Nerveuse, l'intéressée téléphone une heure plus tard au détective Strano pour savoir où en est l'enquête. Tellement nerveuse, qu'elle en devient agressive. Sous la pression, le détective lui fait part de ses réserves car aucune contravention n'a été enregistrée la nuit du crime.

Son interlocutrice se vexe et menace de contacter la presse, au risque d'être identifiée par le tueur. Le policier l'en défend et se résout à retourner chez elle pour réaliser un portrait-robot. Celui-ci est ensuite montré aux autres témoins. La plupart approuvent et permettent de peaufiner le visage du tueur. Le portrait est transmis aux postes de Brooklyn, de Queens et du Bronx.

En parallèle, le détective Strano accompagne M^{rs} Davis dans des boutiques de vêtements dans l'espoir qu'elle y reconnaisse la veste du suspect. L'une parcourt les rayons, l'autre s'ennuie à mourir. Si la contravention avait figuré dans son rapport, Strano aurait non seulement identifié le « Fils de Sam » mais se serait aussi épargné une virée insupportable dans les magasins.

A-t-il été informé de l'infraction et a-t-il choisi de l'éluder ou ses confrères ont-ils rechigné à vérifier dans leurs fichiers ? Quelqu'un a fauté, mais ce n'est sûrement pas par laxisme. Depuis l'attaque de Stacy Moskowitz et Robert Violante, tous les policiers se démènent entre auditions et filatures. New York traque son tueur alors, pour une fois, elle oublie ses automobilistes qui se garent n'importe où.

Peut-être aussi qu'au moment des appels de Strano, le N.Y.P.D. était débordé avec les Forces Armées de Libération Nationale. Les terroristes n'avaient pas sévi depuis deux ans, faisant croire à une accalmie.

La première bombe a explosé sur Madison Avenue, dans un immeuble du Département de la Défense. La seconde a frappé un bâtiment de Mobil, le géant du pétrole. Politique et argent : les F.A.L.N. ont bien compris comment leur ennemi avançait, et c'est pourquoi ils lui ont coupé les jambes.

Lorsque la journée s'achève, on compte un mort et une dizaine de blessés. Pour la ville, moins d'un mois après les émeutes du blackout, c'est l'épreuve de trop.

Non, New York n'oubliera jamais son été 1977.

CHAPITRE 40

6 AOÛT 1977

« LES DÉMONS ME PROTÉGEAIENT TOUT LE TEMPS. JE N'AVAIS RIEN À CRAINDRE DE LA POLICE. »

Ils sont là, à mes côtés. Ils veillent sur moi en permanence et c'est rassurant. Avec eux, je me sens comme dans un cocon, bien au chaud. C'est pourquoi je leur pardonne tout ce qu'ils me font subir. Sans eux, on n'aurait jamais parlé de moi. J'aurais continué ma petite vie de merde dans l'anonymat le plus poisseux.

Grâce à eux, maintenant, j'existe. Et je suis intouchable. Pas comme les F.A.L.N. Eux, ils se sont fait coffrer. C'est con. Faut croire que Marx est moins fort que Sam. Moi, on m'aura jamais. Si ça avait dû se produire, ce serait arrivé depuis longtemps.

Le seul truc qui pourrait faire qu'on me coffre ou qu'on me bute, c'est que Sam l'ait décidé. Si c'était le cas, j'accepterai mon destin. Dans mon nouveau monde, il est la seule autorité que je respecte et redoute. Papa Sam, qui sait toujours tout mieux que moi. Et là, il me dit de prendre le stylo pour soulager ma haine.

Parce que Craig.

Plein de fois, je lui ai écrit que j'en pouvais plus.

Que ces aboiements, c'est pire que tout. Mais non, ça sert à rien de lui écrire puisque mes autres lettres, ça l'a jamais fait arrêter. C'est comme le roux, du cinquième. Quand il revient du boulot, il claque sa porte tellement fort que ça résonne dans tout l'immeuble. Une fois, j'ai failli aller le voir, mais finalement non. Inutile : si le gars comprend pas de lui-même qu'on claque pas une porte à 2 heures du mat', personne le fera changer.

Craig, c'est pareil. Le même irrespect, le même crachat à ma gueule. Ça fait plus d'un an que j'habite ici et pas un matin, pas une nuit, il ne m'a laissé tranquille. Un milliard de fois, je l'ai tué. Je l'ai éventré, étranglé avec ses tripes, démembré et je l'ai enculé avec son bras, je lui ai tout fait,

mais il continue. Et ce soir, ce qu'il mérite, ce n'est pas une putain de lettre à la con. C'est une balle dans sa tronche de shérif binoclard. Mais Sam dit que si je tire, tout le monde m'entendra, alors j'écris...

BECAUSE CRAIG IS CRAIG
SO MUST THE STREETS
BE FILLED WITH CRAIG (DEATH)



AND HUGE DROPS OF LEAD
POURED DOWN UPON HER HEAD
UNTIL SHE WAS DEAD.
YET, THE CATS STILL COME OUT
AT NIGHT TO MATE
AND THE SPARROWS STILL
SING IN THE MORNING.

28

... mais le Général continue d'aboyer – « Oh, « Wolf » ! Tu te crois en vacances ? » – et je froisse le papier, broyant la tête de Craig. Son cerveau coule entre mes phalanges. Sam les lèche. Gentil Sam, c'est bon ça, hein que c'est bon, puis me dit de prendre un jerrican. N'importe lequel. Oui, lui. Dévisser le bouchon, verser de l'essence dans le bol, prendre un journal, des balles. Calibre .22, pour que ça pète bien à la tronche de Craig. Je vais lui faire une crête de punk, moi, tu vas voir.

Là, je vais dans l'entrée, pose tout par terre, tourne le premier verrou. Il claque, les autres aussi. J'entrouvre discrètement la porte. Personne sur le palier, ni dans l'escalier. De mes orteils jaillissent des griffes. « Wolf ». « Wolverine », c'est moi, et je descends sans faire de bruit. Mon arsenal dans une main, mon briquet dans l'autre.

Arrivé devant la porte de Craig, je retrouve son paillason de vieux – rien que pour ce truc, il mérite de mourir. Je regarde à l'étage supérieur, puis en bas des marches. Toujours personne. Tout le monde dort sauf moi, comme d'habitude. Ah, ils aiment pioncer ! Eh bien, ils ne se réveilleront jamais, les flammes les auront piégés avant. Et le premier à crever, ce sera Craig.

Devant sa porte, je dépose le journal et les balles. Ensuite, je verse l'essence. Tellement excité que j'en fous à côté. Pas grave. Je recule d'un pas et Sam claque des doigts, déclenchant notre œuvre. La première flamme apparaît qu'on est déjà repartis dans l'escalier, comme des sales gosses. Sitôt remontés, sitôt enfermés. Ni vus, ni connus.

Tandis que je verrouille la porte, Sam jubile dans le salon. Je lui fais signe de se calmer et écoute. Concentré, l'oreille collée contre la porte. J'entends le crépitement du feu, hume son parfum. Heureux, mais frustré de ne pouvoir assister au spectacle. Il le sait et partage avec moi un peu de sa fumée, qui passe sous ma porte.

J'inspire profondément et, dans un soupir, me retourne. Sam est devant moi, tout sourire. Mon pote Sam, qui m'a tant manqué pendant les récrés. On se fait un « Give me five » et on trinque, après quoi il me tend le fusil.

(au boulot, Dave)

(maintenant ?)

(non, mais nettoie-le, c'est pour bientôt)

CHAPITRE 41

9 AOÛT 1977

Finalement, Polanski plaide coupable pour « relations sexuelles illégales avec une mineure ». Un changement de stratégie décidé par son avocat, qui a négocié avec le juge afin que soient abandonnées les charges de « viol sous l'emprise de drogue ».

Un avocat très inspiré, puisqu'il n'a pas hésité à exploiter le passé traumatique de son client (Ghetto de Cracovie, assassinat de son épouse) pour expliquer sa fragilité psychologique et son acte, qui relèverait de la faiblesse et non d'une pulsion.

Ainsi, les aveux de Polanski font l'effet d'une bombe aux États-Unis. Dans toutes les villes, sauf à New York où l'on s'intéresse à une toute autre bombe, bien plus concrète : la dernière « surprise » des F.A.L.N. cachée dans un bâtiment, découverte avant qu'elle n'explose.

Chance ou hasard, on ne saura jamais lequel des deux a épargné la ville, de même qu'on ne saura jamais comment la contravention concernant Berkowitz a réapparue. Car oui, elle a surgi de nulle part, près de dix jours après la mort de Stacy.

Finalement, tout arrive.

Quand le document refait surface, il n'est pas seul. Parmi tous les stationnements illégaux à Brooklyn la nuit du 31 juillet, quatre ont été enregistrés aux alentours de Bay. Le détective Strano est déçu. Aucune Volkswagen, la seule voiture de couleur claire étant une Ford Galaxy jaune de 1970. Il s'intéresse à celle-ci, mais la plaque d'immatriculation est 561-XLB. Rien à voir avec le « 4-GUR » ou « 4-GVR » observé par le couple après l'agression.

Strano se renseigne néanmoins sur le propriétaire de la Ford. Il apprend qu'il réside à Yonkers et roule sans permis depuis avril. Une histoire d'assurance. Pas de quoi en faire le « Fils de Sam », tout au

plus un témoin potentiel du crime. Une audition s'impose, à la suite de laquelle ce Berkowitz aura droit à un sermon sur l'importance d'assurer son véhicule.

Peu motivé, Strano charge l'un de ses confrères – James Justus – de téléphoner à la police de Yonkers pour organiser une entrevue avec le conducteur de la Ford. Justus téléphone et explique à la standardiste – la fille de Sam Carr – les raisons de son appel, ce qui trouble la jeune fille.

— « David Berkowitz » ?

— Oui. Vous le connaissez ?

— Heu... je vous transfère dans le bureau du détective Chamberlain.

Lorsque Chamberlain prend l'appel, il confirme qu'il a déjà entendu parler d'un Berkowitz. Ce nom lui a été donné il y a deux jours par l'un de ses voisins, Craig Glassman. Celui-ci est un « habitué » du poste puisqu'il y est venu à de multiples reprises, se plaignant de recevoir des lettres anonymes.

Cette fois, il était question d'un feu déclenché devant sa porte, en pleine nuit. Glassman a été réveillé par la fumée et, découvrant les flammes, s'est empressé de les éteindre. Selon lui, à cinq minutes près, l'incendie aurait gagné tout le palier et aurait menacé l'immeuble. Parmi les braises, Glassman a trouvé plusieurs balles de calibre .22 qui, fort heureusement, n'ont pas eu le temps d'exploser.

Chamberlain et le sergent Mike Novotny les ont vues, mais n'avaient pas besoin de ça pour le croire. Glassman est un shérif adjoint et on ne met jamais en doute la parole d'un confrère. Sauf lorsqu'il accuse sans preuves. Et là, pour la première fois, Glassman était persuadé que l'auteur de l'incendie et des lettres était son voisin Berkowitz. « *Depuis un an, il se plaint des aboiements de mon chien* » a-t-il précisé, « *Il est très agressif, je sais que c'est lui.* » Chamberlain a essayé de le raisonner mais Glassman s'est montré insistant, très anxieux.

À l'autre bout du fil, l'enquêteur Justus a le sentiment de perdre son temps. Des conflits entre voisins, il en gère suffisamment à New York sans avoir à en chercher ailleurs. Il renoue avec l'objet de son appel, une entrevue avec Berkowitz. Il évoque alors la contravention et le lieu, ce qui renvoie Chamberlain à la dernière agression :

— Vous pensez que c'est le « Fils de Sam » ?

— Pas spécialement, répond Justus, pourquoi ?

Chamberlain marque un temps d'arrêt et lui raconte qu'en juin, un

dénoté Sam Carr lui a fait part de sa suspicion à l'égard de Berkowitz. Carr était venu leur parler d'une lettre étrange envoyée à un couple de voisins, accompagnée de la photo d'un berger allemand. Et le chien de Sam Carr a été attaqué à deux reprises depuis l'année dernière. Et un berger allemand a été abattu à Yonkers, il y a quelques mois. Et Berkowitz est connu dans son quartier pour se plaindre des aboiements.

Sam Carr avait confirmé, étant lui-même un jour entré en conflit avec ce Berkowitz. L'altercation n'avait pas duré, puisque ce « jeune énervé et énervant » est un ami de ses fils. Sam Carr qui, hier, s'est rendu au siège de la cellule Oméga pour y répéter toute l'histoire.

Peine perdue.

CHAPITRE 42

10 AOÛT 1977

« UNE CHOSE QUE J'AI COMPRIS AVEC SATAN, C'EST QUE TU LE SERS ET QU'IL T'UTILISE, ET QUAND IL EN A FINI AVEC TOI, IL TE JETTE. »

Clore mes paupières, inspirer, immerger mon visage dans le lavabo rempli. L'eau me chante son blizzard où s'entrechoquent les glaçons. À leur contact, ma sueur s'épaissit en cire. Mon nez, mon menton, mes lèvres se cristallisent, anesthésiés. Le froid lacère mes joues qui se déchirent en branchies. J'avais chaud, je suis gelé et j'aime ça. Apnée délicieuse, durant laquelle je rouvre les yeux...

Dix secondes.

... colonisés par le froid. Sensation de confort, comme si les dieux nordiques y posaient chacun leur valise...

Vingt secondes.

... et faisaient leur lit dans mes rétines. Je m'abandonne au froid, concentré sur le siphon. Un soleil d'acier...

Trente secondes.

... au ciel de céramique. Blanc comme neige, dont les flocons me grignotent la face. Une armée de gueules...

Quarante secondes.

... traversant ma peau en convoi pour percer mon crâne. C'est à la première qui atteindra mon cerveau...

Cinquante secondes.

... et paf ! Ça y est, l'une d'elle vient de torpiller mon front. Ses sœurs s'infiltrèrent à leur tour...

Soixante secondes.

... pour hérissier mes cheveux et glacer tout mon être. Une minute d'hiver en cet été diabolique. Je resterais bien dans l'eau – ne serait-ce que pour mourir, au moins une fois – mais j'ai encore des choses à faire en surface, alors je relève la tête. Les gouttes s'écoulent de mon visage à mon torse, pour humidifier mon jean.

Choc climatique ; vertige. Je me sens comme le premier têtard transformé en bipède, foudroyé de chaleur. Car elle a déjà repris ses droits, la salope. Essoufflé, je me regarde dans le miroir et ce que j'y vois me ravit :



Enfin, je l'ai eu. J'ai eu mon portrait en une du News, titrée « WANTED »²⁹. J'ai fini par avoir mon affiche, comme au Far West. Le poster de mon film, produit par le N.Y.P.D. Pas un simple film, un chef-d'œuvre qui traversera les générations.

Oh, c'est sûr, on ne me filera jamais d'Oscar, mais je m'en fous. Entre les honneurs et la postérité, j'ai choisi depuis longtemps. Il y avait Ben-Hur, Lawrence d'Arabie, Barry Lyndon... à partir de maintenant et pour

toujours, il faudra compter sur le « Fils de Sam ».

Coming soon.

Very soon.

Now.

22 heures, et je sors de la salle de bains d'un pas robotique. Au sol, mon tee-shirt. Je l'enfile ou plutôt peine à l'enfiler-à-cause-de-cette-fichue-transpiration, puis passe à ma chemise. Je ne la boutonne pas, non. Je la coince dans mon jean et m'empare de ma ceinture. La boucle claque, fouette ma main. Rien senti. La douleur, c'est pour le présent. Moi, je suis déjà dans le futur ; dans la tête d'une brune. Et tandis que le cratère fume encore, je la marque au fer rouge : « calibre .44 ».

Non, pas ce soir. Ce soir, je passe au Commando Mark III. Mon fusil, qui m'attend sur la banquette arrière avec Sam. Bon, je prends quand même le flingue, mais c'est juste au cas où. Je le glisse dans le sac en papier, le même qu'au début. Donna. Et me voilà dans l'escalier, mon petit sac à la main. Je descends les marches, atteins le palier de cette enflure de Craig. Sa porte noircie me confronte à mon incendie raté. C'est pas grave. À mon retour, je m'occuperai définitivement de lui.

Je continue de descendre, sondant l'intimité de mes voisins. Pas besoin d'enfoncer leurs portes pour les voir. Ils font ce qu'ils ont toujours fait, ils dorment. Dans leurs lits ou devant leurs télé, ils rêvent d'une vie non pas meilleure mais plus confortable. Des mouches qui fantasment sur une bouse bien molle où ils pourront s'emmitoufler. À mon retour, je sauverai le monde en les tuant. Tous.

À l'escalier succède le hall, puis la porte, et la nuit. Incroyablement chaude, elle me scie les jambes. Je m'en fous, je marche quand même. Sur Pine Street, personne. Juste un chat, là-bas, qui lèche ce qui reste d'eau au pied d'une borne à incendie. Alerté par mes pas, il s'enfuit et se retranche sous un van.

Il me regarde traverser jusqu'à la Ford, ou je jette le flingue sur le siège passager. Je m'installe au volant, baisse la vitre, mets le contact. Au son du moteur, le chat m'observe avec intensité. Ses yeux deviennent or et nous nous fixons, quand apparaît un revolver – « BOUGE PAS ! » – face à moi. Puis un deuxième, à droite. Et d'autres – « POLICE ! » – des dizaines d'autres. Flics, partout. Ils jaillissent du bitume, des réverbères, de la nuit toute entière.

On m'appuie un canon sur la tempe, on m'ordonne de poser les mains sur le volant. Je m'exécute. L'un des flics a les cheveux blancs, c'est à lui que je m'adresse :

— Eh ben, ça y est, vous m'avez eu. Pourquoi ça vous a pris autant

de temps ?

— On vous a ?, *me demande le flic*, nous avons qui ?

— Vous le savez.

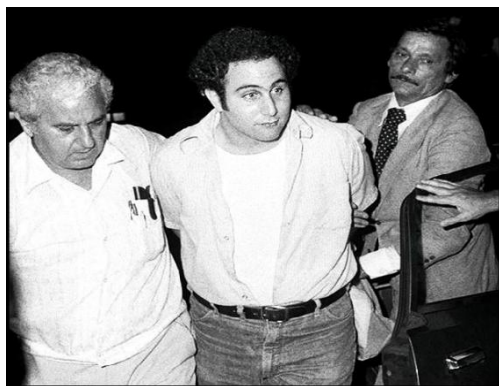
— Dites-le moi ! NOUS AVONS QUI ?

— OK, c'est moi : je suis le « Fils de Sam³⁰ ».

Là, on m'appuie un canon sur la tempe, on ouvre la portière et on m'arrache à la Ford pour me plaquer contre le capot. Il est bouillant, ma joue brûle. Mais je continue à sourire. Les flics s'énervent, croient que je me fous de leurs gueules. Ils ont tort.

Dans mon dos, bruits de pas et éclats de voix communient en boucan. Il y a aussi des grincements, là-haut. Volets ouverts, d'où me parviennent des murmures. Ils se transmettent d'immeuble en immeuble, quand j'entends un claquement. Puis, une douleur. Poignets. Menottes. Bien serrées, à m'en couper la circulation sanguine. Je ne résiste pas et quand bien même, ce serait inutile.

On me tire par les épaules, on me retourne de force. Je me retrouve pris en étau entre deux flics. Celui aux cheveux blancs et un moustachu cravaté. Ils me tiennent par les bras, m'escortent à travers la foule. Inspecteurs, piétons, voisins... tous sont bouche bée. Moi, je traverse ma cour en souriant.



Ça irrite les gens, dont beaucoup m'insultent. D'autres veulent me cogner, ils sont éloignés. Tous croient que je les nargue, mais non. C'est parce que Sam a disparu de la Ford. Évapouré en direction d'autres mondes, d'autres flics. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « Le Malin ». Ce filou s'est cassé. Trois p'tits tours, et puis s'en vont. J'ai compris qui il est, c'est pour ça que je souris.

Oui y il m'a abandonné, mais j'ai l'habitude. Je ne lui en veux pas. Et puis, il fallait bien qu'un jour il me laisse vivre ma vie. Comme la pluie qui, après avoir fait pousser le meilleur des blés, s'efface au profit du soleil.

Non, j'ai beau me dire que Sam s'est bien foutu de moi, je n'arrive pas à lui en vouloir. D'autant qu'il est parti en me laissant le plus beau des cadeaux. Après toutes ces années, toute cette solitude, j'ai enfin la famille dont j'ai toujours rêvé. Ma ville, mon pays, le monde entier qui – cette fois – n'aura pas d'autres choix que de me reconnaître et de m'accepter pour ce que je suis : son enfant.

À tous les gens, je vous aime.

CHAPITRE 43

11 AOÛT 1977

Il y a deux jours, Sam Carr était scandalisé en regagnant son domicile. Furieux envers Dowd et son équipe, persuadé qu'aucun d'eux n'avait accordé de crédit à son témoignage. Il est vrai que son histoire de « *voisin qui n'aime pas les chiens* » n'avait pas captivé grand monde.

Or, peu de temps après son départ, la cellule Oméga a reçu un appel de la police de Yonkers. Lettres anonymes, incendie criminel, plaintes envers les aboiements... tous cela a intrigué Dowd, sans pour autant qu'il ne soupçonne Berkowitz. Homme de raison, l'inspecteur s'est toujours méfié des éléments trop évidents qui font parfois les erreurs judiciaires.

En bon professionnel, il a toutefois demandé à voir les lettres adressées à Craig Glassman. L'une des phrases a retenu toute son attention : « *C'est vrai, je suis le tueur mais Craig, les tueries sont faites à ta demande.* » En une microseconde, Berkowitz le témoin hypothétique est devenu l'assassin potentiel.

Dowd a alors chargé ses hommes de se renseigner sur ce nouveau suspect. Ses anciens employeurs ont été contactés, notamment la société I.B.I. qui en a fait le portrait d'un vigile efficace quoique réservé. En apprenant qu'il avait été chauffeur de taxi, Dowd a vu sa suspicion se renforcer. Si le « Fils de Sam » a su disparaître aussi vite après ses crimes, c'est peut-être parce qu'il connaissait bien les rues de New York.

Argument léger, mais plausible.

Mais léger.

Mais plausible.

Très plausible. Il a alors envoyé les détectives Ed Zigo et John Falotico à Yonkers, au 35 Pine Street...

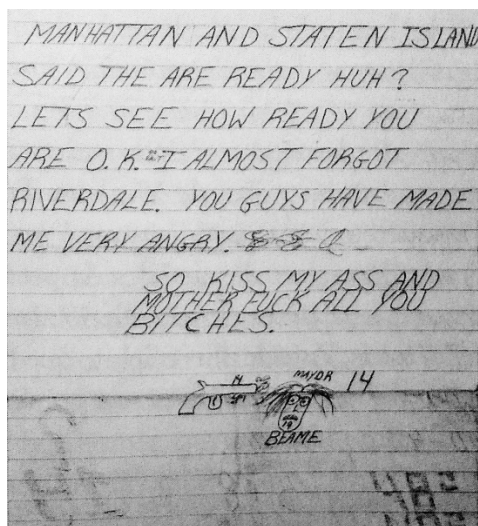
... à moins d'une minute à pied d'une rue baptisée Wicker Street. Cela n'a pas échappé aux policiers, les renvoyant à la deuxième lettre

du « Fils de Sam ».

Une coïncidence, un détail, un élément anodin qui a pourtant conduit les policiers à presser le pas en direction de l'immeuble de Berkowitz.

En face, ils y ont trouvé sa Ford Galaxy. Sur la banquette arrière figurait un gros sac d'où dépassait la crosse d'un fusil. De prime abord, rien d'anormal – ! – mais l'inspecteur Zigo a néanmoins décidé d'ouvrir la portière. Le fusil s'est avéré être un Commando Mark III semi-automatique, arme inhabituelle pour un citoyen lambda.

Dans la boîte à gants, les inspecteurs ont ensuite trouvé une enveloppe adressée à Dowd, contenant la lettre suivante :



« Manhattan et Staten Island ont dit qu'ils étaient prêts, hein ? Voyons comment vous êtes prêts OK. J'ai presque oublié Riverdale. Vous m'avez vraiment fâché. Alors, embrassez mon cul et mère vous baise tous salopes. »

Au-delà du texte, ce qui les a surtout inquiétés était la menace concernant le maire. Ils ont alerté leur supérieur, alors convaincu comme eux qu'ils tenaient enfin le tueur. Impatient de le neutraliser, Dowd a toutefois refusé d'envoyer une équipe au domicile de Berkowitz, craignant une fusillade dans l'immeuble. De plus, avant l'arrestation, il lui fallait obtenir un mandat pour la Ford, afin d'éviter que la fouille ne soit irrecevable lors du procès et que cela profite à Berkowitz.

Alors, Dowd a envoyé une dizaine de ses hommes à Pine Street où,

en attendant le mandat, ils ont guetté l'apparition de leur proie. La planque a duré toute la journée, lorsqu'un individu est sorti de l'immeuble vers 19 heures 30. Le voyant se diriger vers la Ford, ils se sont refermés sur lui avant de baisser leurs armes. L'homme était Craig Glassman, qui s'apprêtait à prendre son service.

À 22 heures, Berkowitz sortait à son tour et était arrêté, puis conduit au poste de Yonkers. Pendant ce temps, les enquêteurs ont perquisitionné son appartement. Ils y ont découvert des articles de presse sur ses crimes, de nombreux livres de sorcellerie ainsi que des graffitis sur les murs. Voici le plus célèbre, que Berkowitz a rédigé à côté d'un trou creusé avec son poing :

« Salut, je suis M. Williams et je vis dans ce trou. J'ai plusieurs enfants et je suis en train d'en faire des tueurs. Attendez qu'ils grandissent. Mes voisins, je n'ai aucun respect pour eux, je les traite comme de la merde. Sincèrement, Williams ».

Sur place, les policiers ont également trouvé les carnets où il notait ses incendies. Mille quatre cent quatre-vingt-huit au total.

L'annonce de la capture a commencé à se répandre, des rues aux rédactions des quotidiens. Transféré au siège du N.Y.P.D., Berkowitz a reçu la visite du maire vers 1 heure du matin. Abraham Beame tenait à voir celui qui avait terrorisé sa ville durant plus d'un an. À sa sortie, il a été accueilli par une horde de journalistes. Troublé, il s'est adressé à eux en ses termes : « *Les habitants peuvent enfin dormir tranquilles.* »

Dès lors, des centaines de gens sont sortis et ont exulté de joie. Une liesse populaire, qui a rappelé aux quinquas leur retour en 1945. Parallèlement, se déroulait l'interrogatoire de Berkowitz. Il n'a duré qu'une demi-heure, celui-ci ayant vite avoué ses crimes. À l'issue de l'entrevue, Joe Coffey s'est adressé à son tour aux médias : « *Quand je suis entré dans la pièce, j'étais plein de rage mais après avoir parlé avec lui... j'ai de la pitié pour lui, ce gars est un putain de légume.* »

Son air atterré a contrasté avec le sourire de Berkowitz, transféré au Kings County Hospital pour y subir un examen psychologique. Tétanisée, New York a alors découvert le visage de son bourreau. Un visage juvénile, joufflu de bonhomie, qui a envahi toutes les chaînes de télé durant toute la nuit.

Et maintenant, alors que le soleil se lève, des millions d'habitants dévalisent les kiosques à journaux. Même s'ils ont vu et revu le tueur menotté à l'écran.

Tous ont besoin de lire qu'il a bien été arrêté, que le cauchemar est vraiment terminé, que New York peut enfin oser respirer.

Et oui, cette fois, c'est sûr : le « Fils de Sam » ne tuera plus. Plus jamais. Son histoire s'achève en ce 11 août 1977, jour historique où débute sa légende.

CHAPITRE 44

6 DÉCEMBRE 1977

« J'AI PLAIDÉ COUPABLE PARCE QUE JE L'ÉTAIS. C'ÉTAIT JUSTE UNE POSSESSION IMAGINAIRE. DISONS QUE J'AVAIS BESOIN D'ÊTRE POSSÉDÉ. JE VOULAIS L'ÊTRE. »

Bon, c'est vrai, j'ai pas toujours plaidé coupable. Une fois, je me suis rétracté au sujet de Brooklyn. J'étais épuisé. J'avais besoin qu'on me laisse tranquille, mais on n'a pas arrêté de m'interroger. Depuis quatre mois, j'ai vu défiler plus de flics qu'à la parade annuelle du N.Y.P.D. Et encore plus de psys, avec toujours la même question : pourquoi ? Bordel, c'était à moi de leur demander ça. Pourquoi toujours pourquoi ?

Ils veulent savoir, c'est humain, et c'est justement ça le problème. Depuis la nuit des temps, l'homme est bête. Ce qu'il ne comprend pas, ce qui lui échappe, égratigne son orgueil de « Moi, je veux savoir parce que je suis un homme et que je suis doué de raison » et ça, c'est insupportable pour lui. Il s'énervé comme un gamin frustré, car il part du principe que tout s'explique. Eh bien, non. Tout ne s'explique pas.

Du coup, leurs questions, j'en ai fait des boomerangs. Paf, dans leurs gueules ! Et ouais, je leur ai dit des conneries. Les psys étaient contents et ils se sont cassés. L'un d'eux ne m'a pas cru, je l'ai vu dans ses yeux. C'est le Dr Abrahamsen ; le seul à être vraiment gentil avec moi.

Les pires, ce sont les journalistes. Depuis août, ils déblaient ma vie. Le moindre fait, la moindre anecdote, tout est bon pour expliquer l'inexplicable. À en croire les médias, tout a basculé à l'armée quand j'ai pris du LSD. Quelle bande de nuls. Maman, papa, Roslyn... ils déballetent tout et le truc le plus insignifiant – comme ma caution de deux cents dollars pour ma piaule – fait désormais la une.

Ouais, ce sont vraiment des rats. Je suis bien placé pour le savoir, puisque je me suis servi d'eux. Entre salauds, on était faits pour se rencontrer. Les médias et moi, on est pareil. À la différence qu'ils n'assument pas ce qu'ils sont, cachés derrière le Premier Amendement.

Depuis le Watergate, ils se croient tout permis. Nietzsche avait raison : Dieu est mort et maintenant, la nouvelle religion, c'est le News et le Times. Sans oublier le Post qui, hier, a fait son beurre à mon insu pendant que je dormais au Kings County. Ils ont titré « SAM DORT31 ».

Une photo prise en cachette, au nom de l'information. Bon, je mentirais si je disais que ça ne me fait pas plaisir qu'on parle de moi, mais quand même. C'est pas du scoop, ça. Maintenant, j'attends « SAM SE BROSSE LES DENTS » et « SAM FAIT CACA ». Ça passionnera le pays, à coup sûr.

Il paraît que ça a chauffé pour celui qui a pris la photo. Depuis ce matin, l'affaire prend de sacrées proportions. Pire que la mort d'Elvis, c'est dire. Il paraît que le journaliste va passer au tribunal. Lui aussi.

Ouais, je vais finalement y aller. Si les psys se sont autant bousculés, c'était pour évaluer mon aptitude à être jugé. D'examens en réunions, ils ont fini par trancher. Depuis, des milliers de gens manifestent dans les rues. Ils exigent que je passe sur la chaise et si ça se termine comme ça, je l'aurais mérité. Quant à mon avocat, il m'a conseillé de jouer la carte de la folie.

Ce qu'il ne comprend pas, c'est que je n'ai pas besoin de jouer. Depuis le début, je n'ai fait que répéter la vérité. C'est Sam qui m'a ordonné de tuer, et c'est tout... même si, ces derniers temps, je commence à me poser des questions. Depuis mon arrestation, il n'a plus réapparu. Même pas une fois, ne serait-ce que pour prendre de mes nouvelles. Savoir si on s'occupe bien de moi, si la bouffe est bonne.

Du coup, au fil des jours, j'en viens à me dire que je me suis peut-être trompé. Si ça se peut, il n'y a jamais eu de Sam. Je m'en veux de penser ça, j'ai l'impression d'être ingrat envers lui, mais j'ai vraiment des doutes. Finalement, tout ça, c'était peut-être dans ma tête.

Ce qui est sûr, c'est que chaise ou prison, je ne verrai plus les Yankees au Stadium. Et je ne verrai jamais Star Wars, ni le prochain Friedkin. C'est dommage, car ça s'annonce terrible. Une histoire de camions et de nitro ; je suis sûr que ça va encore être une pépite. Après avoir révolutionné le polar et le fantastique, ce bon vieux William va dépoussiérer le film d'aventures.

Eh ben, ce film, je ne le verrai jamais. Pas au ciné, du moins. Peut-être un jour à la télé, si on m'y autorise. Pareil pour le rock. On m'interdira sûrement d'en écouter et j'en souffre déjà.

Bien fait pour ma gueule.

16 FÉVRIER 1978

Enfin, un vrai scoop. Après avoir passé trois mois en hôpital psychiatrique, Polanski a appris qu'il risquait la peine maximum et a fui le pays. Souffrance pour lui, rage pour le juge Rittenband qui a vu partir sa « poule aux œufs d'or ». Depuis, le réalisateur s'est réfugié en Grande-Bretagne et envisage de s'installer en France.

C'est là-bas que ses soutiens seront les plus vifs, après son arrestation à Zurich en 2009. L'escroquignole Bernard-Henri Levy et beaucoup d'autres le défendront avec une absence totale de nuances, comme le fera Frédéric Mitterrand en voyant dans ce crime « *une histoire ancienne qui n'a pas vraiment de sens*³² » (une précision qui a dû être appréciée par toutes les victimes de viols). Sacré Frédo : cash quand il en a envie, flou lorsqu' il en a besoin.

Meurtri de culpabilité, Polanski finira par reconnaître sa responsabilité afin que sa victime puisse enfin se reconstruire et il se montrera ainsi plus intelligent que certains de ses soutiens.

En 1978, sa fuite est un sujet qui anime les foyers au moment du dîner. Plus particulièrement dans les petites villes où il ne se passe plus grand-chose, pour cause de chômage. Minot est l'un de ces bleds oubliés par le gouvernement, situé dans le Dakota du Nord. De retour de Corée, c'est ici que John Carr a été affecté dans une caserne de l'U.S. Air Force. Exclu en 1976 pour alcoolisme, il est allé s'installer à Yonkers, près de son frère Michael et de leur père.

Le mois dernier, John est revenu à Minot où il a retrouvé son amie, Linda O'Connor. Dès son arrivée, il y a ouvert un compte bancaire, a loué une boîte postale et a récupéré sa pension militaire obtenue à la suite d'une blessure. Actes synonymes de sédentarité. Loin de ses problèmes de drogues, John espérait en finir avec son passé et misait sur l'avenir.

Aujourd'hui, il s'est pourtant tiré une balle dans la tête.

Il aurait fait ça avec un fusil, au grand désarroi de sa concubine. Le conditionnel est de rigueur, puisque son corps porte des traces de coups. Il y a également ces lettres « S.S.N.Y.C. », écrites avec son sang sur une plinthe. Un sigle qui signifie peut-être « Son of Sam New York City », à moins qu'un tiers n'apporte aujourd'hui une autre interprétation.

Et surtout, il y a l'inscription « 666 ». Oui, le nombre de la « Bête » dont se réclament les satanistes. Trois chiffres écrits avec du sang dans l'une des mains de John. Bien que perplexe, la police de Minot conclut à un suicide. Une thèse à laquelle sa sœur et son frère ne croient pas. Pas plus que sa petite amie Linda O'Connor et le journaliste Maury Terry, qui entame des recherches sur Berkowitz et de possibles réseaux occultes.

Non, personne n'adhère à la thèse du suicide. D'autant que John Carr est mort à moins de deux heures de route de Bismarck, où Arlis Perry avait tenté d'évangéliser des satanistes en 1973 – année où John était dans le Dakota du Nord – avant de s'installer à Palo Alto.

Adieu John.



CHAPITRE 46

JUILLET 1978

« JE ME FOUTAIS DU VERDICT. J'AVAIS LA RAGE, J'EN AVAIS TELLEMENT MARRE DE TOUT QUE JE SUIS ALLÉ EN PRISON LA TÊTE BAISSÉE, ET J'AI ACCEPTÉ MON DESTIN. »

Bon, ben voilà. Le 12 juin, j'ai été condamné à six peines de prison à perpétuité, soit trois cent soixante-cinq ans. On a cumulé mes peines comme j'ai accumulé les victimes ; logique. Bizarre, cette notion de perpétuité. Quantifier l'inquantifiable. C'est bien un truc d'hommes, ça. La perpét' est un concept abstrait mais, puisque la justice se veut concrète, il fallait bien qu'elle tranche.

Je m'attendais à ce qu'on rétablisse la peine de mort dans l'État rien que pour moi, mais non. Contre toute attente, je mourrai en taule. J'y vois un signe de ma patrie, qui s'est décidée à me garder pour s'occuper de moi.

Je ne m'attendais vraiment pas à ça puisque, pendant le procès, j'ai déconné. J'étais tellement à cran en écoutant les autres ressasser mes crimes, qu'une fois, j'ai lâché « Stacy était une pute ». Ses parents ont éclaté en sanglots, la foule a gueulé et le juge a ajourné la séance.

Du procès, je ne garde qu'une image : ceux et celles qui ont survécu à mes attaques. Ils ont tous défilé à la barre.

Carl Denaro et ses tympanes encore fragiles.

Donna DeMasi et ses antidépresseurs.

Joanne Lomino et son fauteuil roulant.

John Diel et son deuil impossible.

Robert Violante et sa cécité.

Les deux que j'ai agressées au couteau n'étaient pas là, mais j'ai aussi pensé à elles. Voir tous ces gens brisés, ça m'a complètement chamboulé. Ça, c'est du concret. Comme les larmes des parents. Ils se soutenaient entre eux, unis sur les bancs. Un jour, j'ai remarqué que le père de Stacy avait

une kippa. J'ai alors compris que j'avais fait du mal à mon propre peuple. Ça aussi, ça m'a torturé. David Vs. David.

En voyant tout ça, j'en ai voulu à Sam de m'avoir fait croire qu'il existait. À l'énoncé du verdict, je n'ai rien dit. Certains ont applaudi, beaucoup se sont indignés contre cette condamnation « trop civilisée pour un monstre comme moi. » Alors, j'ai quitté la salle et on m'a escorté jusqu'à la sortie. J'y ai vu des tas de gens avec des pancartes, exigeant ma condamnation à mort. Ils m'ont insulté et m'ont craché dessus.

Il y avait moins de dix mètres à faire jusqu'au fourgon, mais ça a été un véritable chemin de croix. À chaque pas, des mains essayaient de m'attraper, de me frapper. J'ai failli me prendre une bouteille sur la tronche. Pendant des mois, j'avais senti la peur dans les rues. Et là, presque un an après mon arrestation, elle s'est transformée en haine. La peur est un fruit : si on la délaisse, elle pourrit et engendre ce qu'il y a de plus néfaste. Pour moi, c'est mérité. Ce fruit, je le croque maintenant tous les jours depuis le 11 août 1977. J'aime pas ça, mais j'ai intérêt à m'habituer car ce sera mon repas jusqu'à ma mort.

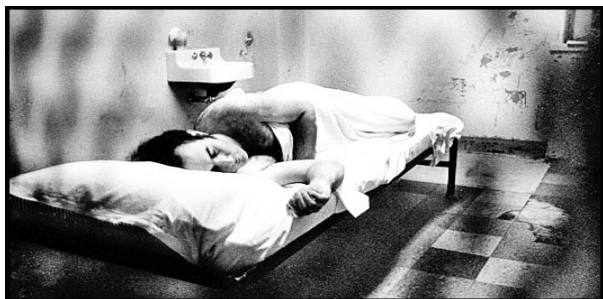
Après le procès, j'ai fait le tour des prisons. Je suis d'abord allé à Sing Sing. On s'est bien occupé de moi. Personne pour m'emmerder, des gardiens aux détenus. Certains d'entre eux m'ont accueilli à bras ouverts, m'ont bombardé de questions. Un jour, dans le réfectoire, un gars m'a félicité pour avoir – je cite – « saigné toutes ces putes. » Je me suis levé, j'ai vidé mon plateau et j'ai regagné ma cellule.

Quelques jours plus tard, je suis allé repasser d'autres tests au Clinton Correctional Facility, loin de ma ville. Faut croire que les pysy cherchaient encore des trucs à mon sujet. Une info de dernière minute, une « bosse du crime » pour expliquer davantage ma dérive. J'ignore ce qu'ils ont trouvé. Eux, ils le savent. Désormais, sur leur CV, figurera « examen du célèbre David Berkowitz » ; de quoi briller en société.

Depuis, j'ai été transféré au centre de Marcy, toujours dans l'État de New York. À ma grande surprise, on m'a laissé mes cahiers et mes carnets. Oui oui, ceux avec mes coupures de presse et mes incendies. Quand les gens l'ont su, ils ont gueulé. J'avoue que moi aussi je trouve ça bizarre, mais bon, je vais pas me plaindre. Quand je m'ennuie, je les feuillette. Et je m'ennuie souvent, de promenades sous un ciel grillagé en séances cathodiques. Je n'ai jamais autant regardé la télé.

Et j'ai vu. J'ai vu Carter visiter le Bronx avec ses gardes du corps et des photographes. J'ai vu la guerre au Tchad et au Liban. J'ai vu des milliers de gens manifester en Angleterre et en Italie. Les premiers, contre la crise, les seconds contre la Mafia. C'est parce qu'un juge est mort au volant de sa bagnole et tout le monde y voit un faux accident. Il s'occupait du procès d'un trafiquant, comme dans les films³³.

Bref, j'ai tout vu, tout entendu. C'est aussi la télé qui m'a appris pour John. Ce qui m'a surpris, ce n'est pas sa mort, mais le fait qu'elle ait eu lieu dans le Dakota. J'espère qu'il trouvera le repos, là où il est. Pour moi, ma vie débute ici, à vingt-cinq ans.



Ma vraie vie. Elle commence là où mon histoire s'achève, dans cette cellule exiguë avec vue sur le rien. Fini, le « Fils de Sam » et le « Tueur au calibre .44 ». Remballés, les surnoms iconiques et les unes des journaux. Retour à la réalité, dans ce qu'elle a de plus chiatique.

Ici, je régresse chaque jour un peu plus pour redevenir le simple David Richard Berkowitz. Non, même pas. Maintenant, je suis de nouveau le petit Richard David Falco. Bref, pas grand-chose. Plus grand-chose à raconter, désormais. Mon histoire, toute cette histoire pourrait donc s'arrêter là.

Elle pourrait, oui.

CHAPITRE 47

OCTOBRE 1978

Pour de nombreuses choses, il existe un sens propre et un sens figuré.

Lorsque les médias qualifient la victoire des Yankees de « Massacre de Boston », il est bien évidemment question de sens figuré. Nous sommes ici dans la métaphore, même si l'affaiblissement des Red Sox est des plus concrets depuis le mois dernier. Humiliés sur leurs terres en quatre parties (15-3, 13-2, 7-0 et 7-4), ils préparent leur revanche.

Pour ce qui est d'un massacre au sens propre, l'un des plus tristement célèbres surviendra le mois prochain. Pour l'heure, le National Crime Information Center continue d'enregistrer des centaines d'homicides isolés sur tout le territoire. Parmi les innombrables cas non résolus, celui d'Arlis Perry. Déjà quatre ans que cette étudiante a été sauvagement tuée à Palo Alto.

L'enquête s'est depuis étendue au Dakota – d'où elle était originaire – sans qu'un élément nouveau ne vienne enrichir le dossier...

... jusqu'à ce que les enquêteurs reçoivent un exemplaire d'*Anatomie de la sorcellerie*, de Peter Haining. Il s'agit d'un essai ambitieux, qui s'intéresse autant au Magick de Crowley qu'au culte du vaudou. Surpris, les policiers le sont davantage en découvrant le nom de l'expéditeur :

David Berkowitz.

Ils n'y croient pas, mais c'est pourtant la vérité. Oui, le « Fils de Sam » les a contactés du fond de sa cellule.

Le livre est donc à manipuler avec précaution, les policiers craignant qu'il ne soit piégé avec du poison ou autre. L'idée peut faire sourire, mais le « Tueur au calibre .44 » est depuis devenu un mythe,

un croquemitaine qui nourrit les légendes urbaines.

Au fil des pages, la perplexité des policiers prend le pas sur leur inquiétude. Pourquoi le « Fils de Sam » leur a-t-il envoyé ce livre ? Pourquoi à eux ? La réponse leur est fournie dans le chapitre intitulé « Le Mal sur la Côte », consacré au satanisme en Californie. Et voici ce qu'ils trouvent sur deux pages :

114

The Anatomy of Witchcraft

ding drugs on Sunset Strip, Hell's Angels, and a frantic search for anything to relieve the monotony of living. A city now, to quote one authority, "celebrating death".

What more natural spot, then, for those who would seek a new avenue of experience through the practice of evil, to settle? Here, where no-one looks surprised at anything and "doing your own thing" was less extraordinary than not doing it; where the propagandists of drugs like Timothy Leary and Alan Watts have stated that real beauty can be found only in the horrors which accompany the bad trip. If the acid vision can bend good into evil, white into black with no apparent change, they argued, why should the attraction of Satan be any different from that of Christ?

Seeking this new experience in typical California-style, the citizens of Los Angeles added their own special brand of exhibitionism to the magic, their own love of ceremonial to the practice of evil for evil's sake. The shade of Aleister Crowley looms large in the area, but his excesses pale into insignificance compared to today's devil worshippers.

The views of observers on this scene vary, from the moderates who see it as just another symptom of California's overall sickness carrying its people headlong into perdition, to those who feel it to be part of a monstrous conspiracy. A city councillor in L.A. put it to me this way: "The Second Coming has already arrived—only it was Satan that arrived not Christ. It hit Los Angeles first, naturally, we being the city of lost angels. Now there is a huge league of people, 'Devilmen' I've heard them called, who have let the Devil into themselves and who work for the Devil."

As for the world at large is concerned, this whole movement towards evil and black magic was symbolised in 1969 by the terrible butchery of the film star Sharon Tate and her friends by Charles Manson, self-proclaimed "God and Devil" and his male and female disciples, widely referred

Evil on the Coast

115

to as "Satan's Slaves". The story of their hideous killings has been well documented but there are certain salient points which need repeating here.

There can be no doubt that Manson exerted complete authority over his followers and when he preached to them that evil was good and that nothing he, as their Christ/Devil, asked them to do could be wrong, they accepted it without question. Their lives were his for whatever purpose he chose.

At the time of the killings "The Family", as the group became known, had settled on an old ranch once used for movie making and named after its owner, a former wrangler George Spahn. There they lived in commune style, sleeping together indiscriminately and foraging for food outside supermarkets and restaurants; devoting themselves to drugs, music and magic, while following the dictates of Manson.

The murders began before the Tate case. The first victim was a musician named Gary Hinman. He was killed on August 6, 1969, when three of Manson's followers went to his house and asked for money. They were two girls and a man named Robert K. Beausoleil. The girls were holding a gun on Hinman, while Beausoleil ransacked the house. When Hinman threatened to get away from the girls, Beausoleil took over. By accident the gun went off and the half dead Hinman was then stabbed to death. Beausoleil's fingerprints were found on the murder scene and he was arrested later in San Jose.

Drug-crazed and seemingly inspired by their first foray with death, another group of disciples then went out two days later, under orders, to strike at society again—this time against the very epitome of California wealth, its film stars. So followed the massacre of Sharon Tate and her four friends at Roman Polanski's palatial home in Bel Air.

Two days later they struck a third time, killing a Mr. and

Les annotations écrites de la main de Berkowitz (ce qui sera vérifié par la suite) sont les suivantes : « *Université de Stanford* » et « *Arlis Perry, chassée et traquée, suivie en Californie.* »

Quant aux phrases soulignées, en voici les traductions : « *L'ombre d'Aleister Crowley occupe une place importante dans le domaine, mais ses excès sont bien insignifiants comparés aux actuels adorateurs du Diable.* » « *Il ne fait aucun doute que Manson a exercé une emprise sur ses disciples, que lorsqu'il leur prêchait que le Diable était bon et que rien de ce qu'il disait comme Christ/Diable ne pouvait être infondé, ils acceptaient ça sans rien dire.* » « *Sous les ordres, s'attaquer à nouveau à la société – cette fois contre l'essence même de la richesse californienne.* »

Dans tout ça, les enquêteurs retiennent surtout les allusions au meurtre d'Arlis Perry. Le « Fils de Sam », au courant de l'affaire ? Ils

contactent aussitôt les autorités de Palo Alto. Le lendemain, deux agents sont envoyés sur place et examinent les pages. Troublés, ceux-ci en réfèrent à leur supérieur, qui alerte le procureur.

Peu de temps après, Berkowitz est interrogé à la prison d'Attica. Ses éventuels liens avec Perry, ses possibles déplacements vers Palo Alto en 1974 entre le 25 juin (date à laquelle il est revenu de l'armée) et le 12 octobre (date du meurtre)... la police cherche des connexions. À l'issue de l'entrevue, elle a conclu qu'il n'était pas en mesure de fournir d'éléments susceptibles de faire avancer l'enquête.

La seule personne à avoir insisté auprès de Berkowitz est le journaliste Maury Terry, qui n'obtiendra que des bribes d'éléments sur les personnalités opaques de John et Michael Carr. Il en a tiré une théorie développée dans *The Ultimate Evil*, reposant sur des témoignages solides... et d'autres un peu moins, de son propre aveu.

Les frères Carr étaient liés à l'occultisme mais, à ce jour, il est impossible d'affirmer qu'ils ont participé ou assisté au meurtre de Perry. De plus, si Berkowitz les a bien fréquentés, rien ne prouve que ces trois-là ont fait partie d'un complot destiné à ensanglanter New York. Le flou persiste donc, entretenu par Berkowitz lui-même.

Un jour peut-être, ses aveux, le témoignage d'un tiers ou une preuve viendront éclairer ces zones d'ombre sur la mort de Perry. En attendant, il reste ces questions :

Berkowitz était-il présent lors du meurtre de Perry ?

Si ce n'est pas le cas, le lui a-t-on raconté ou en a-t-il été informé par les médias ?

S'il l'a appris par les médias, comment pouvait-il savoir en 1978 que Perry avait été suivie jusqu'en Californie, ce qui a été découvert en 1987 par Maury Terry ?

En envoyant ce livre annoté, attendait-il une progression de l'enquête ?

Si c'est le cas, pourquoi se contenter de répéter ce que la police savait déjà ?

Page 114, « *Arlis Perry* » est en marge du paragraphe évoquant les fondateurs de la Confrérie de l'Amour Éternel. Faut-il y voir une allusion à Ronald Hadley Stark ?

Page 115 », le paragraphe souligné avec « *Manson* » et « *Christ/Devil* » fait-il écho à l'Église du Processus installée à New York entre 1972 et 1975 ?

Enfin, si Berkowitz possède des informations sur la mort de Perry, pourquoi ne pas les avoir « monnayées » avec le juge dans l'espoir de négocier sa peine ?

Pour en revenir à 1978, c'est donc une nouvelle année d'échec pour les policiers.

Après un regain d'espoir, on renoue avec l'amertume, de la Californie au Dakota où l'on ne croit toujours pas au suicide de John Carr survenu en février. De même qu'à New York, on s'interroge sur l'accident de son frère Michael au volant de sa Buick.

La nuit du 4 octobre, vers 4 heures du matin, Michael a percuté un réverbère à cent vingt kilomètres heure, sur West Side Highway au cœur de Manhattan. Mort sur le coup. Aucune trace de freinage. Au contraire, tout porte à croire qu'il a accéléré. « Suicide », donc. Huit mois après celui de son frère.

Ce décès est à peine évoqué par les médias, Michael ne faisant qu'apporter sa modeste contribution aux statistiques des accidents de la route. Le seul à s'y intéresser est Maury Terry, une fois de plus. Il approfondit son enquête et retrouve des témoins, dont les déclarations lui permettent de mettre en doute la thèse du suicide.

Le mois suivant, il contacte les instances du N.Y.P.D. Les officiers ne partagent pas ses doutes, ne se souciant guère de cet « alcoololo qui a bu le verre de trop. » Maury tente de sensibiliser ses confrères journalistes mais le 18 novembre, une tragédie attire toute l'attention des médias : suicide collectif dans la secte de Jim Jones, à Jonestown en Guyane.

909 victimes dont 200 enfants,
entre cyanure et homicides.

Les assassinats de JFK, de son frère et de King avaient blessé l'Amérique dans sa chair politique. Les meurtres de Tate et de ses amis avaient saigné son « rêve ». Le Massacre de Jonestown atteint toute la planète, marquant la fin des années soixante-dix dès 1978. Fini les utopies, terminé l'espoir généré par les communautés dites de pensée.

Effroyables, les images sont diffusées sur toutes les chaînes de tous les pays. Des milliards de gens les ont vues, de capitales en villages, de foyers en prisons. Aujourd'hui encore, elles symbolisent l'extrémisme de certaines sectes.

Coïncidence ou pas, quelques jours après le carnage, Berkowitz envoie un courrier à un prêcheur Californien dans lequel est écrit « *J'ignore comment débiter cette lettre mais, à une époque, j'ai été membre d'un groupe occulte. Il s'adonnait à un mélange de pratiques sataniques qui comprenaient les enseignements d'Aleister Crowley et d'Eliphas Levi. Ce groupe était et est toujours fasciné par le sang. Ces gens ne reculent devant rien, pas même le meurtre.* » Il n'en dit pas plus et, encore une fois, ne cite aucun nom. Impossible d'identifier ces « gens », ni de les situer.

Peut-être s'agit-il de ceux aperçus à Yonkers par un policier, à la fin de ce mois de novembre 1978. Une nuit, dans le parc Lenoir Nature Preserve, à cinq minutes de l'ancien domicile de Berkowitz. Les individus sont vêtus de noir et équipés de lampes torches, tenant en laisse des bergers allemands. Sitôt repérés, sitôt disparus.

Bref, adieu Michael.



CHAPITRE 48

FÉVRIER 1979

« SIX PERSONNES ONT PERDU LA VIE. BEAUCOUP D'AUTRES ONT SOUFFERT DE MA MAIN ET CONTINUERONT À SOUFFRIR TOUTE LEUR VIE. JE SUIS TELLEMENT DÉSOLÉ POUR ÇA. »

Tellement désolé, que j'ai essayé de me pendre dans ma cellule. C'était peu après mon transfert à Attica. J'étais seul, sans codétenu, toutes les conditions étaient réunies pour que je réussisse ma sortie. Manque de pot, je n'avais pas pensé à l'heure de la promenade. J'avais à peine noué le drap autour de ma gorge que le gardien s'est pointé. Il m'a sauvé la vie, elle qui ne demandait qu'à en finir.

Depuis, ça s'est calmé. Un peu. Les pilules n'ont pas fait disparaître mes pulsions, elles les rendent plus molles. Je ne pense plus « Je veux mourir », mais « Je... veux... mou... rir ». Une nuit, j'ai retenté le coup sans parvenir à aller jusqu'au bout. Lâche, je suis la même merde aux mêmes envies suicidaires que lorsque j'étais ado. C'est ça, la vie. On croit qu'on change mais ce n'est que l'époque qui évolue. J'ai multiplié les jobs, les logements, les looks et au final, je suis resté le même.

Je pense tout le temps à mes victimes. Au mal que j'ai fait à leurs familles, à la mienne. Maman et Roslyn me haïssent, j'en suis sûr. À cause de moi, elles doivent être harcelées par les journalistes. Si j'avais su que je causerais autant de souffrance, je ne serais jamais allé jusqu'au bout. Tout ce mal pour les autres, ce n'est pas juste.

Ce qui l'est, c'est mon dépérissement. Depuis mon transfert, je suis fané. Dans les autres prisons, la bouffe n'avait pas vraiment de saveur mais bon, les haricots avaient presque un goût de haricots. Maintenant, quand je mange, je ne sens plus rien. À l'extinction des feux, je ne dors pas. Quand je me lève, je me demande pourquoi. Je ne suis plus qu'un tas de viande dont la pause-pipi lui rappelle qu'il est humain.

Aujourd'hui, je vais devoir faire un effort. Sourire. Me tenir droit. Sortir de mon mutisme, car je reçois la visite d'un mec du F.B.I. On m'a

prévenu il y a quelques jours. Il paraît qu'il veut apprendre des trucs sur moi, qu'il s'intéresse à ma vie avant les crimes. En voilà un qui a tout compris³⁴.

Debout devant la table, j'attends que la porte s'ouvre. Derrière moi, deux gardiens me surveillent de près. Je leur ai dit qu'ils n'avaient rien à craindre, qu'ils pouvaient poser leurs fusils. Ils ne l'ont pas fait. Ah ! La porte s'ouvre enfin. Le gars a la quarantaine, pas plus. Avec sa veste et sa cravate, il m'évoque ce père que je n'ai jamais connu. Il me tend une main...

« Bonjour, Robert Ressler. »

... que je serre volontiers. Je suis content qu'il soit là ; là pour moi. Je m'assois, croise les mains sur la table. Il s'installe en face, ajuste sa chaise, pose sa sacoche au sol. Il en sort un petit magnétophone.

— Euh... non, lui dis-je, s'il vous plaît...

— Vous ne voulez pas que je vous enregistre ?

— Non... désolé... je ne veux pas qu'on se serve de mes mots, les médias racontent beaucoup de bêtises sur moi.

— Je ne travaille pas pour les médias, M. Berkowitz. Par ailleurs, je vous rappelle que vous n'avez pas toujours été réticent envers eux.

Je baisse les yeux, concentré sur mes mains. Un son me ramène à Ressler, qui remet le magnétophone dans sa sacoche. Il en sort un cahier, puis un stylo. J'apprécie son geste. C'est sans doute pour me mettre en confiance, mais j'apprécie quand même.

Il consulte sa montre, note l'heure, me demande si je suis prêt. J'acquiesce, après quoi il débute l'interview. Sa première question concerne mes crimes. Déçu, je n'en révèle rien. Il évoque mes actes, leur symbolique sexuelle. Il bosse au F.B.I., mais il a tout d'un psy. Et ça, ça m'énerve. Je serre les poings :

— Je ne veux pas en discuter.

— Mais...

— J'ai toujours eu une vie sexuelle normale. J'ai eu des maîtresses. Mes meurtres n'étaient que de « simples » meurtres.

Il n'insiste pas, me fixe en silence. Je soutiens son regard trois secondes durant lesquelles j'attends qu'il change de sujet. C'est ce qu'il fait :

— David, vous préférez me parler de votre enfance ?

— Euh... oui... si vous voulez.

Et je lui raconte tout. Le perroquet, Pearl et son cancer, Nathan et sa froideur, les moqueries à l'école, jusqu'à l'armée. Il prend note et me laisse parler, n'intervenant qu'à travers des « Mm ».

Je raconte aussi mes incendies déclenchés un peu partout. Ça, j'en suis fier. Je lui parle de mes carnets, il me dit qu'il est au courant et m'invite à poursuivre. Je continue, longtemps, très longtemps, me retrouvant à parler de Donna. Mon premier crime, évoqué malgré moi. Visiblement, ma langue avait besoin de parler. Ça ne me gêne pas. Après tout, Ressler est venu pour m'écouter.

Alors, je lui répète ce que j'ai dit au procès. Sam, le chien qui m'a ordonné de tuer. Ressler cesse d'écrire :

— David, cette explication est trop simpliste. Nous le savons tous les deux.

— Je vous jure que c'est la vérité.

— Si vous campez sur cette position, je ne vois pas l'intérêt de continuer.

Là, je me lève. Les gardes pointent leurs fusils, je les vois dans mon champ de vision. Je fixe Ressler, toujours assis :

— Mais les psys y ont cru ! Si c'est bon pour eux, ça l'est pour le F.B.I., non ?

— Non. Ce genre d'histoire ne nous intéresse pas, David. Nous voulons des faits. Si vous refusez d'en parler, nous n'avons plus rien à faire ici.

Je soupire, accablé, puis me rassois. Les deux gardes me surveillent, je le sens. Ressler attend, le stylo en suspens. Je frotte mes mains, avale ma salive et dis enfin :

— Bon, OK... l'histoire du « Fils de Sam » et du chien qui parle... c'était le seul moyen que j'avais pour convaincre la police que j'étais fou.

— Ah. Vous n'étiez donc pas possédé, comme vous l'avez dit au procès ?

— C'était... c'était des foutaises.

— Soyez plus précis, David.

— J'ai monté tout ça pour plaider l'irresponsabilité... on m'a arrêté à temps, car mes fantasmes commençaient à m'inquiéter.

— Mm, dit-il en notant, vous certifiez n'avoir jamais reçu d'ordres de ce chien ?

— Vous savez, si une gentille femme m'avait aimé, si elle avait

accepté mes fantasmes et qu'elle m'avait épousé, je n'aurais jamais pensé à tuer.

— Ce n'était pas ma question. Ce chien vous a-t-il ordonné de tuer, oui ou non ?

— Non.

Quelques mois plus tard, je répéterai la même chose aux journalistes lors de ma conférence de presse à Attica. Inutile de préciser combien mes déclarations feront un tollé. Inutile aussi d'essayer d'imaginer ce qu'en penseront les proches de mes victimes.

Moi, je sais pourquoi j'ai dit ça.

CHAPITRE 49

1980

Autant vous le dire tout de suite, ce chapitre pue. Il pue la mort, l'injustice, le mensonge, la fourberie et la lâcheté, celle qui sourit ou surgit par derrière.

La deuxième moitié des Seventies a marqué la renaissance des Yankees, à la grande joie des New-Yorkais. En contrepartie, le destin est revenu frapper l'équipe une dernière fois, non pas sur le terrain mais dans sa chair. Le 2 août 1979, le capitaine de l'équipe Thurman Munson est mort dans un accident d'avion, ponctuant tragiquement la décennie. Dans le vestiaire, son casier ne sera jamais plus utilisé.

D'un crash à une tentative d'assassinat.

Le « miraculé » n'est autre que David Berkowitz. Le 10 juillet 1979, dans la prison d'Attica, un détenu s'est jeté sur lui, armé d'un rasoir.

Après l'avoir attaqué, l'homme s'est enfui dans le couloir, croyant avoir tué sa cible. La main sur le cou, Berkowitz s'est dirigé vers un gardien et lui a dit d'un air ahuri : « *Désolé, mais j'ai été coupé.* » Soigné à temps, il n'a toujours pas révélé l'identité de son agresseur.

D'une tentative d'assassinat à deux tours de passe-passe.

Ronald Hadley Stark a disparu. Accusé de banditisme et de collaboration avec divers groupes terroristes, l'agent-trafiquant avait fait appel l'année dernière et avait été rapidement libéré par le nouveau juge en charge du dossier. Depuis, Stark s'est évaporé dans la nature, redevenant le fantôme qu'il a toujours été.

Le 10 décembre 1979, son ami Barry Seal s'était à nouveau fait

arrêter. Le bougre survolait l'Équateur avec quarante kilos de cocaïne et est donc repassé par la case-prison. Libéré après neuf petits mois, il reprend ses activités pour devenir l'un des plus gros trafiquants de drogue de l'Histoire des États-Unis.

De tours de passe-passe à un scandale étouffé.

À peine arrivé à la C.I.A., Michael Aquino avait collaboré à un article intitulé *From PSYOPS to Mindwar : the Psychology of Victory*, destiné à l'U.S. Army. Un manifeste fortement imprégné de MK Ultra qui traite des stratégies à adopter – comme l'utilisation des médias – pour manipuler le peuple et « l'ennemi ». Voici le genre de poésie que l'on y trouve : « *Mindwar doit non seulement affaiblir l'ennemi, mais renforcer les États-Unis. (...) Il doit être évident qu'il dit toujours la vérité. (...) Il induit que la vérité des États-Unis est réelle, si ce n'est pas déjà le cas.* »

Mindwar a été rédigé avec le colonel Paul Vallely de Presidio (où Aquino sera accusé de pédophilie en 1987), qui se chargera plus tard d'adoucir l'image du camp de Guantanamo en niant les tortures. Eh bien, ces deux-là voient leur article rendu public en 1980. « Fuite » involontaire ou provoquée ? On ne le saura jamais. Aquino et son ami se font taper sur les doigts, le temps que l'U.S. Army musèle les médias. Ouf ! Au bout de quelques mois, *Mindwar* n'est plus qu'une rumeur.

D'un scandale étouffé à un bras d'honneur.

Ce bras, c'est celui de Roy Radin. En avril 1980, le producteur de télévision cocaïnomane a été accusé d'avoir participé au viol d'une jeune actrice. Le *New York Post* a sauté sur l'occasion en titrant « WEEK-END DE TERREUR POUR UNE ACTRICE DE TÉLÉVISION. » « Terreur », définitivement le maître-mot de ce torchon. Cette fois-ci, le terme était approprié.

Âgée de vingt-et-un ans, Melonie Haller commençait à se faire un petit nom dans le showbiz, sa carrière ayant commencé dans *French Connection*. Le rôle d'une écolière non créditée au générique, mais quand même. Depuis 1977, elle jouait dans la série adolescente *Welcome back, Kotter* où avait débuté John Travolta, devenu entretemps une star mondiale avec *La fièvre du Samedi Soir* et *Grease*.

Melonie voulait connaître le même envol, mais n'avait obtenu qu'une couverture chez *Playboy*. De quoi se faire remarquer, mais

insuffisant pour entrer à Hollywood.

C'est sans doute ce qui l'a conduite à approcher Roy Radin. Nous ne saurons jamais s'il lui a promis un rôle mais ce qui est certain, c'est qu'elle s'est retrouvée en présence d'amis du producteur, dans son manoir de Long Island dans la nuit du 12 au 13 avril.

Le lendemain matin, elle a été découverte dans un train de banlieue à Manhattan, inconsciente et le corps lacéré. Hospitalisée en urgence, elle est revenue à elle et a dit aux autorités que Radin et ses invités l'avaient violée, puis torturée. Melonie a décrit une nuit barbare avec fouets, uniformes nazis et colliers de chiens. Elle a également certifié que la scène a été filmée.

Le jour même, Radin a été traqué par les médias en mal de sensationnalisme depuis l'arrestation de Berkowitz. Le producteur ne s'est pas inquiété. En 1975, il avait déjà fait les gros titres lorsqu'un procureur avait découvert qu'à peine 27 % des recettes de ses soirées de charité allaient aux orphelins des pompiers.

Non, Radin a affronté les journalistes avec le sourire, comme lorsqu'il a été soupçonné l'année précédente d'organiser des messes noires. Interrogé par le N.Y.P.D., il a déclaré que la plaignante était sexuellement consentante – tiens donc ! – et a nié les actes de torture. Grâce à ses nombreux amis haut-placés, il s'en est tiré avec une condamnation pour possession de LSD, de cocaïne et d'arme à feu. Les journaux en ont fait leurs choux gras, sans toutefois ternir sa réputation.

Roy Radin se savait puissant, il se sent désormais intouchable. Impunité totale, contacts à foison et ambitions démesurées : alors que débute une nouvelle décennie, il décide de voir les choses en grand. Très grand. Pour lui, fini les vaudevilles et la télé.

Maintenant, il veut devenir producteur de cinéma. Pour l'amour du Septième Art, mais aussi et surtout pour celui des paillettes.

Depuis qu'il a vu le fantastique *Apocalypse Now*, Radin rêve lui aussi d'obtenir la Palme d'Or au Festival de Cannes. Mieux, un Oscar. Plein d'Oscars. Il n'en sait encore rien, mais sa route croisera justement celle de Francis Ford Coppola. Quant à Melonie Haller, sa carrière ne décollera plus jamais.

CHAPITRE 50

1981

« J'ALLAIS ÊTRE TUÉ, DE TOUTE FAÇON. QUELQU'UN ALLAIT ME TUER. QUELQU'UN DU GROUPE AVEC LEQUEL J'AVAIS ÉTÉ ALLAIT FINIR PAR ME TUER. »

C'est ce que je me suis dit quand les flics m'ont coffré. C'est aussi pour ça que j'ai souri ; content qu'ils m'aient stoppé avant que les autres ne s'en prennent à moi... même si ça ne les a pas empêchés de m'attaquer en taule.

J'ai d'abord pensé que mon agresseur voulait juste se payer une « star du crime », mais en y réfléchissant bien, j'ai compris. Je sais qui il est et qui sont ceux qui lui ont ordonné de m'attaquer, je les connais comme ils me connaissent. Ils ont eu peur que je parle.

Depuis deux ans, j'y pense tous les jours. Mardi 10 juillet 1979, 8 heures 15, bloc de haute sécurité : je me revois, le seau d'eau à la main et le balai sur l'épaule. Je me revois tremper la serpillière, nettoyer le sol, décroasser l'urine de mes semblables. En Angleterre, quand les détenus Irlandais pissent dans le couloir, c'est pour protester. Ici, quand les autres le font, c'est juste pour emmerder les gardiens. Ça marche, mais c'est toujours moi qui nettoie.

Et ce matin-là, j'ai bien failli y passer. Je venais de me redresser pour masser mes lombaires – c'est pas bon pour le dos, ce genre de job – quand je l'ai sentie derrière moi. La mort, fermement décidée à agir puisque je n'avais pas eu les couilles de le faire.

Je m'apprêtais à me retourner pour la regarder en face, mais elle m'a devancé. Alors, il y a eu cette sensation de brûlure au niveau de mon cou. C'était mon sang. L'air soufflait sur les braises, attisant ma plaie. Hagard, j'y ai appuyé ma main droite. Je suis resté debout, à regarder s'enfuir mon agresseur. À la main, il avait un rasoir ou un couteau, je ne sais pas. Le sang commençait à rougir ma manche, alors j'ai quitté le couloir et je me suis dirigé vers le gardien le plus proche.

À l'infirmerie, mon attitude a surpris tout le monde. Ils n'ont rien compris. Je n'étais pas calme, j'étais sous le choc. Le Doc m'a dit qu'à trois millimètres près, c'était la carotide. Je m'en suis tiré avec cinquante-huit points de suture et une cicatrice que je garderai toute ma vie.

Le directeur m'a dit que j'avais eu de la chance. Je l'ai cru, jusqu'à aujourd'hui. Non, la chance n'a rien à voir dans tout ça. Si j'ai survécu, c'est grâce à autre chose. Quelque chose qui fait que tout est lié, depuis le début. Mes crimes, mon transfert ici... tout était écrit. Pour moi, comme pour les autres.

Dernière preuve en date, les murs d'Attica viennent d'accueillir l'assassin de Lennon. Et comme par hasard, ce salaud l'a tué devant l'immeuble où John logeait – le Dakota Building – celui qu'on voit dans Rosemary's Baby. Mon film préféré depuis mes quinze ans. Celui qui m'a conduit à la Bible Satanique, puis à rencontrer Michael et John.

Et leurs amis.

Et j'ai tué.

Et j'ai été arrêté.

Et j'ai échoué ici.

Et les murs d'Attica viennent d'accueillir l'assassin de Lennon etc Dakota Building etc Rosemary's Baby, le film qui m'a autrefois transformé. Juste retour des choses, j'inspire aujourd'hui Hollywood. L'année dernière, deux films sont nés de moi : Cruising et Maniac. Le premier, il est de Friedkin. C'est la classe.

Je ne les ai évidemment pas vus, mais je regarde la télé et je sais. Même si aucun journaliste ne l'a dit, il est évident que sans moi, ces films n'auraient jamais existé. Quoi ? « Dans ces films, les tueurs font ça au couteau » ? Et alors ? Tout ce que je vois, c'est que deux ans à peine après mon procès, il sort – comme par hasard – deux films avec des tueurs qui se passent à New York. Hein ? « Le bouquin Cruising date de dix ans » ? Tu sais quoi ? Je t'emmerde.

De toute façon, c'est pas fini. D'autres films viendront. Car oui, bordel, tout est lié. Mille fois, j'aurais pu me pendre, me saigner les veines ou avaler une fourchette. Depuis deux ans, j'ai côtoyé la plus noire des déprimes...

- ③ I am never happy
 ③ Neither I am sad
 ③ very often I cry
 when alone in my cell
 ③ I am very nervous
 ③ I can never rest
 or relax
 ③ I am going to have
 a nervous breakdown
 ③ I am panicked!
 ③ I sleep restlessly
 ③ I feel like screaming
 ③ I cannot live with
 death
 ③ I cannot harm me
 † I am not going to
 make it.

35

... mais je n'ai jamais réussi mon suicide. Et quand la mort s'est imposée à moi, elle a raté son coup. Ce n'est pas dû au hasard. C'est ce que je suis en train de me répéter, lorsqu'un détenu m'aborde à la sortie du réfectoire :

— Bonsoir, je sais que vous êtes David Berkowitz.

— Alors, laissez-moi.

— N'ayez crainte. Il faut que vous sachiez que Jésus vous aime et qu'il a un projet pour vous.

— Écoutez... j'ai fait trop de mauvaises choses, il n'y a aucun pardon possible pour moi. Il y a peut-être un Dieu quelque part, mais je doute qu'il s'intéresse à moi.

— Non, David. Dieu m'a envoyé dans cette prison pour vous dire qu'il vous aime et qu'il peut vous pardonner.

Ce qu'il me dit me surprend, puis m'agace. Encore un qui veut « briller » à mon contact. Il insiste, me dit qu'il veut être mon ami. Je m'éloigne, le laisse avec son discours à la con.

Il me faudra six ans pour ouvrir une Bible, et comprendre.

CHAPITRE 51

1982

Toute histoire se doit d'avoir une fin – même ouverte – alors que l'Histoire, celle de l'humanité, continue toujours. Elle ne s'arrête jamais, les hommes étant trop lâches pour oser y mettre un terme. Bien souvent, puisqu'ils ne savent plus quoi faire du présent, ils reproduisent leur passé et tant pis s'il fleure bon la putréfaction.

En ce dernier chapitre, l'heure est au bilan. La France a perdu en Algérie et les États-Unis au Vietnam, c'est maintenant à l'U.R.S.S. d'avoir son fiasco. Déjà trois ans que son armée s'embourbe en Afghanistan pour préserver sa sphère d'influence face aux islamistes. Catastrophique, l'intervention fabrique le terrorisme de demain.

Une aubaine pour Reagan, nouveau président américain, qui fait d'une pierre deux coups : casser du communisme et glorifier le libéralisme, une autre forme de terrorisme qui culminera dans les années 2000. Ce bon vieux Ronald qui, jadis, dénonçait ses confrères acteurs suspectés de marxisme. Depuis qu'il a échappé à une tentative d'assassinat, sa côte de popularité a explosé et il est partout.

Un Ronald fait la une, un autre n'obtient qu'un simple article. Après avoir fui l'Italie, Ronald Hadley Stark a refait surface en Hollande avec un faux passeport et seize kilos de haschich. Extradé vers les États-Unis, il se retrouve dans une prison de San Francisco. Nouvelle cellule et nouveau scandale, celui de trop.

D'ici deux ans, il décèdera en détention d'une crise cardiaque. Évidemment. Issue brutale pour vie trépidante, digne des plus grands romans d'aventures. Stark mourra avec ses nombreux secrets, de MK Ultra à ses liens avec diverses organisations occultes. Barry Seal le rejoindra en 1986, avec ses six balles dans la tête.

De leur côté, Mary Ann MacLean et Roy Radin vont bien. Pour eux, 1982 est l'année du nouveau départ. Après ses aventures mystiques, la première a quitté New York pour Kanab, dans l'Utah. Avec d'anciens membres de la Foi de la Fondation du Millénaire, elle a fondé Best

Friends Animal Society qui lutte contre la vivisection.

Radin, lui, a changé de femme et s'est mis aux lunettes. Ça fait plus sérieux, surtout quand on a le vent en poupe. Fort de ses succès, il vient de passer sur la chaîne ABC où ses productions ont été saluées par le célèbre comédien Joey Bishop :



Le show les montre particulièrement complices, Radin simulant des larmes pour être consolé par son aîné avant que celui-ci ne cabotine à nouveau. Bishop, le « frère de sang » du performer Sammy Davis Jr., tous deux membres du célèbre « Rat Pack » aux côtés de Frank Sinatra, Dean Martin et Peter Lawford.

L'immense Sammy Davis Jr., le génie du rire, qui a intégré l'Église de Satan en 1973. Nous le voyons ci-dessous entre Aquino et LaVey :



Sammy a été un membre actif, eu égard à son grade de « Sorcier au Second Degré » (interdit de rire). Il y était allé pour s'amuser, Aquino s'en est fait un ami doublé d'un formidable tremplin médiatique. Bien sûr, pas de quoi conclure à une connexion satanisme /Sammy Davis Jr. / Joey Bishop / Roy Radin.

Pour en savoir davantage, il faudrait creuser l'entourage du jeune producteur et ça tombe bien : décidé à se faire une place à Hollywood, Radin s'installe en Californie. Il s'invite dans toutes les soirées et fait

la connaissance de « Madame Cocaïne » : Laney Jacobs. Entre deux rails, elle lui apprend que Francis Ford Coppola – qui tourne actuellement *Outsiders* – envisage de réaliser prochainement un film sur le Cotton Club : l'ancien cabaret, repère de gangsters durant la Prohibition.

Familier du cabaret, Radin saute sur l'occasion. Jacobs lui présente Robert Evans, un nabab de la Paramount connu pour son implication dans des œuvres cultes comme *Rosemary's Baby*. Radin baratine, Evans est séduit et l'écriture de *Cotton Club* est lancée. Coppola est loin d'être prêt, mais ils ont raison de prendre de l'avance car le film est difficile à monter. Après les succès planétaires de *L'Empire contre-attaque* et *E.T.*, Hollywood veut de « la pompe à fric », pas d'une chronique nostalgique.

Alors qu'Evans cherche des financements du côté de partenaires Portoricains, Radin comprend qu'il n'a pas assez d'argent à injecter dans le film. Il angoisse, passe des doses de coke au saladier rempli, active son réseau pour dénicher des millions supplémentaires. Il finit par les trouver, ceux-ci provenant du trafic de drogue.

Il disparaîtra le 13 mai 1983 et sera retrouvé mort le 10 juin, sur la route de Caswell Canyon au Nord de Los Angeles. Criblé de balles, partiellement décomposé, privé d'une partie de son visage.

La dynamite dans la bouche, ça ne pardonne pas.

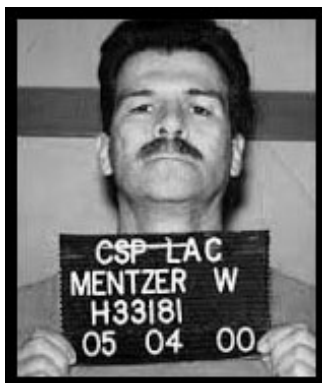
Les gens liés à l'argent sale meurent rarement de cause naturelle et dans leur cas, il y a souvent autant de meurtriers que de motivations. Radin méritait son surnom d'« homme le plus haï du showbiz ». Son culot, son manque de fiabilité due à sa toxicomanie... les raisons susceptibles d'avoir conduit à son assassinat sont multiples.

Il y a également la piste sataniste, que la police n'a jamais exploitée. Elle avait pourtant de quoi faire, car une Bible se trouvait près du cadavre. Une Bible avec une centaine de pages arrachées pour qu'elle reste ouverte sur le chapitre 22, celui d'Isaïe. Et voici comment débute la première page : « *Oracle sur la vallée de la vision. Qu'as-tu donc, que tout ton peuple monte sur les toits ? Ville bruyante, pleine de tumulte, cité joyeuse ! Tes morts ne périront pas par l'épée, ils ne mourront pas en combattant.* »

Si l'on envisage que la « vallée de la vision » s'apparente à Hollywood et que la « ville bruyante, pleine de tumulte » est Los Angeles, alors oui, Radin n'est pas mort en guerrier. Seul et sans armes, face à un ou plusieurs bourreaux comme en attestent les treize douilles et

canettes de bières trouvées à ses côtés.

Sur la même page, un autre extrait se passe de commentaires : *« Mais voici la joie et l'allégresse ! On égorge des bœufs et on tue des brebis, on mange de la viande et on boit du vin : Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! »* Malgré les sacrifices de bêtes, certains trouveront peut-être la piste sataniste hasardeuse. Toujours est-il qu'en 1988, un homme sera dénoncé par un appel anonyme :



Et oui, l'ancien compère de Manson. Mentzer avait fini les Seventies entre jobs et bastons avant de devenir garde du corps de Larry Flynt, le pornographe qui « roule » sur l'or.

À son domicile, la police trouvera des photos de lui sur le lieu du crime. Trois autres individus seront arrêtés – dont Jacobs – et Mentzer finira par avouer le meurtre. Ainsi, Radin est mort lui aussi avec ses secrets. Puni. Pour lui faire payer ses outrances ou éviter qu'il ne parle.

Tout au long de cet ouvrage, nous avons vu défiler des individus tels que les ex-époux DeGrimston, Ronald Hadley Stark, Barry Seal, William Mentzer et Michael Aquino. Nous avons vu aussi leurs passions communes pour le profit et l'extrémisme. Tous ont baigné, à divers degrés, dans le même fumier.

Tous, sauf Roy Radin. À ce jour, aucune preuve n'a pu le relier à une ou plusieurs sectes, ni à la tragique croisade du « Fils de Sam ». Et pourtant, il existe un lien. Infime, mais bien réel : Laney Jacobs se fournissait en cocaïne auprès de Millan Bellechasses, le plus gros trafiquant de Miami depuis 1976.

Et les Colombiens ont fondé le Cartel de Medellín la même année.

Et Millan Bellechasses traitait avec eux, tout comme Barry Seal.

Et puisqu'ils avaient le même « employeur », il n'est pas farfelu d'imaginer qu'ils ont pu se croiser à Miami.

Et lorsque Radin cherchait des capitaux pour le film, il est allé « toc-toquer » à la porte de Bellechasses. Reste à savoir si Jacobs a organisé leur rencontre en 1981 ou si Radin et lui n'étaient pas déjà en relation. Par exemple depuis 1976, lorsque Radin et sa troupe sont passés par la Floride à Pompano Beach, à une demi-heure de Miami. Cette étape est confirmée par Tim Fowlar, l'ancien directeur artistique, sur son site Internet consacré aux tournées de l'époque.

S'il s'avère que Radin et Bellechasses se connaissaient dès 1976, le premier a-t-il croisé la route de Seal et de ses réseaux ? L'avocat de Radin a déclaré qu'au cours des Seventies, son client avait eu « *de nouveaux amis et un nouveau style de vie* » (source : *The New York Times*, 20 juillet 1983). Ces gens étaient-ils des narcotrafiquants ? Si tel est le cas, l'argent de la drogue a-t-il financé une secte basée à New York ?

Fin ouverte, donc. Une fin ouverte pour une enquête rouverte en 1996. Face aux nombreuses zones d'ombre et sous la pression de Maury Terry, les instances du N.Y.P.D. doutent aujourd'hui que Berkowitz ait été l'unique responsable des tueries. En parallèle de la théorie « Radin-drogue », une autre se dessine aujourd'hui.

1966 : Mentzer est posté à Camp Pendleton en Californie où, la même année, LaVey fonde l'Église de Satan.

Anton LaVey -> Église du Processus

1967 : LaVey continue son ascension et rencontre les DeGrimston, qui fondent leur propre communauté.

Église du Processus -> Charles Manson

1968 : le couple DeGrimston s'installe à San Francisco, à Cole Street, où réside Manson.

Charles Manson -> Église de Satan

1969 : Manson rencontre Mentzer et durcit sa secte où figurent Beausoleil et Atkins, liés à l'Église de Satan.

Église de Satan -> Michael Aquino

1970 : l'Église de Satan poursuit son expansion grâce notamment à Aquino, lieutenant-colonel de l'U.S. Army.

Michael Aquino -> Ministère de la Défense

1971 : Aquino dirige la Grotte Ninive, ainsi que l'unité PsyOps de Fort Bragg en Caroline du Nord.

Ministère de la Défense -> Ronald Hadley Stark

1972 : Stark, en poste au ministère depuis douze ans, traite avec les DeGrimston pour mieux infiltrer leur Église.

Ronald Hadley Stark -> MK Ultra

1973 : Stark informe la C.I.A. sur les DeGrimston, tout en fournissant du LSD pour Seal et MK Ultra.

MK Ultra -> Fort Knox ?

Janvier 1973 – juin 1974 : de retour de Corée, Berkowitz est affecté à Fort Knox, à proximité du pôle sataniste de la Grotte Ninive.

Durant cette période, il s'est converti au Baptisme. Il l'a dit lui-même dans de nombreuses interviews : « *Je me cherchais une famille.* » En 1973, cette communauté comptait plus de vingt millions de membres aux États-Unis, soit une « grande famille ». Berkowitz aurait donc dû s'y sentir bien, enfin apaisé.

Ça ne l'a pas empêché plus tard de déclencher des incendies et de tuer. Six questions méritent donc d'être posées :

À l'époque, sa « nouvelle famille » n'a-t-elle été que le Baptisme ou une autre, au croisement du satanisme et d'expérimentations ?

William Mentzer a-t-il croisé Michael Aquino au Vietnam ?

William Mentzer et John Carr, ex-militaires, ont-ils été des

disciples d'Aquino ?

Est-ce à leur contact que Berkowitz a été informé du meurtre d'Arlis Perry ?

Si John Carr n'est pas impliqué dans l'affaire du « Fils de Sam », pourquoi Berkowitz l'a-t-il évoqué dans une lettre sous son surnom « Wheaties » ?

Après l'armée, Berkowitz a-t-il intégré la Grotte Lilith de New York ?

Ces questions ne sont pas destinées à incriminer l'U.S. Army. Celle-ci est déjà alourdie par son passé, inutile donc de la présenter comme un monstre qui aurait voulu faire de Berkowitz un tueur. La tentation du complot est certes séduisante, mais ne fait souvent que les meilleurs films. S'il s'avère un jour que MK Ultra a joué un rôle, il est sans doute involontaire, Berkowitz n'étant alors qu'un « dommage collatéral ».

Aquino, lui, est aujourd'hui bien loin des ignominies auxquelles il a contribué. Retraité, il réapparaît parfois sur des forums Internet pour papoter avec des « fans ». En 2013, il a même publié son fameux *Mindwar*. Manipulations des masses, stratégies militaires... il assume tout, jusqu'à la police utilisée pour le titre :



Et si l'on repense aux jambes d'Arlis Perry, au symbole de l'Aube Dorée ainsi qu'au W gravé sur Leno LaBianca, c'est peut-être abusif.

Après tout, ce M et ce W imbriqués peuvent aussi renvoyer au compas et à l'équerre chers aux Francs-Maçons comme feu-Eliphas Levi. Ils peuvent aussi n'être que le fruit d'un graphiste motivé. Ou, tout simplement, s'agit-il d'un énième pied-de-nez de la part d'un ancien gourou.

Au-delà d'Aquino, d'autres pistes sont actuellement réétudiées quant au « Fils de Sam ». En 1997 dans l'émission *Investigative Reports*, un ancien membre de l'Église du Processus – Jesse Turner – a accusé les DeGrimston d'avoir commandité les tueries pour déclencher « un *Armageddon social* » ; ce sont ses propres mots. Or, l'organisation

n'existait plus lors du premier crime.

Une ou plusieurs vérités sont sans doute quelque part, plus que jamais menacées par le temps. D'années en années, elles s'effritent au gré des disparitions des acteurs du dossier. Après les suicides et autres crises cardiaques, l'ambiguïté fait place aux morts naturelles comme celle de Mary Ann en 2005.

En 2011, deux autres individus sont décédés à leur tour : l'ex-détective Ed Zigo et Ted Gunderson, l'ancien chef du F.B.I. en Californie. « Ted le mythomane qui voyait des pédophiles partout » aurait peut-être pu faire progresser l'enquête lorsqu'en 1993, face à Maury Terry, Berkowitz a évoqué la secte qui l'aurait recruté en précisant qu'« *Ils faisaient dans la pornographie infantine.* »

Cette déclaration était peut-être celle d'un tueur qui continuait de jouer avec les médias mais, dans le doute, le F.B.I. aurait pu réagir. Vérifier. Organiser une entrevue entre Gunderson et son confrère Robert Ressler. L'homme qui a interviewé Berkowitz en 1979, l'un des rares à avoir le mieux cerné sa personnalité au point d'avoir été le premier à l'obliger à tomber le masque. Hélas, leurs dossiers respectifs n'ont jamais été croisés et Ressler est décédé le 5 mai 2013.

À ce jour, restent donc Michael Aquino, Wheat Carr – la sœur de John et Michael, âgée de soixante-deux ans – ainsi que William Mentzer, toujours incarcéré en Californie. Condamné à la prison à perpétuité, à l'instar de David Berkowitz.

Le « Fils de Sam » était le mystère incarné, le voilà redevenu homme. Depuis sa naissance, Berkowitz n'a cessé de vivre en exclu et c'est ainsi qu'il mourra : abandonné par les uns et rejeté par les autres, il est aujourd'hui à part dans la sphère des serial killers eu égard à son silence.

Peur ?

Déni ?

Perversité ?

Un silence des plus pesants, au cœur de ce qui reste comme l'un des plus grands traumatismes dans l'Histoire des États-Unis :

« L'été de Sam. »

ÉPILOGUE

SON OF HOPE

AUJOURD'HUI

Halleluhwah.

Si vous ne connaissez pas ce morceau, je vous invite à le découvrir. Il figure sur Tago Mago, le troisième album de Can. 1971 ; un bon cru. Achetez le disque, gravez-le ou cherchez-le sur Deezer mais, de grâce, écoutez ce titre. Un hymne à la vie, groovy et psyché, de plus de dix-huit minutes.

Halleluhwah est l'homme que je suis aujourd'hui alors, si vous voulez comprendre cet homme, écoutez-le. Vous y retrouverez ma passion pour la musique, la naïveté et la noirceur de mon passé, mon amour de la vie. Car je ne suis plus le « Fils de Sam ». Maintenant, je suis le « Fils de l'Espoir ». C'est ce que j'ai dit à Larry King, lors de mon interview. Et c'est vrai. Tellement que j'en ai les larmes aux yeux, là, au moment où je vous parle.

Lorsque j'ai ouvert cette fameuse Bible, dix ans après mon arrestation, je suis tombé sur le psaume 34. Je lisais, curieux quoiqu'un peu ennuyé, puis j'ai découvert le sixième verset : « Quand un malheureux crie, l'Éternel entend, et Il le sauve de toutes ses détresses ». Cette phrase m'a parlé. Elle m'a parlé à moi, David, qui n'en pouvait plus de souffrir. Trop de culpabilité. Trop de larmes pour mes victimes. Trop de lâcheté et de suicides impossibles.

Ce verset a tout changé. À travers lui, c'est Dieu qui s'est adressé à moi. Il m'a dit que je n'étais plus seul, qu'il était là. Il m'a dit aussi qu'il était prêt à me pardonner si je me détournais du mal que j'avais causé. Je n'ai pas eu à me forcer. Je vivais dans une telle confusion, j'étais si sclérosé de l'intérieur que... c'est difficile à expliquer, mais toujours est-il que Dieu m'a libéré.

À plus de soixante ans, je n'ai jamais autant vécu. Ma mission quotidienne est d'aider mon prochain. L'écouter, surtout. Avec l'accord de la direction, je travaille dans le cadre d'un programme de soins. Le matin, du lundi au vendredi, je discute avec les autres prisonniers. Ils me confient leur détresse, je partage avec eux tout l'espoir que Dieu a mis en moi. Oui, je suis une sorte d'assistant sociale, un aumônier avec une combinaison verte et un matricule.

Détenus, gardiens, directeur... tout le monde est content de mon implication. Moi, je pense que je pourrais faire encore davantage. Je m'y emploie, chaque jour. C'est pour ça que je mets toujours un point d'honneur à répondre à ceux qui m'écrivent, et que j'ai mon propre site internet : [http : //www. ariseandshine.org/](http://www.ariseandshine.org/)

Ce n'est pas moi qui m'en occupe – je n'ai pas le droit – mais des frères qui me tiennent régulièrement au courant des messages des internautes. Je vous invite à y faire un tour et à m'écrire. J'ai hâte que l'on se rencontre. Nous parlerons de Dieu et du rôle de chacun de nous dans cette vie-là.

Comme on dit, il faut de tout pour faire un monde : il y a des blancs, des noirs, des métis, des grands, des petits, des gros, des maigres, des hétérosexuels, des homosexuels, des transsexuels, des artistes, des gourous, des enfants qui souffrent, des médecins qui les soignent, des perroquets, des espions, des cuisiniers, des astronautes, des policiers, des criminels et il y a des gens comme moi :

Des gens qui ont tué, acte le plus ignoble,
et qui ont changé.

Je sais que beaucoup de gens ne me croient pas. Je comprends leur scepticisme. Après tout, ils ne me voient pas œuvrer au quotidien. Je comprends, mais je n'ai pas à me justifier de ma foi. Ce qui m'importe, c'est que Dieu m'a délivré. Et ce qu'Il a fait pour moi, j'essaie de le faire pour les autres.

Dieu le sait puisque, en 1993, la mère de Stacy Moskowitz m'a envoyé une lettre. Ce genre de choses n'arrive pas par hasard. C'était après une émission qui m'avait été consacrée. Dans sa lettre, elle m'a dit qu'elle avait été touchée par mon interview, la sincérité de mes mots, de mon regard. Et surtout, elle a dit qu'elle me pardonnait.

Quand j'y repense, je pleure.

Je pleure et prie pour elle.

Encore plus depuis que j'ai appris son décès. À côté de cette femme, je ne suis rien. Elle a puisé en elle la force de me pardonner alors que je l'ai privée de sa fille. Si j'avais eu un enfant et qu'on l'avait tué, je ne suis pas sûr que j'aurais agi comme elle.

Alors, rien que pour ça, je me dois de continuer à aider les autres. Ici, à Attica. C'est pour ça qu'en 2002, j'ai écrit au gouverneur pour lui demander d'annuler l'audience. Je ne voulais pas d'une libération conditionnelle. On ne me l'aurait sans doute pas accordée, mais je n'ai pas voulu prendre le risque. Voilà ce que j'ai écrit au gouverneur :

« En toute honnêteté, je crois que je mérite d'être en prison pour le reste de ma vie. Avec l'aide de Dieu, je me suis réconcilié avec mon sort et j'ai accepté ma punition. »

Je sais que ce que pensent certains. Ils disent que j'ai fait ça parce que j'avais peur d'être libéré et de me faire tuer, une fois dehors. Bon, j'avoue, il y a un peu de ça... après tout, j'ai fini par ne reconnaître que trois crimes sur tous ceux dont j'ai été accusé. Je l'ai dit à la télé, face à Maury Terry :

Carl Denaro, ce n'est pas moi qui l'ai agressé.

Joanne Lomino, Donna DeMasi, Salvatore Lupo, non plus.

Idem pour Christine Freund, je ne l'ai pas tuée.

Pas plus que Virginia Voskerichian et Stacy Moskowitz.

Je sais, vous allez me dire deux trucs. Si je n'ai pas tué Stacy, pourquoi ma Ford a-t-elle été enregistrée près du lieu du crime cette nuit-là et pourquoi le pardon de sa mère m'a autant ému ? Et je sais aussi que ça vous intrigue, que je sois au courant pour Arlis Perry.

J'ai bien des réponses mais, entre nous, j'en ai fini avec tout ça. Je sais ce que j'ai fait, je le regrette profondément de tout mon cœur. J'ai brisé des vies, j'ai fait pleurer ma mère et mon père adoptif. Ils sont morts de chagrin, c'est à cause de moi et je dois vivre avec ça. Ce que j'ai fait a été la pire erreur de ma vie. À cette époque, j'étais seul, terriblement exclu. C'est ce qui m'a conduit à croiser la route de gens malsains. La plupart sont morts et je continue de prier pour eux aussi. Pour leur salut, malgré ce qu'ils m'ont fait.

Manipulateur, fou ou lâche, pensez ce que vous voulez à mon sujet. De toute façon, je ne m'appartiens plus depuis longtemps. J'ai été examiné par des centaines de psys, interviewé par autant de flics et de spécialistes. Il y a une trentaine d'années, j'ai même reçu la visite d'un Français. Un mec sympa avec des lunettes, comme leur nouveau président d'ailleurs. À croire que les Français sont tous binoclards.

On a fait des tee-shirts sur moi, des pin's, des mugs, des chansons et j'en passe. Un guitariste s'est même fait appeler Daisy Berkowitz. On a aussi réalisé un téléfilm, puis un film. Il paraît qu'il est bien. Je ne l'ai pas vu. Je n'ai rien contre Spike Lee, bien au contraire, mais je ne tiens pas à voir son film.

Puisque les autres ont la prétention de mieux parler de moi à ma place, je fais mon truc dans mon coin. Je prêche la parole de Dieu, je fais tout pour raisonner ceux égarés du côté du satanisme, je milite activement contre la prolifération des armes et la violence à la télé.

Et surtout, je partage avec des milliers de gens. En 2006, j'ai écrit un livre mais je vous rassure, je ne touche aucun droit d'auteur. Une loi a été créée, la Loi du « Fils de Sam », pour empêcher les condamnés de tirer profit de la publicité autour de leurs crimes. Et cette loi, j'en suis fier.

Pour le reste, ce qu'il s'est passé à l'armée et à New York dans les Seventies... écoutez Halleluwah, concentrez-vous sur la batterie et repensez à toute cette histoire, vous vous ferez peut-être une opinion. Moi, je n'ai plus rien à dire à ce sujet.



Et ça vous agace, hein ?

Notes

[←1]

« Monsieur Amérique, continue d'ignorer ces écoles qui n'enseignent rien !

Monsieur Amérique, continue d'ignorer les esprits qui ne seront jamais atteints.

Monsieur Amérique, essaie de cacher le vide qui t'emplit ! »

[←2]

Magick – deux volumes, ESH Editions, 2013

[←3]

Médecin autrichien, né en 1870 et décédé en 1937. Il est à l'origine de la « psychologie individuelle », théorie selon laquelle la personnalité de l'individu et ses comportements sont orientés dès l'enfance. L'une des grandes influences du couple DeGrimston.

[←4]

Exit, Garden City Press, 1970.

[←5]

Iris Gerhardt, voisine de Berkowitz à cette époque.

Ce n'est pas le seul individu à avoir fui de manière troublante après l'assassinat. L'ouvrage *Who killed Robert Kennedy ?* de Philip Melanson (Odonian Press, 1993) développe la théorie d'un deuxième tireur à travers les connexions entre mafia, sociétés secrètes et C.I.A.

[←7]

Acid : a new secret history of LSD, Vision Investigation, 2003.

[←8]

Église baptiste située à Louisville.

[←9]

Psychological Operations Supporting Counterinsurgency : 4th PsyOps Group in Vietnam,
Michael G. Barger, 1988.

Ce qui suit est la retranscription de plusieurs interviews croisées de David Berkowitz, notamment dans les documentaires *Son of Sam : did he act alone ?* (1997) et *David Berkowitz on impact of satanism* (1998). Le but de cet ouvrage étant de respecter au maximum la personnalité de l'intéressé, il est essentiel de l'aborder dans sa totalité. Cela inclut ses propos qui n'engagent que lui.

[←11]

Des deux victimes, seule la deuxième sera identifiée par le N.Y.P.D. sous le nom de Michelle Forman.

[←12]

Une fois encore, ce qui suit est la retranscription romancée d'interviews de Berkowitz au sujet de ces soirées, de ce qu'il dit y avoir observé et entendu.

[←13]

International Brotherhood of Teamsters, puissant syndicat de chauffeurs routiers fondé en 1903.

[←14]

Le Daily News y a pourtant consacré un article, que Berkowitz n'a jamais déclaré avoir lu.

[←15]

Cet épisode, véritable « coup de chance », a été évoqué plus tard par David Berkowitz lors d'une interview. La raison qui a conduit le binôme à interrompre le contrôle reste inconnue.

[←16]

Selon ses propres termes, dans l'article du Queens Chronicle daté du 13 septembre 2012

[←17]

« *Little boy* », nom de code de la bombe A larguée sur Hiroshima, le 6 août 1945.

[←18]

Titre et photo de la une Daily News du 18 avril 1977.

MK Ultra, C.I.A. Mind Control, de Jon Elliston (2008) basé sur le rapport du Congrès daté du 3 août 1977 (consultable sur le site [http : //www. intelligence. senate. gov/pdfs/95mkultra. pdf](http://www.intelligence.senate.gov/pdfs/95mkultra.pdf)). À noter que, à quatre mois près, le N.Y.P.D. aurait peut-être été en mesure de mieux analyser la lettre du « Fils de Sam » grâce à ce rapport.

[←20]

Article du *San Francisco Examiner*, 30 octobre 1987.

[←21]

Hypothèse véridique, qui sera évoquée le mois suivant par le *New York Times*.

[←22]

Intitulés des tirages du *Daily News* les 3 et 4 juin 1977.

[←25]

Du nom du policier qui, en 1971, dénonça devant la Commission Knapp la corruption qui régnait alors au sein du N.Y.P.D.

[←26]

Une du New York Post datée du 14 juillet 1977.

[←27]

Article Murdoch's NY Deal, 1976-1977 de Jack Doyle consultable sur : [http : // www. pophistorydig. com/ ? tag = new-york-post-blackout](http://www.pophistorydig.com/?tag=new-york-post-blackout).

« Parce que Craig est Craig donc les rues doivent être remplies de Craig (mort) et d'énormes gouttes de plomb ont coulé sur sa tête jusqu'à sa mort. Pourtant, les chats sortent encore la nuit pour s'accoupler et les oiseaux chantent encore le matin. »

[←29]

Daily News daté du 10 août 1977.

Réel échange entre David Berkowitz et le détective John Falotico.

[←31]

Une du *New York Post* daté du 5 décembre 1977.

[←32]

Lors d'une intervention devant les micros de France Inter, RTL, France Info et Europe 1 le 27 septembre 2009, consultable sur YouTube : <http://www.youtube.com/watch?v=2ezMLUxB-n8>.

Le magistrat en charge de l'affaire s'appelait Graziano Gori. Décédé le 4 juillet à Bologne, il voulait mettre en lumière les nombreuses connexions entre Ronald Hadley Stark, la C.I.A. et les Brigades Rouges.

Ce qui suit est une transcription romancée de l'interview accordée à Robert Ressler, dont celui-ci rend compte dans son livre *Chasseur de tueurs* (Presses de la Cité, 1993). L'attitude de Berkowitz y est soigneusement décrite et est ici respectée dans ses moindres détails.

« Je ne suis jamais heureux. Je suis plutôt triste. Très souvent, je pleure quand je suis dans ma cellule. Je suis très nerveux. Je n'arrive jamais à me détendre. Je vais faire une dépression nerveuse. Au secours je suis possédé ! Je dors mal. J'ai envie de hurler. Il faut me tuer. Des démons me tourmentent. Je n'y arriverai pas.